The Project Gutenberg EBook of Les derniers Iroquois, by Émile Chevalier

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

Title: Les derniers Iroquois

Author: Émile Chevalier

Release Date: March 20, 2006 [EBook #18029]

Language: French

\*\*\* START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES DERNIERS IROQUOIS \*\*\*

Produced by Rénald Lévesque

LES DERNIERS

IROQUOIS

PAR

ÉMILE CHEVALIER

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUGER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

A M. PHILARÈTE CHASLES

Témoignage de haute admiration pour ses magnifiques

et profondes études sur les hommes et les choses de

l'Amérique septentrionale.

H. ÉMILE CHRVALIER.

Château de Maulnes, septembre 1882.

CHAPITRE PREMIER

LA VEUVE INDIENNE ET SES MARIS

La nuit est noire, profonde: rares sont les étoiles qui, comme des

diamants fixés à un dais de velours bleu foncé, scintillent ça et là

dans l'immensité des cieux. Pas un rayon de lune pour éclairer l'espace.

Cependant des bruits étranges, des chants bizarres s'élèvent du

mont Baker, limite septentrionale de la chaîne des Cascades, dans la

Nouvelle-Calédonie.

Cette chaîne, composée de collines reliées par les pics Baker,

Rainier[1] Sainte-Hélène, Hood, Jefferson et Jackson, ourle le littoral

du Pacifique, à quelque vingt lieues des côtes, et se déploie presque

parallèlement à elles, comme un arc, dont les monts Saint-Hélène et

Jefferson formeraient les sommets, le mont Hood le point d'appui pour

ajuster la flèche.

Situées au 122° de longitude, les Cascades s'étendent du 49° latitude N.

au 43° S. Le Rio-Columbia les coupe en deux parties à peu près égales.

On peut leur assigner comme bornes, en haut, la baie Bellingham, dans

le golfe de Géorgie, vis à vis de l'île Vancouver, et en bas la rivière

Smiths, oui se verse dans l'Océan. Ces bornes ne sont toutefois

pas définitives, car après avoir semblé se perdre dans les vallées

spacieuses, les Cascades reparaissent plus robustes, plus sourcilleuses

que jamais et projettent d'un côté leur tête chenue jusque sous le pôle,

tandis que, par le mont Shasté, elles descendent jusqu'en Californie,

baigner leurs pieds aux ondes du Sacramento.

Plusieurs des pics qui, de même que des sentinelles géantes, les

dominent de distance en distance, sont volcaniques et sujets à des

éruptions fréquentes: de ce nombre, le Baker, haut de 10,700 pieds

anglais.

[Note 1: C'est l'orthographe exacte du nom que, par erreur, j'ai

quelquefois appelé \_Ramer\_ dans mes précédents ouvrages.]

Tout d'un coup, les sons qui montaient à sa base cessèrent. Il se fit un

silence solennel, à peine troublé par le frémissement des feuillages au

souffle de la brise.

On eût dit que la solitude était complète, dans ces régions incultes et

lointaines.

Mais, soudain, une flamme claire, pétillante, jaillit à travers les

ténèbres: elle embrasse un étroit horizon. Au même instant, les chants

recommencent, et, dans le cercle de feu, on voit, comme sur le rideau

d'une lanterne magique, s'agiter des personnages aux proportions

effrayantes.

Le regard est attiré et repoussé tout à la fois.

Assiste-t-on à une scène de ce monde ou à quelque mystérieuse

fantasmagorie telle qu'il ne s'en montre que dans les hallucinations

d'un esprit en délire?

Quoi qu'il en soit, le chant hausse. C'est une sorte d'antienne

cadencée, soutenue par l'accompagnement monotone de plusieurs

tambourins.

Dans cette musique grave et douce, bien qu'inharmonique, au milieu

de cette nuit sombre, sans écho, il y a quelque chose d'indicible qui

attriste le coeur et le refroidit. Si nous étions en Europe, au Moyen

Age, je croirais à une lugubre cérémonie religieuse accomplie par des

fanatiques. Mais, au fond de l'Amérique septentrionale!...

Examinons d'ailleurs: simple torche en paraissant, la flamme s'est

développée; elle a grandi; elle s'est élargie; elle a gagné en

intensité, et la voici qui s'évanouit: on ne distingue plus que des

lueurs rouges, enfouies sous des tourbillons de fumée blanchâtre; des

craquements se font entendre; une pénétrante senteur de résine sature

l'air; et, subitement, un éclair sillonne les vapeurs, comme la foudre

sillonne les nuées, des torrents de lumière se précipitent de toutes

parts.

Le tableau se présente à nous mieux accentué qu'en plein jour.

Au premier plan, vers le faîte d'une éminence, un bûcher; sur ce bûcher

deux corps humains; tout à l'entour une bande d'Indiens, sans armes

et sans autres habillements que la \_kalaquarté\_, ou jupon court en

filaments d'écorce de cèdre; à droite, attaché à un pin, un autre Indien

vêtu en trappeur du Nord-Ouest; sur la gauche une petite troupe de

chevaux broutant le gazon, et, par derrière, le Baker dont les flancs

abrupts se confondent avec l'obscurité, après avoir dessiné un instant,

sous les réverbérations du brasier, leurs crêtes rugueuses, hérissées de

pins séculaires.

La plupart des sauvages dansaient, en nasillant leur psalmodie, devant

le bûcher; quelques-uns gesticulaient et se livraient à des contorsions

fantastiques; ceux-ci frappaient avec de petits bâtons sur des

\_co-lu-de-sos\_, instruments assez semblables à nos tambours de basque,

et ceux-la attisaient le feu.

Déjà, de ses langues dévorantes, il ronge le bûcher entier, quand une

des formes humaines, étendues à son sommet, se lève brusquement en

poussant un cri de douleur.

Un moment elle reste debout, ceinte par les flammes comme par une

radieuse auréole. Une peau de buffle, dont elle était enveloppée, tombe

à ses pieds, et, alors, on découvre que cette peau cachait une femme,

jeune, belle, pleine de séductions.

Nulle couverte, nulle tunique de chasse ne dérobe ses merveilleux

attraits. A l'exception de la kalaquarté, elle est dans l'état de

nature, et l'on se sent saisi d'admiration à l'aspect de tant de charmes

réunis sur une même personne.

Cependant, comme ceux qui l'environnent, le sang de la race rouge coule

dans ses veines. Mais, ainsi que le captif, elle n'appartient pas à

la même tribu, car ses traits nobles et réguliers ne sont pas déformés

comme les leurs par ce morceau de bois ou d'os, logé entre la lèvre

inférieure et les gencives, qui leur vaut le nom de Grosses-Babines.

Sans la brune couleur de sa carnation et sans la légère saillie de ses

pommettes, on la prendrait aisément pour une des suaves créations de

l'Albane, tant son buste est délicatement modelé.

Elle a une chevelure abondante, dont les boucles soyeuses, aussi noires

que l'ébène, aussi brillantes que les reflets du raisin mur, tombent

en grappes pressées sur un col ciselé au tour. Dans le cadre de cette

chevelure, ressortent les linéaments d'un visage où la fierté habituelle

de l'expression le dispute à une mélancolie passagère. Si les lignes de

sa figure manquent jusqu'à un certain point de symétrie; si elles

sont un peu dures, il s'échappe de ses grands yeux bruns un rayon de

sensibilité qui va droit au coeur.

La richesse de sa taille porte le trouble dans les sens. Elle rappelle

les meilleurs modèles de l'antiquité. Une Européenne envierait ses mains

menues et longues; leurs attaches sont souples, ainsi que celles de sa

jambe, fine, nerveuse, qui annonce l'agilité jointe à la vigueur.

Au cri de souffrance lâché par cette superbe créature, répondit un cri

d'angoisse.

Il fut proféré par l'Indien lié à l'arbre dont nous avons parlé.

Le malheureux fit une puissante mais vaine tentative pour briser ses

entraves.

La femme et lui s'échangèrent un profond regard, regard d'anxiété, de

consolation, d'espérance et d'amour, puis, elle se jeta à bas du bûcher.

Alors, elle opéra un mouvement pour voler vers lui. Mais, des mains

rudes, lourdes comme le métal, s'abattirent sur ses épaules et la

retournèrent brusquement vers le feu.

--Que ma soeur remplisse son devoir comme il convient à l'épouse d'un

grand chef, dit un des sauvages en faisant un signe à ses compagnons.

Les voix de ceux-ci montèrent sur un diapason plus aigu.

Ramenée au brasier, qui épanchait déjà une chaleur intolérable, la jeune

femme adressa encore un coup d'oeil à son compagnon d'infortunes pour

l'engager à la résignation, et, s'armant de courage, elle avança ses

bras nus à travers les flammes, afin de maintenir, dans une attitude

allongée, le corps resté sur les troncs de pins brûlants.

Ce corps était celui d'un homme mort. L'action du feu en contractait les

nerfs, qui se recoquillaient et ramassaient les membres en boule.

En grésillant, il dégageait une odeur infecte, laquelle, ajoutée aux

torrents de fumée et à l'ardeur de la combustion, faillit suffoquer

l'Indienne. Elle fléchit sur ses genoux, chancela et retira vivement ses

mains.

Aussitôt le Peau-Rouge, qui se tenait derrière elle, la frappa d'un

bâton garni d'épines:

--Ma soeur est faible; mais ma soeur honorera jusqu'à la fin son

illustre époux, dit-il en ricanant.

La victime de cette brutalité exhala un soupir, qui se perdit dans le

sinistre concert que les Grosses-Babines exécutaient autour d'elle.

Cependant, le captif exaspéré redoublait d'efforts pour rompre ses

liens. Des hurlements rauques sortaient de sa poitrine. Ses traits

altérés, ses veines gonflées, la sueur qui ruisselait sur ses épaules,

attestaient la violence de son émotion. Peut-être serait-il parvenu à

se délivrer, mais un des assistants lui asséna sur le crâne un coup

de tomahawk; un flot de sang jaillit; il fut pris d'un frémissement

général, qui dura quelques secondes; ses muscles se détendirent, sa tête

pencha sur le côté, et il demeura immobile, comme privé de vie.

Pendant ce temps, la pauvre femme, ranimée par une cruelle fustigation,

avait été reconduite au bûcher, où, malgré ses plaintes déchirantes,

malgré ses résistances, quatre bourreaux l'obligeaient à poursuivre

sa terrible opération. Et pendant ce temps aussi les Grosses-Babines

continuaient leur scène infernale. De leurs poitrines bondissaient

non plus des chants, mais des beuglements assourdissants; de leurs

tambourins frappés à tour de bras, ils tiraient des notes inimaginables,

qui retentissaient à plusieurs milles à la ronde; et au milieu de ce

hourvari ils se démenaient comme une légion de démons.

C'était un spectacle hideux, capable de glacer de terreur les plus

hardis.

Il se prolongea au-delà d'une heure; et, durant ce long intervalle,

l'Indienne fut contrainte de veiller à ce que le cadavre conservât une

position convenable.

La crémation finie, notre misérable héroïne avait les doigts calcinés

jusqu'aux os, le visage et les mains labourés par des cicatrices

profondes.

Son martyre n'était pourtant pas terminé.

De sa main mutilée, il lui fallut recueillir, parmi les charbons

incandescents, les cendres du défunt, et les serrer dans un sac de peau

de vison, orné de broderies, qu'on avait préparé à cet effet.

Cette nouvelle tâche remplie et le sac suspendu à son cou par une

lanière de cuir, la squaw, épuisée, s'évanouit. Ce que voyant les

Grosses-Babines, ils suspendirent leur brouhaha; plusieurs creusèrent un

grand trou, y enterrèrent soigneusement les restes du bûcher, et un

de leurs sorciers s'occupa à rappeler l'Indienne au sentiment.

\_Ni-a-pa-ah\_, l'Onde-Pure, tel était le nom de cette Indienne. Elle

avait reçu le jour sur les bords du Saint-Laurent, à Caughnawagha, petit

village situé à trois lieues environ de Montréal, dans le Bas-Canada.

C'est là que se sont réfugiés les derniers débris de la nation

iroquoise, jadis une des plus nombreuses et des plus vaillantes qui

existassent sur le continent américain.

Le sang de Ni-a-pa-ah était pur de tout mélange. Par sa mère, la fameuse

Vipère-Grise, elle descendait de la Chaudière-Noire, ce chef sanguinaire

qui, vers la fin du XVIIe siècle, dévasta si impitoyablement nos

colonies de la Nouvelle-France.

Un an avant le drame que nous venons d'esquisser, Ni-a-pa-ah avait

épousé Nar-go-tou-ké, la Poudre, brave sagamo iroquois, non moins

illustre qu'elle par ses aïeux. Cette union était heureuse, et tout

semblait faire prévoir que la félicité lui tresserait longtemps des

couronnes parfumées, car les deux conjoints s'aimaient tendrement,

lorsque leur quiétude fut à jamais troublée par un coup du sort.

Nar-go-tou-ké était ambitieux. Élevé près d'une grande ville, il

avait reçu quelque instruction, et, quoique l'ennemi des blancs, il ne

répugnait point aux plaisirs que procure la civilisation.

Une fois marié, son penchant pour ces plaisirs augmenta. Mais il était

pauvre, comme la plupart, de ses compatriotes, plus riches en traditions

glorieuses qu'en biens personnels. Pour lui, c'eût été s'abaisser que de

demander la fortune aux moyens que nous employons ordinairement.

Après avoir médité, il résolut de s'enfoncer dans le désert et d'y

entreprendre, pour son compte, la traite des pelleteries.

Nar-go-tou-ké communiqua ce dessein à sa jeune femme. Ni-a-pa-ah ne

voyait que par les yeux de son mari. Elle l'encouragea même dans ses

projets, car elle désirait vivement visiter le pays de leurs ancêtres,

les Grands-Lacs, célèbres par les nombreux exploits guerriers des

Iroquois.

Ils partirent donc, malgré les prédictions redoutables de la

Vipère-Grise, qui leur déclara que le malheur les attendait au-delà des

sources de Laduanna[2].

[Note 2: C'est ainsi que les Iroquois appellent le Saint-Laurent.]

Pour ne, pas être en butte aux agressions de la Compagnie de la haie

d'Hudson, qui possédait le monopole exclusif de la traite et des

chasses, depuis le lac Supérieur jusqu'au-delà du Rio-Columba, et de la

baie York jusqu'au Pacifique, Nar-go-tou-ké décida d'aller s'établir sur

la rivière Tacoutche ou Fraser, aujourd'hui si renommée pour ses mines

d'or.

La rivière Tacoutche se déploie entre les 49° et 50° de latitude nord.

Elle pouvait, à cette époque, passer pour la limite des territoires sur

lesquels la Compagnie de la baie d'Hudson exerçait un empire absolu,

puisque cette compagnie avait droit de vie et de mort sur tous les

habitants.

Une factorerie, le fort Langley, établi sur le bord méridional, à huit

ou dix milles de l'embouchure du cours d'eau, lui appartenait.

C'était un comptoir important pour traiter avec les insulaires de Quadra

ou Vancouver et les tribus indigènes cantonnées dans l'intérieur des

terres, à l'est des montagnes Rocheuses.

Après un long et périlleux voyage, qui dura plus de neuf mois,

Nar-go-tou-ké et sa femme arrivèrent au fort Langley. L'intention

du chef iroquois était de se fixer sur la rive septentrionale de la

Tacoutche, afin de ne pas s'exposer à la malveillance des agents de

la Compagnie; et d'avoir près de son campement un débouché pour les

pelleteries qu'il amasserait.

Au poste[3] Langley, il fut parfaitement accueilli par le chef facteur,

sir William King, qui non-seulement l'engagea fort à planter sa tente de

l'autre côté de la rivière, mais promit de lui acheter ses peaux et de

lui fournir les provisions dont il aurait besoin. Il ajouta même

qu'il l'aiderait de toute son autorité, si les trappeurs blancs ou les

sauvages de la Nouvelle-Calédonie cherchaient à l'inquiéter.

[Note 3: Les établissements pour la traite sont nommés fort,

factorerie ou poste. Voir la Huronne.]

Venues d'un des agents de la Compagnie de la baie d'Hudson, généralement

trop jaloux de leurs privilèges pour en abandonner la moindre part

sans gros bénéfices, ces promesses étaient brillantes et généreuses à

l'excès. Elles devaient avoir un motif caché. Nar-go-tou-ké s'en douta

sans le deviner.

Mais il n'échappa point à Ni-a-pa-ah. Elle était femme et découvrit tout

de suite la profonde impression que ses charmes avaient produite sur le

chef facteur.

Craignant, avec une juste raison, les conséquences de cette

impression, elle essaya d'entraîner son mari dans une autre contrée.

Malheureusement, Nar-go-tou-ké fut aveugle ou se crut assez fort pour

lutter contre le commandant du poste.

Il dressa donc son wigwam sur la rive septentrionale du Fraser, en face

du fort Langley.

Pendant quelques semaines, les relations entre les gens de la factorerie

et les nouveaux venus furent pacifiques et amicales en apparence. Mais

bientôt le chef blanc fit à Ni-a-pa-ah des propositions insultantes

qui furent repoussées comme elles le méritaient. La passion de celui-ci

s'accrut de tous les dédains qu'il reçut. Voulant la satisfaire quoi

qu'il en coûtât, il s'introduisit dans la tente de Nar-go-tou-ké, en son

absence, et essaya de faire subir à sa femme le dernier des outrages.

Ni-a-pa-ah se défendit avec une énergie qui trompa l'attente du

scélérat.

Il la quitta, la rage dans le coeur, et en jurant de se venger.

Cela ne lui était pas difficile; mais les vices ont peur de la lumière,

et notre homme n'osa pas se confier à ses subordonnés pour le crime

qu'il méditait.

Il s'adressa à Li-li-pu-i, le Renard-Argenté, chef d'un parti d'Indiens

Grosses-Babines.

Li-li-pu-i ne demandait pas mieux que d'enlever la belle Ni-a-pa-ah. Il

la connaissait, s'en était épris et la convoitait, depuis le moment où

il l'avait vue pour la première fois. Mais, allié à là Compagnie de la

baie d'Hudson, il n'avait pas voulu s'attirer la colère des Anglais, en

s'emparant des deux Iroquois qui paraissaient être sous leur protection

spéciale.

Sir William King ignorait cet intéressant détail. Il chargea Li-li-pu-i

du rapt, et promit que, s'il réussissait, il lui donnerait une livre de

poudre et une bouteille d'eau-de-feu.

Le sagamo accepta. Nar-go-tou-ké et sa femme, surpris au sein de

leur sommeil, furent garrottés et entraînés vers les loges des

Grosses-Babines, sur les premières rampes du mont Baker.

Li-li-pu-i s'était engagé à faire périr Nar-go-tou-ké et à conduire

Ni-a-pa-ah au chef facteur, dans une hutte de chasse que ce dernier

possédait à vingt milles environ du fort Langley, près de \_l'ienhus\_[4]

de ses alliés.

[Note 4: Village. Voir la \_Tête-Plate\_, les \_Nez-Percés\_.]

Toutefois, en route, Li-li-pu-i changea d'idée. Les attraits de

l'Iroquoise lui tournèrent la tête. Au lieu de la mener à son rival, il

prit la détermination de l'épouser.

Cette détermination fut aussitôt mise à exécution.

Avec la pointe de son couteau, Li-li-pu-i marqua Ni-a-pa-ah sur

l'épaule, d'une figure de fer de flèche émoussé, signe de la servitude

dans la Nouvelle-Calédonie tout aussi bien que dans la Colombie, et la

petite fille de la Chaudière-Noire devint dès lors la femme esclave d'un

Grosse-Babine.

Je laisse à penser quel fut le désespoir de Nar-go-tou-ké, témoin

impuissant de la cérémonie. Sa douleur ne saurait être comparée qu'à

celle de la désolée Ni-a-pa-ah. Mais la noble Iroquoise était bien

résolue à se tuer plutôt que de se laisser souiller par son odieux

ravisseur.

Un accident survenu à Li-li-pu-i, le soir même de son mariage, prévint

cette funeste résolution.

Comme ils approchaient du village des Indiens, le cheval du chef

s'emporta, et, après une course effrénée dans la montagne, il s'abattit

sur son maître.

Quand on releva Li-li-pu-i, il avait cessé de vivre. Suivant les usages

des Grosses-Babines, le corps devait être brûlé sur un bûcher au milieu

de la nuit suivante, et sa veuve devait prendre à l'incinération une

part aussi active que dangereuse.

On sait comment Ni-a-pa-ah s'acquitta de cette horrible tâche.

Lorsqu'elle eut recouvré ses sens, elle était enfermée et gardée à

vue dans la cabane d'un de ses ennemis. A son cou pendait le sac qui

contenait les cendres de Li-li-pu-i. Ce sac, si elle fût restée parmi

les Grosses-Babines, elle eût, d'après la coutume, été condamnée à le

porter ainsi pendant trois ans, avec défense de se laver ou d'apporter

aucun soin à sa toilette. Le terme du deuil expiré, les parents du

défunt se seraient livrés à de grandes réjouissances, et, après avoir

déposé dans un coffret d'écorce de cèdre et fixé à une longue perche

les restes du trépassé, dépouillant Ni-a-pa-ah de ses vêtements, ils

l'auraient enduite de colle de poisson liquide et roulée sur un tas

de duvet de cygne; le tout accompagné de danses, festins et tabagies.

Enfin, la pauvre femme, ramenée en grande pompe chez elle, aurait joui

de la permission de se remarier, si toutefois, comme le dit un voyageur,

«elle se fût senti assez de courage pour s'aventurer à courir de nouveau

le risque de brûler vive ou d'endurer tous ces tourments.»

Mais Ni-a-pa-ah eut le bonheur d'échapper à ce surcroît d'afflictions.

Nar-go-tou-ké n'avait été qu'étourdi par le coup de tomahawk. Resté

esclave chez les Grosses-Babines, il parvint à leur arracher sa femme

lorsqu'elle fut guérie de ses plaies, quoique hideusement défigurée et

incapable de se servir désormais de ses mains.

Ils prirent la fuite, retraversèrent les steppes immenses qu'ils avaient

franchis naguère bercés par des illusions si enivrantes, et retournèrent

à Caughnawagha, au commencement de 1817.

--Ah! dit la Vipère-Grise, en remarquant le triste état de sa fille,

Athahuata[5] m'avait prévenue que cette expédition serait fatale à ma

famille, Athahuata ne trompe pas ceux qui ont foi en lui. Pourquoi mon

fils ne m'a-t-il pas écoutée?

[Note 5: Divinité des sorciers Iroquois.]

Sans lui répondre, Nar-go-tou-ké abaissa un regard sombre et douloureux

sur Ni-a-pa-ah; puis, relevant les yeux et étendant la main dans la

direction de Montréal, qu'on apercevait dans le lointain, il s'écria:

--Là sont les destructeurs de ma race; là sont ceux qui ont fait pleurer

celle qui est la joie et les délices de mon existence; là, Nar-go-tou-ké

détruira ses ennemis; il fera pleurer à leurs femmes tous les pleurs de

leurs yeux.

--Que mon fils prenne garde, qu'il prenne bien garde! dit la

Vipère-Grise d'un accent prophétique. Athaënsie[6] est irrité contre

lui. Les Habits-Rouges[7] lui seront fatals: ils tueront jusqu'au

dernier des Iroquois!

[Note 6: Divinité du mal.]

[Note 7: Les indiens nomment les Anglais \_Habits-Rouges\_ ou

\_Kingsors\_, corruption de King Georges (Roi Georges).]

CHAPITRE II

MONTRÉAL

Trois cent vingt-sept ans se sont écoulés depuis que l'illustre

Jacques Cartier foula, pour la première fois, le sol sur lequel s'élève

aujourd'hui la ville de Montréal. Qui eût osé prédire alors au pilote

malouin que, bientôt, ces terres incultes, occupées par des bois

inextricables, des landes marécageuses et par la chétive bourgade

indienne connue sous le nom de \_Hochelaga\_, fructifieraient aux rayons

vivificateurs de l'industrie et verraient surgir de leur sein une

des opulentes cités du Nouveau-Monde? Qui eût osé le prédire à M. de

Maisonneuve, quand, un siècle plus tard à peine, il vint asseoir dans

ces plaines les bases de la métropole actuelle du Canada? Aux deux

intrépides aventuriers ne pourrions-nous appliquer le cri d'enthousiasme

échappé à M. F.-X, Garneau eu parlant du premier?

«S'il était permis, aujourd'hui, à Jacques Cartier de sortir du tombeau

pour contempler le vaste pays qu'il a livré, couvert de forêts et de

hordes barbares, à l'entreprise et à la civilisation européenne, quel

spectacle plus digne pourrait exciter dans son coeur l'orgueil d'un

fondateur d'empire, le noble orgueil de ces hommes privilégiés dont le

nom grandit, chaque jour avec les conséquences de leurs grandes actions.

L'Amérique a cela de particulier qu'elle a été trouvée et qu'elle s'est

faite ce qu'elle est, moins par les armes que par les travaux les plus

productifs, et que c'est en séchant les larmes des malheureux que la

persécution ou la misère chassait d'Europe, qu'elle assurait son bonheur

et sa prospérité[8].»

[Note 8: Garneau, \_Histoire du Canada\_, t. 1, p. 21.]

Au mois de septembre 1535, Cartier, qui avait précédemment reconnu les

bords du Saint-Laurent jusqu'au confluent de la rivière Saint-Charles

avec ce fleuve, désire poursuivre ses explorations. Il remet à la

voile, et, après une navigation de treize jours sur le grand fleuve,

il débarque à Hochelaga, village algonquin situé à soixante lieues plus

haut.

«Hochelaga, dit M. Garneau, se composait d'une cinquantaine de maisons

en bois, de cinquante pas de long sur douze ou quinze de large,

couvertes d'écorces cousues ensemble avec beaucoup de soin. Chaque

maison contenait plusieurs chambres distribuées autour d'une grande

salle carrée où la famille se tenait habituellement et faisait son

ordinaire. Le village lui-même était entouré d'une triple enceinte

circulaire palissadée, percée d'une seule porte fermant à barre. Des

galeries régnaient en plusieurs endroits en haut de cette enceinte, et

au-dessus de la porte, avec des échelles pour y monter et des amas de

pierres déposées au pied pour la défense. Dans le milieu de la bourgade

se trouvait une grande place[9].»

[Note 9: Garneau, \_Histoire du Canada\_, t. I, p. 23.]

Voilà le berceau de Montréal.

Les années fuient sur le cadran des âges, insensiblement, et malgré

l'incurie si déplorable du gouvernement français, le Canada se peuple,

Champlain commence la ville de Québec; des établissements se forment à

Sillery, à Trois-Rivières[10], des missionnaires catholiques, la croix

d'une main, la houe ou l'arquebuse de l'autre, se répandent partout,

convertissant les Indiens, défrichant les terres, érigeant des fermes et

des maisons d'éducation.

[Note 10: Voir la \_Huronne\_.]

Mais c'est en 1640 seulement que la richesse du site de Hochelaga attire

l'attention. Ce site est une île longue de neuf lieues sur deux et

demie de large environ. Une compagnie de négociants français se la

fait concéder et y envoie un de ses membres, Paul de Chomedy, sieur

de Maisonneuve, gentilhomme champenois, avec ordre d'y implanter une

colonie.

«Il partit pour le Canada le coeur plein de joie. En arrivant, le

gouverneur voulut en vain le fixer dans l'Ile d'Orléans[11], pour ne

pas être exposé aux attaques des Iroquois; il ne voulut pas se laisser

intimider par les dangers et alla, en 1617, jeter les fondements de

la ville de Montréal. Il éleva une bourgade palissadée à l'abri des

attaques des Indiens, qu'il nomma Ville-Marie, et se mit à réunir des

sauvages chrétiens ou qui voulaient le devenir, autour de lui, pour les

civiliser et leur enseigner l'art de cultiver la terre. Ainsi Montréal

devint à la fois une école de civilisation, de morale et d'industrie,

destination noble qui fut inaugurée avec toute la pompe de l'Église.»

[Note 11: Située à une demi-lieue au-dessous de Québec.]

La colonie de Ville-Marie[12] s'accrut lentement d'abord; ses premiers

pas furent incertains, arrêtés par mille obstacles. En 1664, elle ne

comptait que 884 familles. Néanmoins on pouvait prévoir la rapidité de

son extension future, car déjà son enceinte dépassait celle de Québec,

ville qui, quoique fondée trente-quatre ans plus tôt, n'avait à la même

époque que 888 habitants.

[Note 12: Le clergé catholique s'entête à n'appeler Montréal que par

ce nom.]

De ce moment jusqu'à nos jours, la population de Montréal suivit

incessamment une marche ascendante.

Aujourd'hui le chiffre de cette population peut être porté à 100,000

âmes, taudis que Québec, que beaucoup de nos géographes s'obstinent à

citer uniquement comme la seule ville importante du Canada, n'en a guère

plus de 50,000.

Nous ne saurions mieux comparer l'île de Montréal qu'à un bicorne dont

la ville figurerait l'aigrette. Au nord, elle est arrosée par la rivière

des Prairies, branche de l'Outaouais (ou Ottawa), et au sud par le

Saint-Laurent qui, devant la ville, a plus de deux milles de large.

Adossé à la montagne d'où elle tire son nom. Montréal (Mont-Royal) offre

à la vue une sorte de parallélogramme avec ses trois cents rues coupées

à angle droit.

La principale voie passagère, la rue Notre-Dame, s'étend du nord à l'est

sur un espace de plus d'un mille. Elle est le centre du commerce de

détail, le rendez-vous du monde élégant. Des magasins fort coquets,

et quelques-uns fort riches aussi, la bordent des deux côtés. Elle est

partagée parla place d'Armes sur laquelle on a construit, il y a une

trentaine d'années, la cathédrale Notre-Dame, basilique dans le genre

néo-gothique, mais prétentieuse, mince, étriquée, une sorte de monument

en carton-pierre, bien qu'on le considère comme le temple le plus vaste

de l'Amérique septentrionale. Au-delà on remarque aussi le nouveau

Palais de Justice, dont la façade a une grande mine, niais dont

la distribution intérieure laisse beaucoup à désirer: son portique

appartient au style grec. Il se dresse en face de la place Jacques

Cartier, sur laquelle, par un contre-sens risible, ou plutôt par une

dérision amère, les Anglais ont élevé une colonne et une statue à

l'amiral Nelson!

Parallèlement à la rue Notre-Dame, s'élance la rue Saint-Paul, plus

étroite, moins élégante, mais non moins animée. La partie septentrionale

est envahie par les petits négociants en nouveautés, mercerie et

quincaillerie; la partie méridionale par les gros importateurs, dont les

immenses magasins descendent jusqu'à la rue des Communes, laquelle longe

les quais.

Bâtis en belle pierre de taille à douze ou quinze pieds du niveau

du Saint-Laurent, ces quais se déploient devant la ville comme un

inébranlable rempart. Pendant la bonne saison, les oisifs et les curieux

s'y rassemblent. Peu de promenades présentent, à notre avis, autant

d'agréments que celle-là.

En se dirigeant vers le sud, le regard franchit des paysages aussi

séduisants que variés, après avoir passé par-dessus le magnifique pont

tubulaire \_Victoria\_, le plus beau au monde, construit dernièrement par

le célèbre ingénieur anglais Stevenson.

Qu'il s'arrête sur les nombreux navires de toutes les nations, voiliers

ou vapeurs, goélettes ou trois-mâts, canots d'écorce ou vaisseaux de

guerre, mouillés dans les bassins, qu'il ondule avec les eaux diaphanes

du roi des fleuves, qu'il vague mollement à travers les quinconces de

l'île Sainte-Hélène qui, telle qu'une corbeille de verdure, émerge de

l'onde vis à vis de la ville, ou qu'avide et amoureux des champs, il

saute à l'autre rive du Saint-Laurent, l'oeil trouve cent sujets de

plaisir, d'instruction, de rêverie, de délices.

C'est un spectacle enchanteur pour l'artiste nonchalant, insoucieux, et

pour le spéculateur alerte, farci de chiffres.

Entendez le sifflement des steamers! suivez ce double panache de fumée

qui se balance au faîte de leurs noires cheminées; voyez-vous dans cette

atmosphère imprégnée d'odeurs résineuses et aquatiques, ou bien comptez

ces boucauts de sucre, ces \_quarts\_[13] de farine, ces barriques de

tabac, ces caisses, ces ballots de toutes sortes amoncelés sur les

quais!

[Note 13: Les Canadiens-Français nomment ainsi les barils de farine,

provisions, etc.]

Partout l'activité, partout le travail intelligent, partout l'abondance.

Des hommes, des chevaux, des cabs, des cabrouets se pressent, se

froissent se heurtent. On dirait de l'entrepôt général du trafic du

globe.

Mais laissons la rue des Commissaires où nous ramèneront

vraisemblablement les incidents de notre récit. En examinant Montréal

à vol d'oiseau, nous voyons la ville s'étager en amphithéâtre dans les

plis d'un terrain fortement tourmenté.

Les quartiers limitrophes du fleuve sont exclusivement consacrés aux

affaires. La majeure partie de la population y est anglaise. Plus loin,

en escaladant les premières rues de la montagne, nous rencontrons les

rues Craig, Vitré, de la Gauchetière, Dorchester, et la grande rue

Sainte-Catherine; plus loin encore, la rue Sherbrooke. Toutes observent

un parallélisme remarquable.

Les premières sont habitées par des Canadiens français, la dernière par

l'aristocratie anglaise.

Perdue sous des allées d'arbres touffus, la rue Sherbrooke ressemble

vraiment à l'avenue d'un Eden. Là on n'entend ni tumulte, ni

grincement criard. Le chant des oiseaux, les soupirs d'une romance, les

frémissements d'une harpe, le chuchotement d'un piano viennent caresser

vos oreilles.

Là, point de luxueux magasins pour fasciner vos yeux, mais des cottages

gracieux, des villas pimpantes, des manoirs féodaux en miniature, de

vertes pelouses, des jardins émaillés de fleurs pour séduire votre

imagination. Là, point de mouvement, point de passants qui vous

coudoient, mais le murmure harmonieux du feuillage, des amants

solitaires lentement pressés l'un contre l'autre, des apparitions

enchanteresses qui vous ravissent le coeur.

Elle n'est point régulière, la rue Sherbrooke, elle n'est point dallée,

pas même pavée, mais ses méandres sont si mystérieux, sa poussière est

si molle, son gazon si doux, ses ombrages si frais... Ah! oui, c'est

bien dans la rue Sherbrooke qu'on aime à aimer!

Et quel merveilleux panorama se déroule à vos pieds, se masse sur votre

tête! C'est Montréal, la vigilante, qui chauffe ses fourneaux, ouvre ses

chantiers, charge et décharge ses cargaisons, décore ses édifices, agite

ses milliers de bras, comme ses milliers de têtes! C'est une montagne

dont les sommets altiers déchirent la nue; ce sont de gras coteaux, des

bois plus verts que l'émeraude, des vergers où se veloutent et se dorent

les fruits savoureux, des parterres embaumés et diaprés de toutes les

couleurs de l'arc-en-ciel.

L'extrémité septentrionale de la rue Sherbrooke aboutit à la rue

Saint-Denis, grande artère qui s'appuie perpendiculairement sur la rue

Notre Dame, divise toute la ville du haut en bas et court s'épanouir

dans la prairie.

Elle forme la limite du faubourg Québec.

Dans ce faubourg, un des plus populeux de Montréal, essaiment des

Canadiens-Français artisans, détailleurs ou débitants de boissons pour

la plupart. Jadis ses hôtes étaient gens enrichis par la traite des

pelleteries. On peut s'en convaincre aisément à l'apparence des maisons

que les désastreux incendies de 1852 ont épargnées[14].

[Note 14: Après ces incendies successifs, plus de vingt mille

habitants se trouvèrent sans logements.]

Mais, à mesure que la race anglaise s'est agglomérée dans la ville, elle

y a usurpé le sceptre de la fortune[15], et soit qu'elle ne voulût pas

s'allier à la race française, soit que ses goûts la portassent à se

hausser, elle a déserté les bords du fleuve pour charger de ses palais

les gradins de la montagne. On connaît l'histoire des moutons de

Panurge: petit à petit, les conquis ont imité les conquérants, et, à

présent, sauf de rares exceptions, il est peu de Canadiens-Français,

rentiers ou dignitaires, qui oseraient avouer un domicile dans le

faubourg Québec.

[Note 15: Chose triste à dire, mais trop facile à comprendre, partout

où les populations protestante et catholique se trouvent en présence, on

voit la première prospérer, acquérir des richesses, l'autre décroître,

s'appauvrir.]

Cette migration n'a, du reste, rien qui doive surprendre. Les

circonstances ont pu les provoquer. Au fur et à mesure que la ville a

élargi sa ceinture, les fabriques, les usines se sont multipliées.

Par conséquent, les rives du fleuve ont acquis une importance relative

qu'elles n'avaient pas auparavant. On a vendu les terrains occupés par

les maisons de plaisance pour y faire des manufactures, et les premiers

se sont réfugiés autre part. Puis, fait digne d'attention, comme

beaucoup de cités américaines, Montréal tend à remonter le cours du

fleuve qui baigne ses murs. Il n'y a pas longtemps, les vaisseaux

ne jetaient point l'ancre plus haut que la place de la Douane. Par

l'ouverture du canal Lachine[16], on leur a facilité un mouillage

jusqu'au bout de l'île, pour ainsi dire. Dans quelques années

probablement, quand les docks projetés par M. Young seront exécutés, le

port de Montréal s'étendra de la rue Bonsecours, à l'entrée du faubourg

Québec, jusqu'à la pointe Saint-Charles, tête du pont Victoria.

[Note 16: Pour l'étymologie de ce nom, voir la \_Huronne\_.]

Alors, les quartiers sous-jacents se dépeupleront au profit des

quartiers nouveaux qui s'installeront en amont. Cela s'explique

facilement: quand une colonie se fixe près d'un cours d'eau, elle

défriche les terres en s'acheminant vers la source. S'il survient

d'autres membres à la colonie, ils ne planteront pas leurs tentes

au-dessous des précédents parce que les pouvoirs d'eau ont été utilisés

d'une façon ou d'une autre par le drainage des campagnes ou le jeu des

machines, mais ils s'établissent au-dessus où rien ne les gêne et ne les

embarrasse.

Les terres inférieures étant ainsi les premières mises en culture

acquièrent un prix que n'ont pas les terres supérieures, laissées

vierges et improductives. Il résulte de là que les manufacturiers,

fabricants et entrepreneurs s'échelonnent graduellement devant une

ville, en refoulant son cours d'eau, sûrs qu'ils sont d'acheter meilleur

marché les emplacements nécessaires à l'établissement de leurs usines ou

entrepôts et d'obtenir des forces motrices plus considérables.

Mais ces entrepreneurs, fabricants et manufacturiers sont les

avant-coureurs du commerce. Celui-ci ne peut pas plus vivre sans

eux, qu'ils ne peuvent vivre sans lui. Autour des usines se groupent

promptement les magasins; car, pour éviter les frais de transport,

le consommateur se rapproche constamment du producteur. Bientôt les

terrains enserrés par la manufacture montent: ils doublent, ils triplent

de valeur. Non-seulement le propriétaire ou directeur comprend qu'il

aurait avantage à vendre son emplacement et à transférer plus haut ses

ateliers, mais il s'aperçoit de l'impossibilité pour lui d'augmenter

ses moyens de production par un agrandissement de local, à cause de la

cherté excessive des lots avoisinants.

Il déloge; les chantiers l'accompagnent. La navigation, forcée de

déposer ou prendre son fret près de ces chantiers, la navigation bon gré

mal gré suit leurs mouvements. Le cours d'eau est-il trop peu profond,

on le creuse; est-il semé de rochers, on le drague; est-il hérissé de

récifs, de cataractes, on perce un canal, comme celui de Lachine au pied

des rapides du Sault Saint-Louis ou Caughnawagha.

Et toujours, toujours la ville va refluant vers la source. Se serait-il

pas possible de découvrir dans ce phénomène la preuve de notre marche

ascensionnelle aussi bien que la preuve de notre penchant à remonter des

effets aux causes?

Quant à la cité, elle subit autant de métamorphoses que de progressions.

La manufacture est supplantée par le magasin, qui sera supplante à

son tour par la maison bourgeoise, et peut-être en dernier lieu par la

ferme. Montréal nous en présente un exemple frappant. Il y a un siècle,

les comptoirs du commerce ne dépassaient pas la rue des Commissaires. La

rue des Communes, qui s'annexe à elle, n'existait même pas. Mais là

où prend pied le quartier Sainte-Anne, des moulins, des scieries,

des fonderies, des forges fonctionnaient du matin au soir. Maintenant

forges, fonderies, moulins immigrent, et des \_stores\_, des \_warehouses\_

leur succèdent partout. Le négoce s'enfuit à tire d'ailes du marché

Bonsecours vers les rues Saint-Paul, Notre-Dame, Saint-Jacques, et se

précipite dans la rue Mac-Gill.

Avant vingt ans, il aura, nous en avons la conviction, déserté ses vieux

foyers et inondé le quartier Sainte-Anne. Ses révolutions passées sont

un critérium pour préciser ses révolutions à venir. L'abaissement

lent mais continu du prix des loyers dans le faubourg Québec et leur

élévation inusitée du côté du faubourg Saint-Antoine suffisent déjà

à démontrer d'une façon concluante la justesse de cette assertion.

L'achèvement du pont Victoria et l'établissement à la pointe

Saint-Charles d'une gare centrale pour la compagnie du chemin de fer du

Grand-Tronc, n'ont fait que bâter le transfert du centre commercial

au quartier Sainte-Anne ou \_Griffinton\_, ce bourbier infect, cette

léproserie où grouille une population irlandaise, sordide, déguenillée,

fanatique, prête à tous les crimes, la honte et l'effroi de la métropole

canadienne, comme les Cinq-Points de New-York, la Cité de Londres ou

de Paris, le Ghetto de Rome, furent longtemps la honte et l'effroi des

nobles capitales qui recelaient ces clapiers dans leur sein.

Le Griffinton, une fois assaini, purgé des bandes de misérables qui

rendent son séjour dangereux autant que dégoûtant, Montréal, avec ses

maisons bien bâties, ses grand édifices publics, civils ou religieux,

ses rues régulières parfaitement aérées, ses nombreux instituts, son

riche musée de géologie, son jardin botanique, son magnifique port, ses

prodigieuses ressources maritimes, industrielles et agricoles, et les

splendides campagnes qui se déploient à ses portes, Montréal prendra

définitivement rang parmi les villes les plus favorisées et les plus

agréables des deux hémisphères.

CHAPITRE III

LES DERNIER IROQUOIS

Quoique Montréal ne possédât pas, en 1837, la moitié de la population

et des embellissements dont elle s'enorgueillit, à juste titre,

aujourd'hui, c'était déjà, par son vaste négoce et son esprit

d'entreprise, une des cités les plus importantes de l'Amérique

septentrionale. Cette métropole, qui compte près de cent mille âmes dans

son enceinte, n'en avait guère alors que quarante à quarante-cinq[17].

Mais ils étaient doués d'une activité, d'une intelligence commerciale,

et d'un amour de l'indépendance qui, dès cette époque, faisaient de leur

ville le foyer du libéralisme canadien. Tandis que la capitale politique

de la colonie, Québec, demeurait immobile dans son corset de remparts

et de préjugés religieux; tandis que ses plus nobles famille françaises

acceptaient presque toutes sans murmurer le joug de la domination

anglaise, et que beaucoup courtisaient leurs maîtres, adulaient Son

Excellence le gouverneur général, les Montréalais ou Montréalistes,

comme on les appelle dans le pays, protestaient ouvertement contre

toutes les exactions du pouvoir, lui faisaient une opposition énergique,

et aspiraient les uns à l'indépendance, les autres à l'annexion aux

États-Unis, une certaine, mais faible minorité, à un retour sous

l'administration française.

[Note 17: La population des deux Canadas dépasse actuellement deux

millions d'habitants. Il n'est guère de peuples qui se soient accrus

aussi rapidement. Comme on le concevra aisément, les Anglo-Saxons ont

pris plus de développement que les Franco-Canadiens, depuis la conquête

du Canada par l'Angleterre, en 1789. Alors les premiers ne comptaient

pas plus de sept à huit mille âmes dans le paya qu'ils occupaient sous

le nom de Haut-Canada, à l'ouest de Montréal. De récentes statistiques

nous montrent leur progression vraiment fabuleuse:

1814.................... 95,000

1824.................... 151,097

1829.................... 198,440

1832.................... 261,066

1834.................... 320,693

1836.................... 372,502

1842.................... 486,055

1848.................... 723,292

1852.................... 952,054

1855.................... 1,003,121

1860.................... 1,060,305

Quant ou Bas-Canada, il a suivi l'échelle suivante:

Lors de la conquête, soixante mille Français à peine l'habitaient. A

partir du premier recensement anglais on trouve:

1825.................... 423,630

1827.................... 471,876

1831.................... 511,920

1844.................... 690,782

1882.................... 890,661

1888.................... 930,207

1860.................... 1,000,044

M. Chauveau, surintendant de l'instruction publique au Canada accompagne

ces chiffres d'observations très-judicieuses.

«Si, dit-il, l'on considère que cet accroissement est presque

entièrement dû à la multiplication par le seul effet des naissances

de 60,000 Français, on le trouvera certainement remarquable. Quelques

centaines de familles, presque toutes normandes ou bretonnes, ont

originairement peuplé les vastes territoires qui composaient la

Nouvelle-France. A la conquête, un grand nombre de familles se sont

embarquées pour la France, et, depuis ce temps, il n'a pas été ajouté

aux familles françaises de la colonie. Quelques individus isolés,

aussitôt repartis qu'arrivés, ont, pour bien dire, à peine visité la

Nouvelle-France, passée sous la domination de l'Angleterre. Malgré le

nombre considérable de Français et de Belges qui émigrent en Amérique,

il n'y a actuellement (1858) que 1,366 natifs de ces deux pays. Loin de

gagner par l'immigration, la race française a, au contraire, constamment

perdu par une émigration qui s'est faite dès l'origine et n'a cessé

de se faire vers les États-Unis, les plaines de l'ouest et jusqu'à la

Louisiane et au Texas... Bien plus, une émigration plus formidable s'est

faite depuis quelques années. Des ouvriers par bandes, des familles de

cultivateurs par essaims ont laissé le Canada, etc...!»

Les dilapidations insensées du trésor public, la corruption effroyable

des hommes politiques, l'augmentation constante des impôts, la lourdeur

de la dette coloniale, qui pèse de près de deux cents francs sur chaque

tête d'individu, sont les principaux motifs de cette émigration. Quant

à la fécondité des Canadiens, elle peut passer pour proverbiale. Les»

familles de douze ou quinze enfant» sont communes. J'ai connu des femmes

qui avaient donné le jour à vingt-cinq, et une à trente et un!]

Les motifs de leur désaffection étaient divers. Pour les

Franco-Canadiens, c'était principalement cette vieille inimitié de

race que le temps n'a malheureusement pas effacée. D'ailleurs, peuple

conquis, il n'eut, guère été naturel qu'ils supportassent sans se

plaindre leurs conquérants.

Pour les Anglo-Canadiens, la vue de l'égalité et de la liberté qui

régnait aux États-Unis, comparées à l'oligarchie aristocratique et

tyrannique du gouvernement colonial, pouvait être un sujet d'envie. Quoi

qu'il en soit, le mécontentement avait atteint ses limites extrêmes.

Et les mécontents formulèrent, en 1834, leurs griefs dans un factum

célèbre, sous le titre \_Les quatre-vingt-douze\_ rédigées, en grande

partie, sous la direction de M. Louis-Joseph Papineau, le tribun du

parti libéral à l'Assemblée législative [18].

[Note 18: Pour plus amples détails, qu'il m'est impossible de donner

ici, voir la \_Huronne\_.]

Ce document fut envoyé à Londres. Mais, loin de faire droit à ses

instantes réclamations, quoiqu'elles fussent appuyées par lord John

Russell, O'Connell et plusieurs membres éminents de la chambre des

communes anglaise, le cabinet de Saint-James ferma l'oreille.

Des troubles, bientôt réprimés, éclatèrent, au commencement de 1837, à

Montréal et dans les environs.

Alors, le ministère anglais se décida à nommer des commissaires pour

s'enquérir des affaires du Canada. Au lieu de pacifier les esprits par

quelques concessions, la commission les irrita davantage en provoquant

des arrestations.

A la fin d'avril de cette année, plusieurs Montréalais furent

incarcérés, et l'exécutif fit lancer une foule de \_warrants\_, ou mandats

d'amener, contre différents individus des campagnes avoisinantes,

soupçonnés d'être hostiles à la Grande-Bretagne.

Parmi les suspects se trouvait un Indien habitant le village de

Caughnawagha.

Ainsi que nous l'avons dit, le village de Caughnawagha ou du Sault

Saint-Louis s'élève à trois lieues environ de Montréal, sur la rive

méridionale du Saint-Laurent.

Là, comme les Hurons à Lorette, près de Québec[19], se sont réfugiés les

derniers rejetons des Iroquois. Cette peuplade, jadis si florissante,

qui s'intitulait superbement les Six Nations, et qui, plus d'une fois,

fit fléchir nos armes, est à présent réduite à une centaine de familles

du métis, végétant dans la misère et la dégradation. A peine leur

reste-t-il le souvenir de ce que furent leurs ancêtres à peine

savent-ils qu'il n'y a pas deux siècles ils possédaient toutes les

régions à l'est et à l'ouest des Grands-Lacs, que le nom seul de leur

race faisait trembler les autres Peaux-Rouges et jusqu'aux blancs

établis sur les bords du Saint-Laurent et de l'Hudson.

[Note 19: Voir la \_Huronne\_.]

Alors ils se recrutaient des Oneidas, Onondagas, Cayugas, Senecas, plus

tard des Tuscarocas, six en tout; mais si puissants, mais si vaillants,

qu'on les appelait les HOMMES, pour les distinguer des Delawares, les

FEMMES, leurs courageux et infortunés adversaires.

Et cependant ils étaient braves, eux aussi, les Delawares ou

Lenni-Lenapes, c'est-à-dire peuple sans mélange, comme ils se

qualifiaient.

Que sont-ils devenus? Hélas! notre ambition les a anéantis. Vainqueurs

et vaincus, Delawares et Iroquois, n'ont plus sur cette terre un

seul représentant pur d'alliance étrangère. Les échos de l'Amérique

n'entendent plus leur cri de guerre, ne redisent plus leurs glorieux

exploits. Ils sont ensevelis au cénotaphe de l'histoire. Comme sur

une tombe, leur nom reste, mais pour désigner quelques divisions

territoriales du Canada et des États-Unis.

Qui croirait, en parcourant le chétif hameau de Caughnawagha, en

rencontrant ces Bois-Brûlés[20] couverts d'habillements déguenillés comme

nos mendiants européens, abrutis par l'ivrognerie et la fainéantise, que

ce sont là les petits-fils--bâtards il est vrai--des Iroquois! Qui le

croirait à la vue de leurs sales et chétives cahutes eu boue, tristement

éparpillées sur une plage fertile, mais infécondée vis à vis, et à

deux pas d'une grande ville éblouissante de luxe, toute palpitante

d'industrie!

[Note 20: On appelle ainsi les métis nés d'une peau blanche et d'une

mère indienne.]

Pénible spectacle! navrant contraste! Voilà ce que, sur tout le

continent américain, notre civilisation a fait des propriétaires

légitimes du sol. Une civilisation généreuse, charitable pourtant que la

nôtre, et qui ne prétend marcher qu'armée du code de la légalité! Quelle

thèse pour le philosophe! Que de réflexions sur l'incertitude de ce que

nous regardons comme le droit, de ce que nous jugeons sacro-saint!

Jamais je n'ai traversé la désolée bourgade de Caughnawagha sans que mon

coeur ne se serrât douloureusement et que des larmes ne montassent à mes

paupières. Au milieu du désert, l'Indien avive en moi le sentiment de

la puissance humaine: il me fait plaisir; quoique déjà dégénéré, quoique

déjà il se soit inoculé la plupart des vices qui déshonorent les blancs,

il conserve pour moi encore quelque prestige; je le vois libre, alerte,

hardi dans le danger, et j'oublie volontiers sa malpropreté habituelle,

sa paresse imprévoyante, sa duplicité, pour admirer sa patience à toute

épreuve, son amour de l'indépendance, sa pénétration, son adresse, sa

résistance aux fatigues, aux luttes du corps, ses admirables talents

oratoires, son inflexible stoïcisme dans les tortures, sa sérénité

devant la mort.

A l'état demi-policé, il est hideux, hideux comme tous les monstres,

parce que le Peau-Rouge n'a pas été,--je le dis hautement,--créé pour

l'organisation sociale des Visages-Pâles. Nos missionnaires se sont

trompés, ils ont été dupés de leur zèle, pour ne pas dire plus. Chez

nous, près de nous, l'Indien s'étiole, s'avilit, se suicide lentement.

C'est une plante exotique qui ne peut vivre dans notre atmosphère. Nous

était-il permis, sous un prétexte politique, religieux on autre, de

le traiter comme nous l'avons traité? Est-il permis aux Anglais de

poursuivre cette oeuvre meurtrière? Problèmes redoutables, questions

difficiles que je me suis souvent posés, mais pour la solution desquels

je ne me crois pas assez autorisé.

Quoi qu'il en soit, en 1837, le village de Caughnawagha n'était ni

mieux, ni plus mal construit qu'il ne l'est maintenant. C'était une

réunion de cabanes, avec des toits de chaume ou de planches, d'un aspect

repoussant. On les avait groupées près d'une chapelle où un prêtre

catholique essayait, chaque dimanche, par des instructions dans leur

langue, d'attacher les Iroquois à la religion du Christ.

A l'exception d'un petit jardin attenant au presbytère et de deux ou

trois lopins de terre semés de maïs, nulle trace de culture autour des

huttes. Mais ça et là des flaques d'eau noirâtre où barbotaient quelques

pourceaux éthiques et des nichées d'enfants dégoûtants au possible.

Pourtant, au centre du village, on remarquait une maisonnette

relativement assez élégante, mais qui, par les matériaux dont elle était

composée, sinon par sa forme, affectait le type du wigwam indien.

Des peaux de buffle la recouvraient entièrement. Et, au lieu d'être

ouverte à tous les vents ou d'avoir une méchante porte de bois comme les

autres, elle se fermait au moyen d'un rideau en cuir d'orignal, orné de

broderies en \_rassade\_[21], représentant un castor et un grand aigle à

tête chauve.

[Note 21: Las Indiens appellent rassade les grains de verroterie

enfilés dans des piquants de porc-épic.]

Ces figures étaient le \_totem\_ on écusson d'un chef. Le castor est

(avec la tortue) l'emblème des Iroquois et des Canadiens qui le leur ont

emprunté; l'aigle à tête chauve est un des symboles du pouvoir chez les

Peaux-Rouges.

La hutte appartenait en effet à un sagamo. Sa femme, son fils et lui

étaient considérés par les habitants du village comme les derniers

Iroquois qui n'eussent pas dans leurs veines une seule goutte de sang

mêlé.

C'était Nar-go-tou-ké, la Poudre, Ni-a-pa-ah, l'Onde-Pure, sa femme, et

Co-lo-mo-o, le Petit-Aigle, leur fils unique.

Nar-go-tou-ké portait gaillardement ses cinquante années. Malgré les

malheurs qui avaient abreuvé sa jeunesse, et malgré les tribulations

nombreuses qui avaient assailli son âge mûr, il se tenait droit, vert et

ferme comme un chêne robuste que l'ouragan a pu agiter sans le courber

jamais.

Ni-a-pa-ah, au contraire, avait profondément ressenti les coups de

l'infortune. Elle n'était qu'à l'été de la vie, et déjà une caducité

précoce, ployait sa taille en deux. Ses cheveux si noirs, si abondants

autrefois, avaient tombé et blanchi. Un inextricable réseau de rides

sillonnait en tous sens son visage osseux; de larges coutures jaunâtres

tranchaient sur le ton généralement bistré de sa peau et ne rappelaient

que trop les atroces tortures auxquelles la pauvre squaw avait été

soumise sur le mont Baker.

Ses mains brûlées n'offraient plus que des moignons informes dont elle

était incapable de faire usage, même pour prendre ses aliments. De ses

charmes flétris, il ne lui restait que les yeux,--ces yeux si éloquents

dont le rayonnement sympathique reflétait tant d'amour et de mélancolie.

Son amour, elle l'épanchait tout entier, maintenant, sur Co-lo-mo-o,

l'enfant qu'elle avait eu de Nar-go-tou-ké, un an après leur rentrée de

la Nouvelle-Calédonie au Canada.

Né en 1818, le Petit-Aigle avait donc alors vingt ans passés. Beau et

vaillant jeune homme s'il en fut. Il tenait de race. Taille élevée, bien

prise, membres vigoureux, muscles d'acier, coeur intrépide, comme son

père, il avait les traits délicats, le regard séduisant de sa mère.

Rompu à tous les exercices corporels, chasseur sans rival, pêcheur

des plus habiles, Co-lo-mo-o excellait à tirer de l'arc ou du fusil,

à dompter un cheval, à conduire un bateau. Nar-go-tou-ké l'avait fait

instruire par le pasteur du village, et le Petit-Aigle avait appris, du

digne missionnaire, le français, l'anglais, le calcul, un peu de dessin

et de musique. Ostensiblement, il pratiquait la religion catholique; on

l'avait baptisé sous le nom de Paul. Son s'était flatté un instant de

le convertir entièrement et de le faire entrer dans les ordres. Il

s'efforça de lui persuader qu'il était appelé, par une faveur divine, à

aller prêcher la foi aux Peaux-Rouges de la baie d'Hudson. Mais le

jeune homme avait hérité de sa grand'mère, la fameuse Vipère-Grise, un

invincible penchant pour les superstitions indiennes, et les tentatives

du bon abbé pour en triompher furent sans résultat.

Eût-il réussi, que les goûts de Co-lo-mo-o l'auraient tourné vers une

autre profession.

Jamais, du reste, Nar-go-tou-ké n'aurait consenti à laisser son fils

embrasser la carrière ecclésiastique. N'espérait-il point que par lui

la race iroquoise revivrait un jour et finirait par reconquérir les

territoires dont l'avaient spoliée les Visages-Pâles?

Cette espérance, le Petit-Aigle la caressait aussi. Il était heureux et

fier de la proclamer.

Les Indiens de Caughnawagha obéissaient à Nar-go-tou-ké. Cependant, ils

ne se montraient pas respectueux et soumis à lui, comme le sont à

leurs chefs les Peaux-Rouges du désert américain. Une portion même

méconnaissait son autorité et s'était attachée à un sagamo de rang

inférieur, qui travaillait à la ruine de Nar-go-tou-ké. L'origine de

cette haine remontait au mariage de Nar-go-tou-ké avec Ni-a-pa-ah.

L'autre sagamo briguait alors la main de la jeune fille. Furieux d'avoir

été repoussé, il complota depuis ce jour la perte de son rival; avec

la ténacité d'un sauvage, il attendit patiemment que le moment des

représailles fût venu. Il se fit des amis, des partisans, et, tandis

que Nar-go-tou-ké et les siens se joignaient aux Canadiens-Français

pour secouer le despotisme anglais, il se vendit aux agents de la

Grande-Bretagne.

On le nommait Mu-us-lu-lu, le Serpent-Noir.

Dès le mois de mars 1837, Mu-us-lu-lu avait déposé au parquet de

Montréal une dénonciation en forme contre Nar-go-tou-ké. Le missionnaire

de Caughnawagha eut vent de cette dénonciation; sans rien dire à celui

qui en était l'objet, car il redoutait la violence de son caractère, il

chercha à le sauver, par affection pour Co-lo-mo-o. Une démarche près

du grand connétable[22] suffit à faire suspendre l'exécution d'un mandat

d'arrestation qui avait déjà été dressé contre Nar-go-tou-ké. Ignorant

tout, le sagamo, ennemi naturel des Anglais, et le coeur ulcéré par les

souffrances que les Grosses-Babines avaient fait endurer à sa femme, le

sagamo continua de se concerter avec les chefs des libéraux canadiens

pour révolutionner le pays. L'abbé ne lui ménagea pas les avis

indirects, les conseils officieux. Mais Nar-go-tou-ké ne comprit rien ou

ne voulut rien comprendre.

[Note 22: Un des principaux chefs de la police.]

Plus que jamais il se mêlait aux conspirateurs, surtout depuis

l'apparition au Canada d'une bande de trappeurs, conduite par un certain

Poignet-d'Acier, homme d'une force herculéenne dont on racontait les

prodiges et que maints vieillards prétendaient avoir vu notaire à

Montréal, sons le nom de Villefranche, quelque vingt ans auparavant.

Ce Poignet-d'Acier faisait le désespoir de la police provinciale. Elle

avait mis sa tête à un haut prix, vingt mille livres sterling; mais nul

ne savait où le prendre, quoiqu'on le trouvât partout.

Quant à ses gens, dont on évaluait le nombre à plusieurs milliers, ils

étaient aussi insaisissables que leur maître. Ce n'était pourtant pas

une troupe fictive. On l'avait vue traverser Ottawa, à son arrivée des

\_pays d'en haut\_[23]; on assurait même qu'elle traînait à sa suite des

trésors immenses recueillis sur les bords du Rio-Columbia. Mais au delà

d'Ottawa elle s'était dispersée, et personne, sauf les affiliés, ne

pouvait dire où ses membres avaient, élu domicile.

[Note 23: Les Canadiens nomment ainsi les territoires du Nord-ouest.

Voir la \_Huronne\_.]

Nar-go-tou-ké le savait bien, lui! Il ne s'écoulait guère de semaines

sans qu'il eût quelque entrevue avec Poignet-d'Acier. Tous deux

communiquaient aussi avec MM. Joseph Papineau, Wolfred Nelson et

Duvernay, les machinateurs de l'effervescence populaire; tous deux

tâchaient d'avancer l'heure où ils pourraient venger sur la couronne

d'Angleterre les outrages qu'ils avaient reçus de quelques-uns de ses

sujets.

CHAPITRE IV

L'ILE AU DIABLE [24]

[Note 24: Je ne crois pas inutile de prévenir mes lecteurs que toutes

les localités que je cite existent et que, dans mes descriptions de

ces localités, je tâche et tâcherai toujours d'être aussi exact que

possible, mon but, en publiant ces ouvrages, étant de raconter, sous une

forme anecdotique, mes voyages dans l'Amérique septentrionale.]

Par une splendide soirée du mois d'avril, Nar-go-tou-ké et Ni-a-pa-ah

causaient dans leur hutte.

L'intérieur se composait de trois pièces.

L'une à l'entrée s'appelait, comme chez les Canadiens, la salle. C'était

le lieu commun de réunion. Les deux autres servaient de chambres à

coucher. Ces chambres étaient un luxe inusité chez les Iroquois de

Caughnawagha. Du vivant de sa belle-mère, la Vipère-Grise, Nar-go-tou-ké

n'avait osé se le procurer, car la vieille squaw, fermement attachée

aux traditions de ses ancêtres, eût soulevé contre lui la population

indienne, sur qui elle exerçait, en sa qualité de medawin ou sorcière,

une influence irrésistible.

Mais, depuis qu'elle était morte, au commencement de 1830, Nar-go-tou-ké

se livrait, dans la mesure de ses moyens, à son goût pour le confort

européen.

Il avait construit sa maisonnette avec une coquetterie bien faite pour

piquer davantage la jalousie de Muuslulu, qui habitait une cahute en

argile de l'aspect le plus misérable.

Dans la salle où devisaient la Poudre et sa femme, on voyait des

trophées d'armes indiennes, fixées contre les murailles blanchies à

la chaux; des peaux de bêtes fauves étaient accrochées ça et là ou

tapissaient le sol.

Sur un cuir d'orignal passé, apprêté à la pierre ponce, et cloué à deux

lances, reparaissait encore le blason du chef iroquois.

Un poêle de fonte, quadrangulaire, à deux étages, haut de cinq pieds,

large de deux, ronflait au milieu de la pièce, car le temps était froid

encore, quoique le soleil commençât à reverdir les campagnes.

Assis sur un escabeau, une poche remplie de plomb en fusion dans une

main, un moule dans l'autre, Nar-go-tou-ké s'occupait à couler des

balles de fusil, tandis que sa femme lui parlait, accroupie à son côté.

Son costume était celui des \_habitants\_[25] canadiens: \_tuque\_ bleue,

\_capot\_ et pantalons en laine grise fabriquée dans le pays, souliers en

cuir de caribou non tanné, et ceinture fléchée multicolore.

[Note 25: Au Canada, les gens de la campagne sont ainsi nommés, et cette

qualification leur a sans doute été appliquée aux premiers temps de la

colonisation par opposition aux gens qui faisaient la chasse on

couraient le pays en quête d'aventures, tandis qu'eux ils habitaient des

demeures fixes.]

Ni-a-pa-ah avait conservé le costume national, la couverte en drap

bleu foncé, bordé d'une frange étroite jaune clair, les mitas aux longs

effilés, les mocassins élégamment brodés.

Sa couverte ramenée en capuchon sur sa tête, de façon à cacher la moitié

du front, enveloppait étroitement son buste, retenue à la taille par ses

mains mutilées, et flottait en larges plis autour d'elle.

Ainsi embéguinée comme une religieuse, et drapée comme une Mauresque, on

ne voyait de toute sa personne qu'une partie du visage, et, de temps en

temps, le bout de son petit pied, quand elle faisait un mouvement.

Une chaîne en or, dont elle se montrait très-vaine, descendait de son

col sur son sein et soutenait une grosse montre d'argent, cadeau du son

fils, le Petit-Aigle.

Deux chiens de la plus grande espèce, noirs comme l'encre, dormaient

allongés près d'elle, le museau enfoui dans leurs pattes de devant et

fourré jusque sous le poêle.

L'un répondait au nom de Ka-ga-osk, l'Éclair.

L'autre répondait au nom de Ke-ou-a-no-quote, la Nuée-Orageuse.

--Voilà, dit Ni-a-pa-ah, en jetant un coup d'oeil vers l'unique fenêtre

de la salle, voilà que le soleil baisse et Colomoo ne rentre pas. Il y

a déjà longtemps qu'il est parti. Je crains qu'il ne lui soit arrivé

un accident. Quand il a quitté le wigwam, j'ai vu deux corbeaux qui

se battaient dans l'air. C'est un mauvais présage. Si ma mère n'était

retournée chez les esprits, elle ne l'aurait pas laissé sortir.

--L'épouse de Nar-go-tou-ké a tort de prendre de l'inquiétude, répondit

le sagamo. Colomoo n'est pas en retard.

--Dans deux heures il sera nuit.

--Les jours sont courts en cette saison; Ni-a-pa-ah le sait bien.

--Ordinairement, reprit la squaw, en s'agitant, Colomoo est de retour

avant le coucher du soleil.

--Oui, mais c'est pendant l'été, lorsque le fleuve est libre.

--Si le fleuve était libre, je n'aurais pas ces craintes. Colomoo est

habile, il connaît la manoeuvre, il n'y a pas dans le village un pilote

plus adroit que lui. Mais quand le fleuve charrie des glaçons...

--Que Ni-a-pa-ah se rassure, interrompit Nar-go-tou-ké, en suspendant

son travail. Le fils de ma femme n'est point un novice. Le premier,

l'année dernière, il a sauté les rapides avec le \_Montréalais\_. J'étais

à la roue, près de lui. Je suis certain qu'aucun de nos jeunes gens ne

gouverne aussi bien.

--Colomoo sera un grand chef! répliqua la squaw en relevant la tête avec

une expression d'orgueil intraduisible.

--Oui, il aura la gloire de m'aider à chasser les Kingsors des

territoires qu'ils ont volés à notre race.

--Nar-go-tou-ké veut-il donc l'emmener avec lui? dit Ni-a-pa-ah d'un ton

anxieux.

--Nar-go-tou-ké l'emmènera avec lui, répliqua simplement le sagamo en

reprenant son opération.

Il y eut un moment de silence. Ni-a-pa-ah aurait voulu combattre la

résolution de son mari, mais elle n'osait le faire ouvertement,

car, comme les femmes indiennes, elle avait été élevée à obéir, sans

murmurer, à toutes les volontés du maître qu'elle s'était donné.

Cependant, après quelques réflexions intérieures, elle hasarda ces mots:

--Nar-go-tou-ké se souvient que la Vipère-Grise était inspirée par

Athahuata?

Le chef ne répondit pas, et l'Onde-Pure poursuivit:

--La Vipère-Grise avait tenu l'oreille ouverte au discours d'Athahuata,

et il lui avait prédit qu'il arriverait malheur à sa fille dans les pays

où le soleil se couche.

A cette allusion, Nar-go-tou-ké frémit; un éclair de ressentiment

traversa son visage. Mais Ni-a-pa-ah tenait ses yeux baissés; elle ne

remarqua point la colère qu'elle venait d'allumer, et imprudemment elle

continua:

--La Vipère-Grise avait dit juste. L'esprit l'avait sagement éclairée.

La femme de Nar-go-tou-ké a été cruellement punie de sa désobéissance

aux recommandations de la Vipère-Grise.

En achevant, la pauvre Ni-a-pa-ah, sortit ses poignets informes de

dessous sa couverte et les étendit sous les regards du sagamo.

Aussitôt celui-ci, laissant tomber le moule qu'il avait à la main, se

leva, les sourcils froncés, et, frappant du pied avec une violence qui

justifiait bien son nom, la Poudre, il s'écria:

--Que le courroux de mes pères s'appesantisse sur moi! que la foudre

du ciel tombe sur ma tête et me réduise en poussière! que la terre

s'entr'ouvre et engloutisse ce qui restera de Nar-go-tou-ké s'il ne

venge pas les tortures infligées à Ni-a-pa-ah! Mais que son fils, que

Colomoo soit changé en femme, qu'on le condamne à porter toute sa vie

un peigne et des ciseaux[26], s'il ne vient pas avec son père châtier les

Habits-Rouges des outrages dont un de leurs chefs a abreuvé sa mère!

[Note 26: Marques de la dégradation d'un homme chez les sauvages de

l'Amérique septentrionale.]

--Mon seigneur fera à son plaisir, dit tristement l'Onde-Pure, en

courbant la tête.

--Nar-go-tou-ké et Colomoo agiront comme il convient à des Iroquois

insultés dans ce qu'ils ont de plus cher, répliqua le sachem d'un ton

ferme, mais qui déjà avait perdu toute son exaspération.

Il se rassit, ramassa les balles qu'il venait de fabriquer et les serra

dans les poches de son capot.

--Cependant, fit Ni-a-pa-ah en glissant un regard timide vers son mari,

la Vipère-Grise voyait dans l'avenir.

--Oui, dit la Poudre d'un air distrait.

--Et, ajouta sa femme, enhardie par cette concession, elle a déclaré que

si Colomoo déterrait la hache de guerre contre les Habits-Rouges...

Elle s'arrêta, interdite par le coup d'oeil terrible que lui lança son

mari.

--Il périrait! acheva celui-ci avec un accent sarcastique; eh bien,

qu'il périsse! Mais qu'il rende à, ses ennemis tout le mal qu'ils ont

fait à son père et à sa mère! Ma femme croit-elle donc que je n'ai pas

souffert, moi non plus! croit-elle que le coeur du chef n'a pas saigné

de toutes ses blessures! croit-elle...

A ce moment, on siffla devant la maisonnette.

Les deux chiens se dressèrent sur leurs pattes, mais sans aboyer, et

étirèrent paresseusement leurs membres.

--C'est Jean-Baptiste, dit Nar-go-tou-ké, en se tournant vers la porte.

Un individu entra en sautillant: un nain. Il n'avait pas plus de quatre

pieds et demi de haut. Sa tête était énorme, son corps rabougri, fluet,

ses jambes grosses et presque aussi longues que celles d'un homme de

taille moyenne. Avec cela, elles étaient bancroches, tournées en dehors,

de sorte qu'en marchant les pieds se trouvaient à angle obtus, et la

gauche dépassait la droite de deux pouces au moins.

Ce pauvre petit être, si difforme, avait pourtant une figure

intéressante et pleine d'intelligence. Mais, pour comble d'infortune, et

comme si la nature ne l'eût pas assez maltraité, il était né sourd-muet.

Quels étaient les parents de Jean-Baptiste? On l'ignorait. Un jour,

plusieurs années avant les événements que nous rapportons, il était

tombé, comme des nues, à Lachine[27], village situé exactement en face

de Caughnawagha, sur l'autre rive du Saint-Laurent, et y avait fixé sa

résidence dans un des magasins abandonnés de la Compagnie de la baie

d'Hudson.

[Note 27: Voir la \_Huronne\_.]

Les habitants de Lachine l'avaient baptisé Jean-Baptiste, du nom de

leur patron national, et \_sobriquétisé\_ le \_Quêteux\_, parce qu'il vivait

d'aumônes.

Jean-Baptiste traversait souvent le fleuve pour aller mendier dans les

paroisses de l'Est. Bien accueilli par les Indiens de Caughnawagha

qui, comme tous les sauvages, pensent que les fous et les estropiés

de naissance sont doués d'un pouvoir magique, il s'était pris d'une

affection mystérieuse, mais profonde, pour la famille de Nar-go-tou-ké.

Seuls au monde peut-être, le chef et son fils pouvaient échanger des

pensées avec lui.

Ces communications avaient lieu par des regards et des signes.

Du reste, Jean-Baptiste se montrait très-reservé avec les Canadiens et

vivait solitaire.

Jamais personne n'avait pénétré dans sa demeure. Il était l'effroi des

petits enfants; les jeunes gens même craignaient de l'affronter, bien

que quelques-uns eussent donné beaucoup pour visiter l'intérieur du

Quêteux.

Mais, malgré ses infirmités, il possédait une agilité et une force

extraordinaires.

Toute cette agilité, toute cette force s'étaient réfugiées dans ses

jambes. Ils l'avaient appris à leurs dépens ceux qui s'étaient frottés

à Jean-Baptiste. Dès qu'on l'irritait, le nain se jetait sur le dos,

ouvrait ses longues jambes, comme un poulpe ouvre ses bras, un crabe

ses pinces, saisissait son insulteur, le serrait, et, quelle que fût

l'adresse ou la vigueur de celui-ci, il était incapable de sortir de

cet étau qui le pressait de plus en plus, jusqu'à ce que la douleur

l'obligeât à implorer son pardon.

La méchanceté ne composait pas le fond du caractère de Jean-Baptiste,

mais il était fidèle à ses rancunes comme à ses amitiés.

Il s'avança dans la salle en jouant avec un bâton noueux, plutôt qu'il

ne s'en faisait une aide.

Dans ses yeux, Nar-go-tou-ké lut une nouvelle fâcheuse: le front du

sagamo se rembrunit.

Par une mimique aussi rapide que la parole, le nouveau venu étendit

l'index vers Montréal, puis vers Lachine puis éleva dix doigts en l'air,

ensuite le bras droit et rassembla ses mains comme si elles eussent été

liées.

Nar-go-tou-ké comprit: dix hommes commandés par le grand connétable

accouraient de Montréal pour l'arrêter.

--Merci! fit-il, en frappant sur son coeur pour témoigner sa

reconnaissance.

Et s'adressant à Ni-a-pa-ah, consternée par cette scène, dont elle

devinait à demi la signification:

--Maintenant, prononça-t-il d'une voix ferme la hache de guerre est

déterrée. Quand Colomoo rentrera que la femme de Nar-go-tou-ké lui

dise que son père l'attend. Les Kingsors viendront ici. Bientôt leurs

chevelures pendront à la ceinture du sagamo iroquois. Ni-a-pa-ah leur

répondra que le chef est parti pour les territoires de chasse. Mais

qu'elle prenne garde que le Petit-Aigle ne tombe sous la dent de ces

loups-cerviers. La destinée de Nar-go-tou-ké était de venger les os

de ses pères qui blanchissent encore sans sépulture, sur les bords des

Grands-Lacs; sa destinée s'accomplira.

--Nar-go-tou-ké permettra-t-il à sa femme de l'accompagner? demanda la

squaw d'une voix suppliante.

--Non, elle doit rester ici, répliqua la Poudre.

Ni-a-pa-ah laissa retomber sa tête sur sa poitrine, et des larmes

emplirent ses paupières.

Cependant le sachem interrogeait Jean-Baptiste du regard.

Avec son bâton, l'autre figura un navire sur le sol.

--Ils s'embarquent pour traverser. Nar-go-tou-ké doit partir, dit le

chef.

Il décrocha un fusil à deux coups, suspendit une hache et des pistolets

à sa ceinture, plaça le fusil sous son bras, jeta sur ses épaules une

robe de peau de buffle, et, serrant la main de sa femme, il lui dit:

--Les yeux de Ni-a-pa-ah ont été rougis par les pleurs qu'elle a versés;

mais Nar-go-tou-ké rougira la terre par le sang de ses ennemis, et un

ruisseau de ce sang de lièvre paiera pour chacune de ses larmes. Que

Ni-a-pa-ah se réjouisse donc! qu'elle se rappelle qu'elle descend de la

Chaudière-Noire. Le cri de guerre des iroquois va retentir!

Après ces mots le sachem, se carrant majestueusement dans sa peau de

bison, comme un empereur dans un manteau de pourpre, sortit avec dignité

du wigwam, en faisant signe au nain de l'accompagner.

Une fois sur la place du village, Nar-go-tou-ké indiqua du doigt à

Jean le chemin de la Prairie, village, distant de deux lieues de

Caughnawagha, sur la même rive.

Le bancal saisit immédiatement le sens de cette indication, et il se mit

à arpenter le terrain avec une célérité qui eût fait envie à un coureur

de profession.

L'Indien alors descendit au bord du Saint-Laurent. Il sauta dans un

tronc d'arbre creusé en forme de canot et suivit pendant quelque temps

le cours de l'eau.

Le soleil, au terme de sa carrière, achevait de ronger son disque

enflammé derrière les bois de Lachine. Moutonneux, bruyant, le fleuve,

inondé de ses tièdes rayons, réfléchissait des lueurs éblouissantes, qui

scintillaient parfois, ainsi que des éclairs, quand une banquise voguait

sous leurs larmes de feu; car, après avoir été, pendant cinq mois,

emprisonné, par l'hiver, dans une barrière de glace, le Saint-Laurent

venait enfin de forcer les murs du cachot, et se trémoussait en fuyant

vers son embouchure avec l'ardeur d'un captif qui a brisé ses fers.

A un faible intervalle, on entendait le mugissement des ondes sur les

rapides[28] du Sault Saint-Louis.

[Note 28: On sait que les rapides sont des écueils à fleur d'eau.]

A chaque instant, des piverts rasaient la surface à tire d'aile,

en poussant leur note aiguë, et des bataillons de canards sauvages

sillonnaient les airs.

Bientôt Nar-go-tou-ké tourna brusquement à gauche et remonta le courant,

on traçant une ligne diagonale.

Devant lui, à trois ou quatre cents brasses, apparaissaient deux îlots.

L'un en amont, à une portée de fusil du second, et d'un accès, assez

facile; l'autre au-dessous, hérissé d'écueils, que le fleuve déchirait

de ses flots rageurs avec un fracas formidable.

Le pied du ce dernier baigne dans les rapides, et sur sa tête,

constamment battue par des vagues aussi hautes que des montagnes qui

rejaillissent en poussière liquide dans l'île, se présente comme un

front de chevaux de frise en granit, infranchissables.

C'est l'île au Diable, la justement nommée. Elle a au plus un demi-mille

de circonférence.

Inabordable par en bas et par en haut, elle n'offre aucune baie, aucune

anse, aucune crique sur ses flancs. Bien des gens croient encore qu'il

est impossible d'y pénétrer. Du reste, plus d'un batelier audacieux et

téméraire a péri on essayant d'aller la reconnaître. Je ne sais rien

d'affreux, rien de sauvage comme ce lieu inhospitalier. On dirait

qu'il n'a été jeté au milieu du Saint-Laurent que pour narguer l'esprit

ingénieux des blancs et servir de trône aux martins-pêcheurs, qu'on

voit, en toute saison, insolemment juchés à la cime des rochers et des

broussailles qui le défendent[29].

[Note 29: Durant l'hiver de 1854-53, le froid fut excessif au Canada.

Le thermomètre descendit jusqu'à 35° Réaumur. Pour la première fois, de

mémoire d'homme, une partie des rapides du Sault Saint-Louis gela, et je

fus assez heureux pour pouvoir, avec deux amis, visiter l'île au Diable,

en y passant de la rive septentrionale sur le pont de glace. Celle

petite expédition fit événement dans la pays, où bien peu de personnes

peuvent se flatter d'avoir exploré l'île en question.]

Il est notoire cependant que quelques canots montés par Indiens ont

réussi à y atterrir.

C'était, vers l'île au Diable que tendaient les efforts de

Nar-go-tou-ké.

Durant une demi-heure, il scia le courant du fleuve, et, parvenu à

la hauteur du premier îlot, il se laissa emporter au fil de l'eau, en

imprimant, avec sa pagaie, une légère oblique à l'embarcation; puis,

sans s'émouvoir des fureurs de l'élément sur lequel son canot dansait

comme une plume que ballotte la brise, sans s'inquiéter des paquets

d'eau écumante qui le couvraient à toute minute, il se contenta de

maintenir le léger esquif en équilibre, jusqu'à ce qu'il atteignit un

chicot en face de l'île au Diable, à vingt brasses de celle-ci.

Le canot dérivait avec une effrayante vitesse.

Lâchant sa pagaie, l'Iroquois s'étendit tout de son long à la proue, et,

en rasant le récif si près qu'on eût cru qu'il l'aurait heurté, ce qui

pour lui eût été la mort, il empoigna un câble qui flottait devant.

D'abord, il laissa filer le câble dans sa main demi-fermée, car s'il

eût arrêté subitement son bateau, le contrecoup l'aurait sans doute fait

chavirer. Et, après avoir ralenti, peu à peu, la course du canot, il

revint à l'autre extrémité et le fit remonter tout doucement en le

halant par la corde.

Cette corde tournait le chicot; elle était fixée par le bout à un anneau

de fer, scellé dans une anfractuosité des rochers de l'île au Diable.

Dès qu'on la tenait, il n'était plus guère difficile, avec, des

précautions et la connaissance de la localité, d'arriver au but de la

périlleuse navigation.

Continuant de haler son embarcation, et se faisant de sa pagaie une

gaffe pour l'empêcher d'être brisée par la violence des remous contre

les énormes cailloux erratiques dont la côte est Jonchée, Nar-go-tou-ké

se dirigea habilement à travers les terribles obstacles qui se

dressaient autour de lui, et, à la nuit tombante, il débarquait sain et

sauf dans l'îlot.

Ayant tiré sur la grève et caché son canot, il se faufila, en rampant

sur les pieds et sur les mains, sous des buissons si fourrés qu'ils

paraissaient impénétrables, si épineux que quiconque eût ignoré le

passage secret pris par l'Indien se fût vainement déchiré le corps pour

essayer de les franchir.

Au bout de deux minutes celui-ci déboucha dans une étroite clairière

ombragée par un cèdre à la large envergure.

Une cotte de halliers semblables à ceux que Nar-go-tou-ké venait du

traverser le cuirassait.

Et à son pied s'élevait un énorme monolithe, représentant une figure

étrange, grossièrement sculptée, assise sur une sorte de trône à

dossier.

Cette statue avait bien vingt pieds de hauteur et dix de large à sa

base. Des mousses, des lichens, des graminées l'habillaient d'une

épaisse robe de verdure.

En se redressant dans la clairière, Nar-go-tou-ké découvrit une immense

colonne de fumée et de flammes, qui ondulait du côté des rapides en haut

de la Prairie.

Puis le glas funèbre du tocsin, dont les notes vibrantes dominaient le

vacarme de la cataracte, frappa son oreille.

--Qu'est-ce que cela? mes alliés seraient-ils déjà entrés sur le sentier

de la guerre? murmura-t-il.

Et, s'élançant sur la statue, il grimpa jusqu'aux premiers rameaux du

cèdre.

De ce point, l'oeil embrassait une vaste circonférence.

Nar-go-tou-ké ne l'eut pas plus tôt atteint qu'il s'écria avec un

indicible accent de stupeur:

--Le \_Montréalais\_ est en feu! Jouskeka, protège mon fils!

CHAPITRE V

LE MONTRÉALAIS

Les moyens d'existence des sauvages[30] de Caughnawagha sont très-bornés:

la pêche, la chasse constituent les principaux. Et de même que les

Hurons de Lorette, les curiosités indiennes, telles que mocassins,

bourses, toques, paniers, porte-cigares, etc., fabriqués par leurs

femmes et vendus soit aux étrangers, soit à des négociants de Montréal,

les aident beaucoup à vivre.

[Note 30: Les Indiens de Caughnawagha et de Lorette sont ainsi

désignés par les Canadiens-Français.]

Le gouvernement anglais leur a accordé des terres d'une grande fertilité

autour de leur village, mais ils mourraient plutôt de faim que de les

ensemencer. Une forêt assez considérable, contiguë à ces terres, leur

fournit du bois de chauffage pour l'hiver. Si déplorable est cependant

chez les hommes la paresse, ou plutôt le mépris du travail manuel, que

la plupart périraient de froid si les squaws ne faisaient, pendant la

bonne saison, quelques provisions de combustible.

Néanmoins il existe pour eux une source de gain dont ils profitent

généralement volontiers.

Nous avons déjà parlé des rapides de Caughnawagha, appelés aussi rapides

du Sault Saint-Louis,--nom chrétien de cette, bourgade,--et parfois,

rapides de Lachine.

C'est une chaîne d'écueils, qui barre la navigation du Saint-Laurent au

bas de Caughnawagha et à deux lieues environ de Montréal.

Pour remédier à cet obstacle, on a, comme je l'ai dit, creusé un canal,

le canal Lachine, qui, partant de la pointe Saint-Charles, dans le

quartier Sainte-Anne, s'en va rejoindre le Saint-Laurent au-dessus du

village Lachine, après un parcours de neuf à dix milles.

Cependant, si les vaisseaux de toute dimension sont incapables de

remonter les rapides et doivent, à l'exception des steamboats, se faire

remorquer dans le canal pour gagner le haut Saint-Laurent, il n'est pas

sans exemple que des canots dirigés par des Indiens aient descendu, ou,

suivant l'expression usitée, sauté les rapides.

Cette circonstance a donné aux compagnies des bateaux à vapeur qui

mettent en communication Montréal et les localités supérieures l'idée

de faire sauter les rapides à leurs navires, la route étant, à la fois,

plus courte et plus agréable pour les voyageurs.

Dans ce but, ils emploient uniquement des pilotes iroquois, auxquels ils

offrent une légère rémunération.

Dans l'après-midi du jour où Nar-go-tou-ké fut obligé de fuir pour se

soustraire aux agents de la police, on avait signalé, à Caughnawagha, un

vapeur qui paraissait près des îles Dorval.

Ce vapeur était le \_Montréalais\_, affecté au service du bas et du haut

Canada.

Il arrivait de Toronto, et se rendait à Montréal.

Ce steamboat inaugurait la réouverture de la navigation fluviale; aussi

était-il pavoisé de banderoles aux couleurs chatoyantes.

Les Indiens tirèrent au sort pour décider qui aurait l'avantage de le

piloter à travers les rapides.

Une vingtaine de petits bâtons (tout autant qu'il y avait de

compétiteurs) réunis en faisceau dans la main fermée, et dont l'un était

moins long que les autres, servirent à cet effet.

C'est exactement notre jeu de la courte-paille.

Le sort fut favorable au fils de Nar-go-tou-ké.

Quand le \_Montréalais\_ arriva en face de Caughnawagha, Co-lo-mo-o se

jeta dans un canot et alla aborder le navire, qui avait renversé sa

vapeur pour attendre le pilote.

Le Petit-Aigle amarra son canot à la poupe du steamboat et grimpa

lestement sur le pont.

Après avoir salué le capitaine, il se mit au gouvernail.

Un coup de sonnette retentit, la machine du bâtiment lâcha des

sifflements stridents; ses deux hautes cheminées vomirent des torrents

de fumée qui ondoyèrent, dans l'espace, comme deux panaches immenses;

un bruit sourd, des craquements s'échappèrent de ses entrailles, et le

navire reprit sa course.

A cette époque, la navigation à vapeur était loin d'avoir reçu les

merveilleux perfectionnements qui l'embellissent aujourd'hui.

Le \_Montréalais\_ n'avait ni la grâce, ni la beauté, ni l'éclat de nos

steamboats actuels. Il ne ressemblait pas plus aux palais flottants,

à plusieurs étages, tout resplendissants de glaces, de dorures, qui

sillonnent maintenant les eaux du Saint-Laurent, de l'Hudson ou du

Mississipi, qu'un caboteur ne ressemble à un vaisseau de haut bord.

On n'y voyait pas de magnifiques salons, couverts de riches tapis,

meublés avec un luxe féerique; pas d'élégantes cabines presque

aussi commodes que les chambres de nos maisons; et surtout pas cette

somptueuse chambre nuptiale (bride room) où les jeunes mariés américains

aiment à couler leur lune de miel, en faisant un \_trip\_[31] vers quelque

paysage renommé.

[Note 31: Excursion.]

En 1837, les steamboats canadiens n'étaient rien moins que confortables.

Non-seulement vous n'y trouviez point une table aussi délicatement

servie que dans les meilleurs hôtels, mais sur la plupart vous ne

pouviez même vous procurer à manger, non-seulement les dames n'y avaient

pas leur appartement particulier, mais on couchait pêle-mêle dans

l'entre-pont, sur des cadres superposés et désagréables au suprême

degré.

Heureusement que tout est relatif: le voyage en steamboat valait mieux

encore que le voyage en goélette, en patache ou en carriole; les gens

d'alors s'y estimaient fort à l'aise et vantaient très-haut les charmes

de leurs bateaux à vapeur.

Ainsi marche le monde. Nos anciens rois manquaient de la moitié

des choses qui semblent, à présent, de nécessité absolue pour les

prolétaires.

Avant un quart de siècle on se demandera peut-être comment on a pu

naviguer jamais dans ces steamboats qui nous paraissent si splendides.

De son temps, le \_Montréalais\_ passait pour un chef-d'oeuvre

d'architecture nautique.

Il avait cent cinquante pieds de longueur, trente de maître-bau, une

puissante machine à basse pression, et jouissait d'une réputation de fin

coureur justement méritée.

Mais ce qui le faisait préférer à ses rivaux, c'est que, pour la

première fois au Canada, on avait élevé sur son pont deux constructions

légères en bois blanc, dans lesquelles les passagers pouvaient se

réfugier lorsqu'il pleuvait et qu'ils ne voulaient pas s'exposer aux

nauséabondes odeurs de l'entrepont.

Ces constructions d'étendaient à bâbord et à tribord, contre les aubes

du vapeur; elles étaient séparées par un intervalle affecté à la cage

de la machine, la logette du pilote, et deux passages pour circuler de

l'avant à l'arrière du vaisseau.

Elles formaient deux salles.

Sur la porte de l'une on lisait:

\_Ladies and gentlemen cabin\_ (cabine des dames et des messieurs).

Et au-dessous:

\_No smoking allowed\_ (défense de fumer).

La porte de l'autre portait cette inscription:

Crew's cabin (cabine de l'équipage).

La première salle, bien éclairée et garnie de bancs de bois,

était chauffée par un petit poêle en fonte. Le public s'y tenait

habituellement plutôt que dans l'entrepont, où l'on mangeait et

couchait, mais qui ne recevait de jour que par des lampes fumeuses.

Nous n'avons pus besoin de dire que, quand il faisait beau, on se

promenait sur le tillac, ou bien on demeurait assis sur les banquettes

disposées autour de son plat-bord.

La réouverture de la navigation signale, au Canada, la reprise des

affaires: alors chacun est d'autant plus avare de son temps que,

durant l'hiver, les communications sont difficiles et la bonne saison

très-courte, aussi, comme les navires qui font alors les premières

traversées sur le Saint-Laurent, le \_Montréalais\_ était-il encombré de

monde.

On y voyait pêle-mêle des Anglais, des Canadiens, des Écossais, des

Irlandais, des Indiens, des Yankees; des marchands, des trappeurs,

des bateliers, des bûcherons, des pêcheurs; des femmes de toutes les

conditions, des toilettes distinguées et des vêtements en haillons, des

physionomies avenantes et des figures hideuses; mais par-dessus tout

tranchait l'uniforme rouge anglais..

C'était un bataillon de la ligne que le gouverneur du Haut-Canada, sir

Francis Head, expédiait de Toronto à Montréal, pour prêter main-forte à

la troupe qui y était déjà casernée, car ou appréhendait un soulèvement

prochain.

Attroupés sur le pont, les passagers devisaient des événements

politiques.

Quoique au premier aspect les races parussent confondues, un observateur

n'aurait pas manqué de remarquer que les Anglais et les Écossais se

rassemblaient d'un côté, les Canadiens-Français, les Irlandais et les

Yankees de l'autre.

Ceux-ci s'étaient rangés à l'avant du vapeur» et ceux-là à l'arrière.

Les femmes avaient suivi l'exemple des hommes; les Anglo-Saxonnes à la

proue, le reste à la poupe.

Plus encore que les différences de nationalités, les différences

d'opinions créaient cette division.

Parmi les passagers ainsi placés à l'avant; on ne pouvait s'empêcher

distinguer trois personnes qui caquetaient et riaient gaiement sans se

préoccuper de la sombre gravité de ceux qui les environnaient. L'une

était un homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, les autres deux jeunes

femmes fort jolies, fort attrayantes, quoique leur genre de beauté fût

en parfaite opposition, car l'aînée avait le teint blanc comme un lis,

les cheveux noirs, lisses en bandeaux contre les tempes, l'air doucement

mélancolique, et la moins âgée montrait un visage rose comme la pulpe

d'une pèche, toujours souriant, que couronnait une abondante chevelure

blond-cendré, dont les grappes voltigeaient, par boucles soyeuses,

autour de son cou.

Toutes deux étaient coiffées d'un casque ou toque de pelleterie, et

douillettement emmitouflées dans de chauds manteaux de drap garnis de

vison.

Leur compagnon avait aussi la tête couverte d'un casque de fourrure, et

sur les épaules un pardessus en peau de castor; car, bien que le soleil

brillât de tout son éclat, la brise était fraîche et piquante sur le

Saint-Laurent.

--Mon Dieu, que voilà un sauvage qui a bonne mine! fit avec la vivacité

d'un enfant la plus jeune des dames en voyant Co-lo-mo-o monter sur le

vapeur.

--Voulez-vous bien ne pas parler si haut, petite imprudente!

--Et pourquoi, monsieur, je vous prie?

--Si votre cavalier[32] vous entendait! répliqua le jeune homme, en la

menaçant du doigt.

[Note 32: Chez les Canadiens-Français ce terme s'emploie

ordinairement pour \_futur, fiancé, amoureux\_.]

--Sir William? Ok! il est bien trop occupé à déblatérer contre les

Canadiens; et puis, au surplus, je me soucie de lui comme d'une vieille

papillote, ajouta-t-elle eu riant.

--Oh! Léonie, commença l'autre dame...

Mais elle s'interrompit brusquement.

--Dites donc, ma cousine, est-ce que les Indiens que vous commandiez

ressemblaient à celui-là? Alors vous avez eu bien tort d'épouser un

vilain garçon comme M. Xavier!

--Est-elle insolente, un peu! dit le jeune homme en la gratifiant d'une

petite claque sur la joue.

--Dame, mon cousin, l'insolence est le privilège des jolies femmes, vous

me l'avez trop souvent répété pour que je l'oublie jamais.

--Attrapez, mon mari! reprit la seconde.

--Quoi! tu t'en mêles, Léonie?

--Dans tout ça, ma cousine, vous n'avez pas répondu à ma question, dit

Léonie.

--Vous êtes une méchante espiègle.

--Ce n'est pas toujours une réponse. Je vous demandais si vos sauvages

de la Colombie étaient aussi beaux que notre pilote.

--Mais, petite ignorante, ils ont la tête aplatie comme une poire tapée,

intervint Xavier.

--Et ma cousine, qui était leur reine, ne l'avait pas la tête aplatie?

reprit Louise avec une ténacité plaisante.

--J'espère, dit le jeune homme.

--Et, s'écria-t-elle vivement, si elle avait eu la tête aplatie comme

une poire tapée, est-ce que vous l'auriez épousée, malgré ce grandissime

amour qui vous a entraîné dans les pays d'en haut[33] pour aller la

chercher?

[Note 33: Les territoires habités par les Indiens du nord-ouest

américain sont ainsi nommés au Canada.]

Ces paroles furent prononcées avec une expression si comique par la

folle créature, que Xavier Cherrier[34], tel était le nom du jeune homme,

s'abandonna à un bruyant accès d'hilarité.

[Note 34: Voir les \_Nez-Percés\_.]

--Ça n'empêche, poursuivit Léonie, en jetant un coup d'oeil sur le

Petit-Aigle, qu'on voyait attelé à la roue du gouvernail, dans sa

guérite, au-dessus de la machine; ça n'empêche, c'est une drôle

d'aventure que la vôtre, je voudrais bien en avoir une comme ça, moi:

être souveraine d'une tribu sauvage jusqu'à vingt ans, puis, tout à

coup, rencontrer un parent, comme mon cousin Cherrier, qui vient de la

Louisiane, dans le désert, exprès pour moi, m'enlève à mes sujets et me

marie[35]. Vraiment, Louise, vous avez eu trop de bonheur! J'envie votre

sort!

[Note 35: Cette locution, comme une foule d'autres employées en

Normandie est très-usitée au Canada, même dans la haute classe de la

société.]

Celle à qui s'adressait cette réflexion traîna vers son mari un long

regard d'amour.

--Ce serait, juste, si vous aviez dit que le trop heureux, c'est moi,

dit-il.

--Égoïste! murmura joyeusement Louise.

--Mais, s'écria Xavier, de quoi vous plaignez-vous, ma belle cousine!

vous avez parmi vos galants un gentilhomme accompli...

--Sir William! riposte-t-elle avec une moue dédaigneuse.

--Il est très-riche, titré...

--C'est la moindre de mes préoccupations.

--Il vous adore...

--Et je le déteste.

--Hypocrite, va! dit Xavier en la poussant légèrement du genou.

--Vous croyez!

--J'en suis sûr.

--Eh bien, voulez-vous savoir la vérité?

--Nous vous défions de la dire.

--Oui-dà? repartit-elle d'un ton piqué.

--Parlez, ma chère Louise, car moi je suis convaincus que vous serez

franche, dit madame Cherrier.

--Alors, répliqua la jeune fille, de sa voix railleuse, je vous déclare

que j'aimerais mieux ce beau sauvage que le noble sir William King.

Une nouvelle explosion de rire accueillit cette plaisante déclaration.

--Ma foi, oui, ajouta Léonie, cette fois d'un accent sérieux; sir

William me déplaît. Et s'il ne tient qu'à moi, jamais je ne l'épouserai.

Quoiqu'il soit venu exprès de Montréal pour me chercher chez ma tante où

j'étais, Dieu merci, parfaitement, je vous jure que si vous ne m'eussiez

pas accompagnée, je ne serais pas descendue avec lui, malgré les ordres

de mon père. D'abord il a toujours à la bouche quelques mauvais

propos contre les Canadiens, puis, enfin, il s'est permis une fois des

libertés... Ah! mon Dieu, qu'est-ce que c'est que cela?

Cette exclamation avait été arrachée à la jeune fille par un violent

mouvement de tangage.

--Rien, poltronne; nous sautons les rapides; faites des voeux pour

que votre Adonis Peau-Rouge ait le coup d'oeil juste et la main terme,

répondit Cherrier.

Le \_Montréalais\_ venait effectivement de s'engager dans un étroit

chenal, lequel, serpentant entre les écueils du Sault Saint-Louis,

permet aux vapeurs de franchir la dangereuse passe.

De toutes parts l'onde bouillonnait autour du navire et le fouettait de

ses gerbes liquides, qui s'égrenaient en des milliards de gouttelettes

scintillant aux rayons du soleil à son déclin, comme de la poussière de

rubis, avant de retomber, en fine pluie, sur le pont. Tous les

passagers avaient suspendu leurs conversations, et, malgré ces rosées

consécutives, se tenaient immobiles pour contempler le spectacle qu'ils

avaient sous les yeux.

Devant eux, à perte de vue, le fleuve semblait rouler des mamelons de

neige, qui s'agitaient incessamment avec la fluidité du vif-argent.

Mais, s'abaissant sur le côté, les regards reconnaissaient bien vite

que cette neige mobile n'était que l'écume des eaux, hachées par

une multitude infinie de rochers de formes et de couleurs variées,

disséminés, comme des gradins, sur toute la largeur du Saint-Laurent.

Si cette scène n'a pas le caractère imposant des grandes cataractes,

elle est émouvante; elle produit une certaine sensation d'effroi, la

première fois qu'on la parcourt emporté sur un bateau à vapeur.

Le \_Montréalais\_ plongeait entre les récifs, ainsi que plonge, entre

des vagues géantes, le navire battu par la tempête; sa proue se trouvait

toujours à plusieurs pieds au-dessous de la poupe, ce qui obligeait les

passagers à s'appuyer à la lisse pour conserver leur équilibre. Et, à

tout moment, ou pouvait craindre qu'il ne se déchirât sur la herse de

roc qu'un caprice de la nature a fixée à cet endroit.

Un éblouissement du pilote, un engourdissement passager de son bras, une

seconde d'inattention de son esprit, et c'en était fait du vaisseau, de

ceux qui le montaient.

Nul n'eût pu échapper à sa destruction. Tous auraient été mis en pièces,

lacérés de mille manières avant d'être engloutis par l'abîme inexorable.

Une agonie lente, affreuse, sans remède, eût été le seul et triste

avantage laissé aux plus vigoureux nageurs.

Mais Co-lo-mo-o connaissait son métier.

Le \_Montréalais\_, dirigé par une main expérimentée, opéra gaillardement

la descente: au bout de deux minutes, il se redressait calme et fier

dans la baie de la Prairie.

Déjà chacun des passagers souriait de son émoi, ou renouait les

entretiens interrompus, et le sifflet éclatant de la machine proclamait

le triomphe du vapeur, quand un cri sinistre porta le trouble dans tous

les coeurs.

--Le feu! le feu est au navire!

Ce cri, en mer le plus épouvantable de ceux qui peuvent frapper

l'oreille humaine, gagna, de proche en proche, toutes les parties du

bâtiment, depuis les cabines supérieures jusqu'à la cale, et bientôt une

masse compacte de deux cents individus se foula sur In pont. Je renonce

à peindre la stupeur, les exclamations vibrantes, le désordre! Vainement

le capitaine essaya-t-il de donner des ordres, sa voix ne fut pas

entendue, ses gestes ne furent point écoutés.

Cependant on ignorait encore si la terrible nouvelle était vraie ou

fausse, lorsqu'une flèche de feu jaillit soudainement, au-dessous de

la cage du pilote, par l'écoutille qui conduisait à la chambre du

machiniste.

Co-lo-mo-o ne sourcilla point. Sans déserter son poste, malgré la flamme

qui grimpait à ses pieds et malgré les clameurs, le bruit inqualifiable,

il tourna le cap vers le rivage de la Prairie qu'on distinguait à

travers le crépuscule, à un mille de distance au plus.

Par malheur le vaisseau cessa subitement d'avancer, les chauffeurs ayant

abandonné leurs fourneaux.

Les passagers et les matelots se ruèrent avec fureur sur les

embarcations pendues aux porte-manteaux. Dans leur frénésie, ils

renversaient et foulaient sans pitié les femmes, les enfants. Plusieurs

râlaient étouffés par la cohue.

Une chaloupe détachée tomba à l'eau et sombra; une autre fut enfoncée

par le poids des personnes qui l'envahirent dès qu'elle eut été mise à

flot; la troisième parvint à s'éloigner de quelques mètres du foyer

de l'embrasement qui, en moins de rien, avait pris les plus vastes

proportions; mais le fleuve était jonché de naufragés, se soutenant, se

submergeant, se suicidant les uns les autres:--aux premières lueurs de

la conflagration, ils s'étaient précipités dans le Saint-Laurent.

Ces malheureux, hommes et femmes, s'accrochèrent désespérément à la

troisième chaloupe et la firent chavirer.

Alors, illuminé par les torches fulgurantes de l'incendie, commença un

de ces drames palpitants que le pinceau et la plume sont impuissants à

reproduire. On vit accomplir des traits de courage héroïque, exécuter

des actes d'un égoïsme hideusement sauvage.

Qu'il nous soit permis de tirer le voile sur ce sombre tableau, dont

le souvenir ne restera que trop longtemps gravé dans la mémoire des

Canadiens; car la catastrophe coûta la vie à plus de cent cinquante

personnes qui périrent, le plus grand nombre par l'eau, les autres par

le feu, en un temps serein, à quelques centaines de brasses de la rive,

et sous les yeux d'une population intrépide, ingénieuse, bienveillante,

que le tocsin avait amenée de tous côtes et qui organisa aussitôt des

moyens de sauvetage.

Une poussée de la multitude avait violemment séparé. Léonie de ses amis.

Pressée contre le plat-bord, elle crut, un moment, qu'elle allait

perdre connaissance. Puis elle se sentit soulevée et lancée, par un bras

robuste dans l'espace.

La jeune fille tomba à l'eau, ses vêtements la soutinrent à la surface.

Mais ce mince secours ne lui pouvait être d'une grande utilité; car déjà

dix mains avides s'allongeaient autour de son corps pour s'y cramponner,

pour l'enfoncer dans le gouffre avec elles, en voulant se sauver,

lorsqu'un nageur vigoureux la saisit à la taille et l'entraîna loin de

ce théâtre d'horreurs.

CHAPITRE VI

LÉONIE DE REPENTIGNY.

Le lendemain de cette tragédie, Léonie s'éveilla dans sa jolie

chambrette, chez son père, M. de Repentigny, riche propriétaire

canadien-français, qui occupait une charge considérable dans le

gouvernement colonial.

Nous avons peu de choses à ajouter pour compléter le portrait physique

de la jeune fille. Elle rendait exactement le type canadien. Sa figure

était pleine, très-fraîche, d'une carnation qui annonçait l'exubérance

de la santé. Elle avait les yeux bruns, fort clairs, pétillants de

malice. Son nez, petit, d'une coupe aimable, gentiment retroussé, se

serait bien gardé de démentir l'expression du regard Une fossette au

menton ne lui messeyait pas du tout; et ses lèvres, aussi purpurines que

des pommes d'amour, appelaient les baisers.

Taille médiocre, du reste, épaules larges, arrondies, riches en

promesses; une prédisposition marquée l'embonpoint; les mains petites,

grosses un peu, rougeaudes, nous l'avouons; les doigts courts, encore

noués, le pied à l'avenant.

Ce qui n'empêchait pas mademoiselle Léonie de Repentigny d'être citée

parmi les belles de Montréal et de Québec, et ce qui ne l'empêchait

pas non plus de laisser pressentir, sous sa piquante physionomie de

pensionnaire, une future femme extrêmement gracieuse.

Depuis un hiver elle avait quitté le couvent du Sacré-Coeur, où elle

avait été élevée.

Parlerai-je de son moral? C'est chose difficile, pour ne pas dire

impossible. En général, le coeur des jeunes filles est un livre fermé

aux curieux. Il en est qui le nomment grimoire.

Mais ce vocable est si impertinent que je m'en voudrais de l'employer.

Léonie avait reçu l'instruction commune. Elle savait parfaitement son

Histoire sainte, rien ou presque rien de l'histoire du reste du monde;

on l'avait teintée de géographie; elle se tirait aisément des quatre

premières règles de l'arithmétique, dessinait au besoin des paysages

dont les lignes n'étaient pas démesurément cagneuses, taquinait un piano

sans excès de cruauté et arrachait de son gosier des notes ni plus ni

moins fausses que la plupart des petites personnes de son âge et de son

rang.

J'oubliais un point essentiel: Léonie de Repentigny dansait à ravir. Pas

n'est besoin donc de dire que, de tous les plaisirs, le bal était celui

qu'elle préférait.

«Bon coeur, mauvaise tête,» ainsi la qualifiaient dans leurs Bulletins

les dames religieuses qui avaient fait son éducation.

Comme on a vu qu'elle était spirituelle, ce mot de ses institutrices

nous dispense très à propos de nous appesantir davantage sur le

caractère de notre héroïne.

Quoique élégant, son appartement n'offrait pas toutes ces futilités

coquettes qu'une Française eût aimé à y trouver. Comme le sont, en

général, les chambres à coucher américaines, y compris celles des dames

dont la vie mondaine se passe au salon, et dont la chambre à coucher

est un sanctuaire inviolable, même pour les domestiques mâles, la

pièce occupée par Léonie de Repentigny était simplement meublée: on

y remarquait un lit tendu en soie bleu-clair, comme les rideaux des

fenêtres, une petite table à ouvrage, un rocking chair (sorte de

berceuse), et quelques chaises en damas bleu de la même nuance que le

lit et les rideaux.

Le plus grand luxe, c'était le tapis qui recouvrait le parquet.

Ce tapis, à ramages blancs et bleus, provenait de nos meilleures

manufactures françaises.

Les murs de la chambre, nus, semblaient plaqués d'albâtre, tant leur

blancheur mate était immaculée!

Une petite salle de bain et un cabinet de toilette étaient contigus à

cette chambre.

En s'éveillant, Léonie se sentit énervée. Il était huit heures du matin;

suivant l'habitude des maisons américaines, on sonnait le premier coup

du déjeuner.

--Bon, se dit la jeune fille en entr'ouvrant les rideaux, et en étirant

ses membres, afin de leur rendre leur élasticité; bon, j'ai encore une

demi-heure pour me reposer, plus une autre grande demie pour m'habiller!

C'est bien plus qu'il ne m'en faut. Au couvent, nous n'avions que dix

minutes, et encore il fallait se lever à des heures,--elle se prit à

bâiller nonchalamment et découvrit deux rangées de dents superbes,--à

des heures qu'on n'y voyait goutte. Ah! quel bonheur d'en être sortie!

ai ce n'était cet ennuyeux sir William qui me fatigue du matin au soir

avec ses protestations, je n'échangerais pas mon sort pour celui d'une

reine. Mais comme je suis courbaturée! Cet accident d'hier, grand Dieu,

je n'ose y songer..... sans le brave pilote, j'étais perdue! Ce n'est

pas sir William qui m'aurait sauvée! Il pensait bien plutôt à sa chère

personne qu'à moi! Oh! je me souviendrai de sa conduite! Aujourd'hui

j'irai à Notre-Dame-de-Bon-Secours et je brûlerai un cierge à la sainte

Vierge pour la remercier de sa protection. Je suis bien sure que c'est

elle qui a inspiré au sauvage l'idée de m'assister.....

Léonie s'arrêta un instant, fit une courte prière mentale; puis elle

continua:

--Comme la destinée est donc singulière! je rêvais justement d'aventures

au moment où la catastrophe est arrivée. Je songeais même à l'Indien.

Quel air noble il a! quelle fierté dans ses traits!...

Surprise par cette réflexion, elle devint rouge comme une grenade et

jeta autour d'elle un petit coup d'oeil inquiet, craignant qu'il n'y eût

dans la chambre quelqu'un qui l'observât.

--Enfin, reprit-elle comme pour chasser une pensée dont la convenance

lui paraissait douteuse, heureusement que mon cousin et ma cousine

Cherrier s'en sont tirés sains et saufs. Je me serais toujours reproché

le mal qui aurait pu leur advenir, car c'est pour m'être agréables

qu'ils sont descendus de Toronto à Montréal. Louise voulait que Xavier

demeurât dans le Haut-Canada, jusqu'à ce qu'ils retournassent à la

Nouvelle-Orléans. Elle a peur des troubles qui éclatent chaque jour à

Montréal. Elle n'est pourtant pas poltronne, ma cousine; mais elle aime

tant son mari! Ah! ça doit être bien doux d'aimer quelqu'un! Est-ce que

le mariage donne l'amour? Je m'imagine pourtant que je ne pourrai

jamais aimer sir William; il n'est pas méchant, mais si fat, si

insupportable... Oh! mais, je n'ai pas encore dit oui..... Nous

verrons...

Et Léonie appuya son assertion d'un geste volontaire qui annonçait

qu'elle avait «la tête près du bonnet,» comme disaient les domestiques

de la maison.

La cloche retentit de nouveau.

--Voici le deuxième coup déjà! Une, deux, nous y sommes, dit-elle tout

haut, en glissant en bas de son lit.

Elle s'enveloppa frileusement dans un peignoir, fit ses ablutions,

releva en un tour de main ses beaux cheveux derrière son son chignon et

acheva sa toilette.

Comme elle s'apprêtait à sortir de la chambre, sa mère entra, en

amortissant le bruit de ses pas.

--Comment! debout! s'écria-t-elle.

--Oui, ma bonne maman, répondit Léonie en se précipitant dans les bras

de madame de Repentigny, qui la pressa avec force sur son sein.

--Ma chère, chère enfant! disait la tendre mère, les yeux tout humides

de larmes. Oh! comme nous devons bénir Dieu de ce qu'il nous a conservé

tes jours!

--J'ai promis un cierge à Notre-Dame-de-Bon-Secours, murmura la

jeune fille en répondant passionnément aux caresses qui lui étaient

prodiguées.

--Et tu as sagement fait, ma Léonie bien-aimée! Mais es-tu remise, ne

sens-tu aucun mal, aucune douleur?

--Non, petite maman, non; un peu de fatigue, voilà tout.

--Dès hier soir j'ai envoyé un exprès à ton père pour lui dire que tu

avais échappé au sinistre avec sir William et nos cousins...

--Il est donc parti pour Québec, mon père?

--Oui, les affaires du gouvernement l'ont appelé et il s'est embarqué

hier à quatre heures, presque au moment.... Oh! que je t'embrasse!...

Encore! encore!

Et madame de Repentigny couvrait sa fille de baisers.

--Mais tu vas me manger, petite maman, disait celle-ci, en souriant à

travers les douces larmes qui coulaient sur ses joues.

--Ah! j'ai eu une si grande frayeur! puis tellement craint de te perdre,

ma pauvre enfant. Mais, écoute, mets ton chapeau, nous irons tout de

suite à Notre-Dame-de-Bon-Secours offrir nos voeux à la sainte Vierge.

--Oh! je le veux bien, maman.

--Je vais faire atteler. Dépêche-toi.

--Dans une minute, je serai prête.

Bientôt la mère et la fille sortirent dans un élégant carrosse à deux

chevaux de la maison qu'elles habitaient, rue Sherbrooke, au pied même

du mont Royal.

Madame Éléonore de Repentigny, née de Beaujeu, appartenait, et par ses

ancêtres et par son alliance aux de Repentigny, à la plus haute noblesse

franco-canadienne.

C'était une femme de trente-huit ans, simple, douce et bonne jusqu'à la

faiblesse. Son mariage n'était pas heureux: M de Repentigny unissait à

une ambition démesurée qui l'avait vendu à l'administration anglaise,

une sécheresse naturelle qui en faisait un despote pour les siens. Il

eût voulu un héritier mâle de son nom, dont il était très-vain, et ne

pardonnait pas à sa femme de ne lui avoir donné qu'une fille. Ce trait

prouve qu'à la dureté du coeur il joignait une étroitesse remarquable

de l'esprit. Ces deux vices de conformation morale s'accompagnent assez

communément: une personne affectée de l'un est presque toujours atteinte

de l'autre.

Au yeux de son père Léonie partageait la faute de sa mère. Il les

traitait toutes deux avec une rigueur odieuse. Cependant, la jeune fille

avait, jusqu'à un certain point, hérité de son opiniâtreté. Elle lui

résistait à l'occasion et prenait courageusement parti pour madame

de Repentigny. Aussi était-il pressé de la marier. A peine sortie

du couvent, il avait provoqué les assiduités d'un jeune Anglais

près d'elle. Cet Anglais, sir William King, officier dans l'armée

britannique, mais cadet de famille, ne demandait pas mieux que d'épouser

mademoiselle de Repentigny, à laquelle on assurait une dot de vingt-cinq

mille livres sterling et qui pourrait prétendre à une somme double au

moins, après la mort de ses parents.

Jusqu'alors Léonie ne se montrait pas trop opposée à cette union,

quoiqu'elle reçût parfois fort mal son futur époux. Elle considérait,

le mariage comme une sorte de délivrance, qui lui permettait même de

protéger sa mère contre les emportements de M. de Repentigny, car elle

se promettait bien de ne la quitter jamais.

Sous un extérieur enjoué, Léonie cachait un grand fonds de fermeté.

Mais, ainsi que son père, elle avait des passions très-fougueuses,

qu'elle ignorait, encore elle-même. Seulement, au lieu d'être des

passions d'esprit comme les siennes, c'était des passions, de coeur.

Jusqu'alors sa tendresse pour sa et une vive affection pour quelques

personnes de leurs entours avaient suffi aux aspirations de son âme.

S'assurer l'empire sur le mari qu'on lui destinait, afin de n'avoir pas

à souffrir comme madame de Repentigny, était l'unique souci de Léonie.

La mère et la fille n'avaient de contentement que quand elles étaient

ensemble. On peut donc juger des angoisses de la première en apprenant

la veille, vers huit heures du soir, que le vapeur qui lui ramenait sa

fille de Toronto brûlait, à deux lieues de Montréal; on peut juger des

expansions de sa félicité en la retrouvant sauve et bien portante auprès

d'elle.

Sans être aussi démonstrative, la joie de Léonie égalait celle de madame

de Repentigny.

Pelotonnées dans leur voiture, chacune un bras passé autour de la

taille de l'autre, se couvant du regard, se baisant à chaque propos,

elles ressemblaient plutôt à deux soeurs étroitement liées, qu'à

une mère à son automne et une fille à son printemps, car madame de

Repentigny était belle encore, surtout quand le bonheur souriait sur son

visage, et ne paraissait pas âgée de plus de vingt-six à vingt-huit ans.

Après avoir longé la rue Sherbrooke, leur voiture tourna dans la rue

Saint-Denis, qu'elle descendit rapidement, côtoya le Champ-de-Mars,

situé derrière le Palais de Justice, et vint s'arrêter au coin des rues

Saint-Paul, de Bon-Secours, où s'élève l'église de ce nom, tout près

du marché et de l'hôtel de ville, monument qui ne manquerait pas d'une

grandeur imposante si, par une inconcevable incurie, trop commune au

Canada, il n'était resté inachevé.

L'église de Notre-Dame-de-Bon-Secours est en grande vénération parmi les

Canadiens. Petite, étroite, mais richement décorée, elle ouvre sur la

rue Saint-Paul et son chevet regarde le Saint-Laurent, vis à vis de

l'île Sainte-Hélène[36].

[Note 36: Le clergé catholique a joué un rôle prépondérant dans la

colonisation canadienne; aussi n'est-il pas étonnant qu'on trouve une

si abondante quantité de noms de saints et de saintes pour designer les

localités.]

Les bateliers catholiques n'oublient jamais de se signer en passant

devant cette chapelle, et les marins y vont prier avant de partir pour

un voyage.

Leurs dévotions terminées, les deux dames retournèrent chez elles.

En rentrant, elles trouvèrent sir William qui était venu prendre des

nouvelles de Léonie.

C'était un grand jeune homme, d'un blond fadasse, dont toute la

distinction se résumait en une prodigieuse satisfaction de lui-même et

une arrogance incroyable.

Quoiqu'il courtisât la fortune de mademoiselle de Repentigny, il

affichait un profond mépris pour les Canadiens. Ce n'était cependant

pas un contre-sens dans un certain monde de Montréal et Québec, où bon

nombre de vieilles familles nobles françaises, ralliées à la couronne

britannique, s'efforcent à oublier leur origine et se flattent d'ignorer

jusqu'à notre langue pour complaire à leurs maîtres.

--Ah! mesdames! vous me voyez bienheureux, très-heureux de vous trouver

en aussi merveilleuse santé; je craignais que notre chère Léonie ne fut

indisposée des suites de notre petite aventure. Ç'a été excentrique,

très-excentrique! dit-il en abordant madame et mademoiselle de

Repentigny.

--Dites affreux, épouvantable, sir William, fit la première en

frissonnant.

--Oh! sir William ne s'émeut pas aussi facilement! dit Léonie d'un ton

épigrammatique.

--C'est vrai, très-vrai, my dear, dit-il avec le grasseyement

particulier aux dandies londonnais.

--Vous avez couru de grands dangers, sans doute! dit la jeune fille de

sa voix moqueuse.

--Une bagatelle! une très-petite bagatelle!

--Pourtant vous ne pensiez guère à moi!

--Au contraire, my dear, au contraire! J'y pensais sérieusement,

très-sérieusement.

--Vous l'avez prouvé! dit ironiquement Léonie.

--Oh! oui; et je courais à vous, vite, très-vite, my dear, quand.....

--Ne parlons plus de cela, je vous en prie, sir William, interrompit

madame de Repentigny; ce sujet m'est trop pénible--Vous déjeunerez avec

nous?

Le jeune homme s'inclina en signe d'assentiment. On entra dans la salle

à manger où le déjeuner était dressé.

Séparée du parloir par deux portes à coulisse, cette pièce avait pour

meuble principal une table oblongue en mahogany, sorte d'acajou foncé,

et un dressoir de même bois, chargé d'argenterie massive. Une toile

cirée, à carreaux noirs et gris, s'étendait sur le plancher.

Le repas fut servi suivant la façon anglaise: il se composait d'oeufs à

la coque, jambon fumé, côtelettes d'agneau, poisson frit, beurre frais,

petits pains chauds sans levain, appelés cakes, thé et café.

Tout en mangeant, Léonie s'amusait à cingler l'humeur apparemment

très-paisible de son prétendu.

Comme le déjeuner tirait à sa fin, madame de Repentigny dit tout à coup,

en levant les yeux vers la fenêtre, à travers laquelle s'ébattaient les

tièdes rayons d'un soleil printanier:

--Mes enfants, nous avons un devoir à remplir; il faudra s'en acquitter

aujourd'hui. Nous irons faire une visite à ce brave sauvage qui a sauvé

la vie à ma fille.

--Oh! bien volontiers, maman! s'écria Léonie; le temps est magnifique,

ce sera une promenade charmante, n'est-ce pas, sir William?

--Charmante, très-charmante, my dear, répéta celui-ci d'un air distrait.

--Comme il nous dit cela! fit Léonie qui avait remarqué que le visage du

jeune homme s'était rembruni aux premiers mots de la proposition.

--J'espère que vous nous accompagnerez, monsieur! dit madame de

Repentigny.

--Ce serait avec plaisir, un très-grand plaisir, je vous assure.....

--Mais vous êtes de service, je gage! riposta Léonie; eh bien, que vous

soyez de service ou non, vous serez notre cavalier, je le veux!

--Elle est originale, très-originale! dit sir William en ébauchant un

sourire contraint.

--Pourtant, sois raisonnable, ma fille, essaya madame de Repentigny; si

les occupation» de sir William...

--Ses occupations, repartit-elle vivement en haussant les épaules, je

voudrais bien voir qu'il eût autre occupation que celle de me plaire!

--Spirituel, très-spirituel, dit l'officier saluant agréablement de la

tête.

--Alors, reprit la mère de Léonie, nous allons nous habiller et partir.

--Mais, objecta sir William......

La jeune fille lui coupa aussitôt la parole.

--Je vous interdis toute observation, ou sinon!

Elle tendit son doigt vers lui d'un air menaçant, tout en quittant la

salle à manger pour remonter à sa chambre.

CHAPITRE VII

CO-LO-MO-O LE PETIT-AIGLE.

Quand la noblesse du maintien de Co-lo-mo-o attira l'attention de Léonie

de Repentigny sur le \_Montréalais\_, celui-ci la connaissait déjà, sans

qu'elle le sût. Il l'avait remarquée à Lachine, où elle était venue

se promener avec son parent Xavier Cherrier, et à Montréal, un jour de

grande fête religieuse.

Mais quels que fussent les sentiments de l'Iroquois à l'égard de la

jeune fille, il les tenait cachés au fond de son coeur avec la discrète

fierté particulière aux Indiens.

Les regards furtifs que lui adressa plus d'une fois Léonie à bord

du vapeur, n'échappèrent point à sa pénétration. Loin de lui être

agréables, cependant, ils l'irritèrent. Co-lo-mo-o crut y démêler du

dédain, et son orgueil fut d'autant plus profondément froissé qu'il

attribua à des plaisanteries dont il était l'objet la souriante gaieté

de Léonie et de ses compagnons.

Si, au moment de l'incendie, la machine du navire n'eût cessé de

fonctionner, il n'aurait, certes, pas quitté sa logette pour aller lui

porter secours. Mais ses services devenant inutiles, il abandonna le

gouvernail et songea à son salut personnel.

En fendant la presse, afin de sauter à l'eau et de gagner la rive à la

nage, le hasard, plutôt qu'une intention de son esprit, le poussa vers

Léonie, à qui la douleur arrachait des plaintes déchirantes.

Le Petit-Aigle fut ému par l'accent de ces plaintes. Il oublia son

ressentiment: il saisit la jeune fille par la taille, il la lança dans

le fleuve, s'y précipita derrière elle et la traîna jusqu'à la grève où

les soins qu'exigeait son état lui furent prodigués.

Co-lo-mo-o, alors, jeta un coup d'oeil étrange sur le navire qui

achevait de se consumer, au milieu des gémissements, des clameurs des

naufragés.

Il fit un mouvement comme pour se remettre à l'eau et revenir leur

prêter son aide. Mais ce mouvement fut à l'instant réprimé.

--Non, murmura-t-il, Co-lo-mo-o ne serait pas le digne fils des Iroquois

s'il assistait les ennemis de sa race!

Puis, il s'élança, en courant, sur un sentier qui côtoie le

Saint-Laurent dans la direction de Caughnawagha.

A mi-chemin de ce village, près d'un hameau canadien bâti au pied même

des rapides, le Petit-Aigle rencontra Jean-Baptiste.

Par des signes, le nain lui annonça que la police montréalaise était

arrivée à Caughnawagha pour y arrêter son père, que celui-ci s'était

réfugié dans l'île au Diable, que Co-lo-mo-o s'exposerait certainement à

être appréhendé s'il se montrait avant le départ du grand connétable.

Aucune trace d'émotion ne se peignit sur le visage du jeune Indien.

Il témoigna à Jean-Baptiste qu'il voulait être seul, et le bancal,

sans manifester la moindre contrariété, poursuivit son chemin vers la

Prairie.

La nuit était tombée, nuit fort triste à cet endroit, quoique claire,

sereine, toute radieuse des constellations célestes qui scintillaient

dans l'espace. Mais les arbres étaient encore dépouillés, l'herbe était

encore enfouie sous les amas de neige et de glace dont le rivage du

fleuve était jonché, et les chantres des gazons et des bois n'avaient

pas encore fait leur réapparition.

Après une minute de réflexion, Co-lo-mo-o traversa le hameau,

grimpa, sur un chêne en face de l'île au Diable, et, à trois reprise

différentes, il imita le cri du pivert, cri si âpre qu'il domina les

rugissements de la cataracte.

Rien ne répondit à cet appel.

Sans se décourager, Co-lo-mo-o recommença, en imprimant à ses notes une

modulation insaisissable pour toute autre que pour une oreille exercée.

Cette fois, le cri du pivert s'éleva aussi de l'île au Diable, mais

faible au point qu'à peine on le pouvait entendre.

--Mon père est en sûreté, se dit le Petit-Aigle; maintenant il faut que

je voie ce qu'on fait à l'ienhus[37].

[Note 37: Les Indiens appellent ainsi leurs villages...]

Il redescendit de l'arbre et continua de monter vers Caughnawagha.

Arrivé devant le village, il prit un canot sur la grève, le mit à flot,

s'éloigna à quelques mètres du bord du fleuve et exhala un aboiement

prolongé.

On eût dit un chien renfermé qui se lamentait.

Peu après, dans l'ombre, Co-lo-mo-o aperçut deux masses noires, glissant

rapidement de son côté. Il se rapprocha sans bruit du rivage. Les

sombres figures entrèrent sans hésiter dans l'eau.

C'étaient les chiens de Nar-go-tou-ké.

--Ici, Kagaosk! souffla le Petit-Aigle à voix basse.

L'Éclair et la Nuée-Sombre nagèrent vers le canot. Il semblait qu'ils

comprissent les désirs de Co-lo-mo-o, car ils ne faisaient aucun bruit,

en avançant.

--Les Habits-Rouges ne sont pas encore partis, pensa l'Iroquois, en se

baissant pour prendre deux objets que les chiens portaient dans leur

gueule.

L'un de ces objets était un fusil double, enveloppé dans un fourreau de

cuir imperméable; l'autre une boîte de fer-blanc hermétiquement close,

qui contenait des munitions de chasse.

D'un geste de la main, le Petit-Aigle renvoya Kagaosk et Kewanoquot.

Puis il chargea son fusil, arrêta l'embarcation au moyen de ses pagaies,

fichues comme des pieux, contre chaque flanc, dans le sable des battures

sur lesquelles il se trouvait, et resta en observation, étendu au fond

de l'esquif.

Deux heures s'écoulèrent sans que Co-lo-mo-o eût changé de position.

Tout à coup, un son léger, puis un clapotis le tirèrent de son

immobilité. Il projeta sa tête par-dessus le bord du canot. Ses yeux

fouillèrent les ténèbres et il distingua l'Éclair qui venait à lui.

--Nos ennemis ne sont plus là; la squaw m'envoie le chien pour me

prévenir; allons savoir ce qui s'est passé, se dit le Petit-Aigle.

Laissant son embarcation sur la place, il descendit dans l'eau, tenant,

comme les Canadiens, son fusil sur l'épaule, par le canon, et marchant

vers le wigwam, où Ni-a-pa-ah l'attendait dans une anxiété fiévreuse.

--Que ma mère cesse de craindre, dit-il, avec une certaine hauteur,

en s'arrachant aux embrassements de l'Indienne, le chef est dans une

retraite que les Visages-Pâles ne pourront atteindre.

--Mais Co-lo-mo-o a couru des dangers? demanda Ni-a-pa-ah d'un ton

timide.

Co-lo-mo-o est le fils d'un noble sagamo; le danger lui plaît, dit

laconiquement le Petit-Aigle.

--La bête-à-feu[38] flottante a éclaté? interrogea encore l'Onde-Pure en

examinant avec inquiétude son fils à la lueur d'une torche.

[Note 38: C'est le nom donné par les Indiens aux bateaux à vapeur:

ils appellent bête-à-feu, sans qualificatif, les locomotives de chemin

de fer, et, par extension, les convois.]

Celui-ci ne jugea pas à propos de répondre.

--Le chef a-t-il des provisions? s'enquit-il.

--Il a emporté de la poudre et des balles. Mais Co-lo-mo-o ne me

racontera-t-il pas comment il a échappé à l'incendie qui, disait-on ce

soir dans le village, a détruit le grand canot des blancs?

--Il ne s'agit pas de moi maintenant, mais du chef, ma mère, vous

devriez le savoir, répliqua le jeune homme avec la sévérité d'un sagamo

du désert s'adressant à l'une de ses squaws.

Ce n'était point que Co-lo-mo-o n'aimât Ni-a-pa-ah; mais un orgueil

insoutenable le possédait. Pour lui, la femme était un être inférieur

tenue envers l'homme à une obéissance passive, comme son chien, son

cheval. Une instruction à demi chrétienne n'avait pas réussi à

triompher de ce sentiment qu'avait développé en lui sa grand'mère, la

Vipère-Grise, et le jeune Indien, plein de soumission, de vénération

pour son père, n'admettait pas qu'un fils dût déférer aux ordres d'une

mère.

--Nar-go-tou-ké a pris tout ce dont il avait besoin, repartit Ni-a-pa-ah

avec un soupir.

--Quand les hommes de la police sont-ils venus? dit le Petit-Aigle.

--Comme le soleil se couchait.

--Combien étaient-ils?

Ni-a-pa-ah compta sur ses doigts.

--Dix, répliqua-t-elle.

--Et ils ont quitté le village?

--Oui, mon fils, un de nos alliés est venu me l'apprendre.

Il y eut un moment de silence.

Son fusil posé à terre devant lui, les mains croisées sur la gueule des

canons, le corps un peu incline, Co-lo-mo-o méditait profondément, quand

les deux chiens, qui s'étaient couchés à ses pieds, se relevèrent

en même temps et allongèrent leur museau sous la porte du wigwam, en

aspirant l'air.

--On a trompé ma mère, les Habits-Rouges sont encore ici, s'écria

Co-lo-mo-o en épaulant son arme et s'apprêtant à se défendre.

Mais, soit que les chiens eussent eu une fausse alerte, soit que ceux

qui l'avaient excitée ne jugeassent pas opportun de se montrer, on

n'entendit rien, on ne vit rien paraître.

Le Petit-Aigle rabaissa son fusil.

--Les blancs rôdent autour de cette loge, dit-il. Donnez-moi quelques

aliments, ma mère.

--Irais-tu rejoindre Nar-go-tou-ké?

--Co-lo-mo-o ira où le chef l'enverra, répondit-il en prenant un bissac

où il plaça un quartier de venaison boucanée, que lui tendit Ni-a-pa-ah.

Sans mot dire, l'Onde-Pure s'accroupit, en pleurant, près du poêle.

Le Petit-Aigle jeta le bissac sur son dos et sortit de l'habitation, le

doigt appuyé à la gâchette de son fusil.

La lune se levait à ce moment et inondait de ses pâles clartés la place

du village.

L'Indien promena aux environs des regards scrutateurs; mais on ne

discernait créature vivante; toutes les lumières étaient éteintes dans

les huttes iroquoises; le murmure des flots du Saint-Laurent sur la

grève et le bourdonnement éloigné des rapides étaient les seuls sons

perceptibles..

Co-lo-mo-o regagna son embarcation et prit le large.

D'abord, il tourna le cap sur l'île au Diable. Mais, ayant alors

porté ses yeux vers Caughnawagha, il lui sembla voir des ombres qui

s'agitaient derrière la chapelle.

Cette découverte le fit changer de resolution, et il pointa droit à

l'îlot supérieur.

Au bout d'une demi-heure de navigation il y abordait.

Comme l'île au Diable, cet îlot est fortifié par des rochers à fleur

d'eau et un épais fourré du ronces; mais l'accès en est beaucoup moins

périlleux.

Co-lo-mo-o tira son canot sur le sable, le cacha avec soin, colla

un moment son oreille contre le sol, écouta, et, certain qu'on ne le

poursuivait pas, qu'il n'y avait pas un bateau en mouvement sur le

fleuve, depuis Caughnawagha jusqu'aux rapides, il s'enfonça dans l'île,

où il mangea un peu pour réparer ses forces.

Aux première lueurs du jour, le cri du pivert résonna au bas de l'îlot,

en face la tête de l'île au Diable.

Ce cri avait été articulé par Co-lo-mo-o.

Au bout de l'île au Diable, se dessinèrent les silhouettes de deux

hommes.

L'un, Nar-go-tou-ké, se mit aussitôt à établir des signaux avec son

fils, tandis que l'autre, muni d'une longue-vue, observait, tour à tour,

la rive méridionale et la rive septentrionale du Saint-Laurent.

Après avoir été informé, par quelques gestes de Co-lo-mo-o, que la

police, avait opéré une descente chez lui, Nar-go-tou-ké rentra sous le

bois, demeura cinq ou six minutes absent, et revint avec un oiseau dans

la main.

Il lâcha l'oiseau qui s'éleva lentement dans l'air en obliquant vers

l'îlot.

Cependant il hésitait à poursuivre son vol de ce côté ou à filer sur

Caughnawagha.

Un roucoulement de Co-lo-mo-o fit cesser son indécision, et le volatile

vint se percher sur le poignet du jeune Indien.

Il appartenait à l'espèce appelée tourte par les Canadiens-Français,

espèce si nombreuse dans l'Amérique septentrionale.

Le Petit-Aigle caressa la tourte, la posa à terre, tira de sa poche un

calepin dont il déchira une feuille, et écrivit ces mots:

«Les policemen sont venus. Ils doivent être embusqués dans le village.

Se tenir sur ses gardes. Si je puis les dépister, je tacherai de passer

la nuit prochaine.»

Ayant fini, il roula le papier et l'attacha avec une menue racine

flexible au cou du pigeon qui retourna à l'île au Diable où il disparut.

Nar-go-tou-ké et son compagnon se renfoncèrent dans les halliers.

Co-lo-mo-o les imita sur son îlot; il replongea vers le centre, se

coucha au pied d'un pin et s'endormit, après toutefois avoir renouvelé

l'amorce de son fusil, qu'il appuya au tronc de l'arbre pour que

l'humidité ne pénétrât point la poudre.

Ce sommeil devait être funeste à l'Iroquois, car ses actions étaient

épiées depuis longtemps déjà.

Après avoir fait chez Nar-go-tou-ké une perquisition sans résultat,

le grand connétable, suivant le conseil de Mu-us-lu-lu, avait feint de

repartir pour Montréal, mais il s'était arrêta à Lachine, et trois de

ses hommes, les plus déterminés, avaient, traversé le fleuve. Sous

les ordres du Serpent-Noir, ils se postèrent en vue du wigwam de

Nar-go-tou-ké et firent sentinelle.

Quoiqu'ils ne fussent pas commissionnés pour arrêter Co-lo-mo-o, leur

mandat portait qu'au besoin il faudrait l'amener devant le surintendant

de la police, afin d'en obtenir le secret de la retraite de son père.

Quand ils le surent dans le wigwam, les agents voulurent s'emparer de

lui. Mu-us-lu-lu leur fit observer qu'il valait mieux attendre, parce

qu'il ressortirait infailliblement avant le jour et irait trouver

Nar-go-tou-ké.

L'avis était bon, il fut goûté.

La police souffrit, que le Petit-Aigle remontât paisiblement dans son

canot et se rendît sans être inquiété à l'îlot.

--Il nous échappe, damnation! blasphéma un des sbires, lorsque

l'embarcation s'évanouit à ses regards dans la distance.

--Tu commets une erreur, mon frère, lui dit froidement Mu-us-lu-lu, dont

les yeux suivaient toujours le canot.

--Pardieu! il a fui à l'autre rive!

--Non, et nous tenons le loup et le louveteau, dit l'Indien, croyant que

la Pondre s'était réfugié dans l'îlot supérieur, où son fils était en ce

moment.

Les gens de la police et lui délibérèrent s'ils se rendraient

immédiatement à l'îlot, ou s'ils attendraient le lever du soleil.

Mu-us-lu-lu voulait se mettre tout de suite à l'oeuvre. Mais les autres

étaient fatigués par la veille. Peut-être aussi une expédition en

pleine nuit sur le Saint-Laurent leur souriait-elle médiocrement. Ils

résolurent de rester en embuscade jusqu'à ce qu'il fit jour.

Au lever de l'aurore, conduits par le Serpent-Noir, ils atterrissaient à

quelques pas de Co-lo-mo-o, qui dormait encore d'un sommeil de plomb.

Avant qu'il eût eu le loisir de se disposer à la résistance, il fut

attaqué, désarmé et garrotté.

--Lâche! dit-il, en crachant avec mépris au visage de Mu-us-lu-lu; tu

as vendu ta fille à un Kingsor, et maintenant tu leur vends les chefs

glorieux des Iroquois. Va! tu ne mens pas à ton sang, c'est bien celui

d'un blanc débauché et d'une Indienne éhontée!

Un sifflement grinça, avec un rire infernal, entre les dents du

Serpent-Noir.

Mais il ne répondit rien, et, laissant Co-lo-mo-o sous la surveillance

des agents de police, il visita l'île en tous sens.

Son désappointement fut vif, en ne trouvant pas ce qu'il cherchait.

Il revint très-contrarié près du captif.

--Rien, dit-il à ses gardiens; le loup nous a éventés.

--Il est peut-être bien dans cet endroit-là, observa l'un en indiquant

du doigt l'île au Diable.

--Mon frère s'imagine-t-il que le wolverenne peut se changer en poisson?

répliqua Mu-us-lu-lu avec un sourire ironique.

--C'est vrai, ajouta l'autre policeman; il n'y a qu'un poisson ou un

oiseau qui puisse aller là-dedans. Mais, bah! nous tenons le petit, nous

saurons bientôt ce qu'est devenu le père.

--Si on voulait me le donner, oui, dit le Serpent-Noir.

--Comment cela!

--Mes frères ne savent pas faire parler la langue d'un sauvage. Ils

interrogeront celui-ci, et il ne répondra pas. Moi, je commencerais

par lui approcher les pieds d'un brasier ardent et je le laisserais là

jusqu'à ce qu'il eût conté son histoire. Mais mes frères blancs ne sont

pas habiles comme les Peaux-Rouges!

--Non, non, dit un agent avec un geste de dégoût; et j'espère que jamais

les blancs n'auront l'habileté de leurs frères peaux-rouges. Allons,

virons de bord et menons notre prisonnier au grand connétable. Après

tout, la capture n'est pas si mauvaise.

Co-lo-mo-o, poings et pieds liés, fut transporté dans le canot qui

reprit aussitôt la route de Caughnawagha.

Une foule d'Indiens était assemblée sur la plage pour assister au

retour de la police; et parmi ces Indiens, on remarquait Ni-a-pa-ah,

l'Onde-Pure.

CHAPITRE VIII

DE MONTRÉAL A CAUGHNAWAGHA

Au moment où madame et mademoiselle de Repentigny descendirent de leurs

chambres, habillées pour la petite excursion qu'elles avaient projetée,

M. et madame Cherrier entraient dans le parloir où sir William King

attendait, en feuilletant des keepsakes.

Ce parloir ou salon était une grande pièce quadrangulaire dans laquelle

régnait le confortable américain, et décorée avec un goût vraiment

français.

Xavier Cherrier et sir William King se saluèrent froidement. Une de

ces antipathies secrètes dont la cause échappe, mais qui, comme des

prophètes de malheur, nous éloignent souvent de certaines personnes,

sans motif apparent, avait, dès leur première entrevue, inspiré au

Canadien de la répulsion pour l'officier anglais.

Celui-ci avait fait quelques efforts dans le but de se rapprocher, car,

amis intimes de Léonie, Cherrier et sa femme exerçaient de l'influence

sur les dispositions de la jeune fille. Vaines tentatives! Fort riche,

très-considéré, Xavier s'était montré insensible aux avances de sir

William. D'où colère et haine de ce dernier, qui ne manquait jamais

une occasion d'exprimer, avec la hautaine politesse britannique, son

aversion pour les Français.

En politique, Xavier marchait avec les libéraux, c'est-à-dire les

patriotes, comme ils s'intitulaient, et sir William avec les loyalistes,

ainsi qu'on avait baptisé les sujets fidèles à la couronne d'Angleterre.

--Je vous félicite, monsieur, de vous être tiré sain et sauf de

l'épouvantable catastrophe d'hier, lui dit Cherrier en s'asseyant.

--Je vous suis reconnaissant, très-reconnaissant pour votre sollicitude,

répondit ironiquement l'officier; mais permettez-moi de vous renvoyer

les félicitations, car vous-même et madame,--il s'inclina légèrement en

regardant Louise,--avez eu le même bonheur que moi.

--On dit que vous avez perdu un bataillon entier?

--C'est vrai, très-vrai; mais vos rebelles n'auront pas trop lieu de

s'en réjouir; sir Francis Head dépêchera d'autres troupes pour leur

laver la tête, repartit l'Anglais d'un ton de défi.

--Ah! monsieur, vous êtes injuste envers mes compatriotes, dit gravement

Cherrier. Pas un d'eux ne se réjouira d'un événement qui sera, j'en suis

sûr, considéré comme une calamité publique, sans distinction d'origine

ou de parti.

--Bien répliqué! bravo, mon cousin! cria la voix fraîche de Léonie, qui

avait entendu les derniers mots de cette conversation par la porte du

salon laissée entr'ouverte.

Et la sémillante jeune fille entra en achevant de boutonner ses gants.

Elle tendit la main à Cherrier et courut embrasser Louise.

--Comme vous arrivez à propos, dit-elle après avoir pris des nouvelles

de leur santé; nous partons pour Caughnawagha. Vous êtes des nôtres,

n'est-ce pas?

Et comme Guerrier consultait sa femme du regard:

--Oh! reprit Léonie, ma cousine vient. D'abord je veux passer la

journée avec elle. Nous luncherons[39] à votre maison de Lachine et nous

reviendrons tous dîner ici.

[Note 39: On sait que le lunch est le goûter des Anglais et des

Américains.]

--Mais, dit Xavier, serait-ce une indiscrétion que de vous demander?...

--Pas du tout, pas du tout. Nous allons à Caughnawagha...

Elle s'arrêta et rougit.

L'arrivée de madame de Repentigny, qui venait de donner des ordres à

ses domestiques, lui fut un excellent prétexte pour ne pas terminer sa

réponse.

La première expliqua à Cherrier qu'elle voulait remercier le sauveur de

sa fille et lui offrir quelque gage de sa gratitude.

--Je doute qu'il accepte rien de vous, dit Louise.

--Un sauvage! fit Léonie.

--Ce serait singulier, très-singulier, grasseya sir William.

--Oh! continua Louise, je connais les sauvages!

--Écoutez madame, elle les a fréquentés, très fréquentés, dit l'officier

d'un ton qui prétendait, être méchamment spirituel.

Xavier saisit l'impertinence. Il ne daigna pas la relever. Mais la

pétulante Léonie se chargea de ce soin.

--Je crois, dit-elle d'un air froid et sérieux, je crois, sir William,

que vous oubliez à qui et devant qui vous parlez.

L'Anglais se mordit les lèvres, et madame de Repentigny, voulant changer

la tournure de la conversation, s'écria, comme si elle n'avait pas

remarqué ce petit incident:

--Eh bien, c'est dit, ma cousine et mon cousin, vous venez avec nous.

--Acceptons-nous, Louise? demanda Cherrier à sa femme.

--Pour moi, dit-elle gaiement, je n'y ai pas objection.

--Et moi, repartit-il, je serai enchanté de voyager avec ma petite

cousine pour la faire endêver.

--Oui-dà! dit Léonie; et moi, je parie qu'à ce jeu je vous damerai le

pion!

--Joli, joli, en vérité, très-joli, excessivement joli! intervint sir

William, désirant se faire pardonner sa malencontreuse allusion.

--Oh! de grace, lui dit la jeune fille, ne canonnez pas comme cela dès

le matin avec le plus formidable de vos superlatifs, sans quoi nous

serons perdus avant deux heures d'ici.

Cette riposte fut accueillie par un rire général, au grand déplaisir de

celui qui en était, l'objet.

Son ressentiment pour Cherrier augmenta.

--Voyons, sir William, poursuivit Léonie, ne froncez pas ainsi les

sourcils; vous êtes laid dans ce rôle, mon cher. Si je vous y voyais

souvent, eh bien, là, vrai, j'en aurais un mortel chagrin. Offrez votre

bras à maman, je prends celui de mon cousin, et en avant!

Le carrosse de madame de Repentigny était spacieux: on y accommodent

aisément six personnes.

La jeune fille régla les places; sa mère, Louise et elle sur le siége du

fond, les messieurs sur celui du devant, sir William en face de madame

de Repentigny, Xavier à l'autre coin, vis à vis de Léonie.

La voilure sortit de la maison, enfila la rue de Bleury, tourna

à droite, dans la rue Notre-Dame, et, parcourant toute la rue

Saint-Joseph, arriva au bureau de péage (toll gate) du chemin de

Lachine.

Ce chemin serpente sur des hauteurs, d'où l'on découvre le Saint-Laurent

à gauche, dans une profonde et grasse vallée, à droite, des bois épais,

entrecoupés par des jardins potagers et des champs.

Il est délicieux en été: le gazouillement des oiseaux, la riche

floraison de la campagne, le parfum des fleurs, la gentillesse du

paysage se combinent pour lui prêter des agréments.

Mais, au mois d'avril, il présente peu de séductions. La terre est

nue, ou marquetée par des amas de neige et de glace qui ont résisté aux

premières injonctions du soleil; ou bien elle est à demi-noyée sous les

eaux. Pas de feuillage chuchotant, pas de chanteurs ailés pour réjouir

les yeux et les oreilles, pas de senteurs embaumées pour flatter

l'odorat. Mais des arbres décharnés, squelettiques, on quelques

sapins aux sombres rameaux sur lesquels, seul, le grimpereau jette, en

sautillant, son cri aigu, et l'odeur de la résine qui vous prend à la

gorge.

Cependant, comme il faisait très-beau ce jour-là, Léonie avait voulu

qu'on laissât ouvert un des vasistas de la voiture, afin de savourer,

avait-elle dit, les douces haleines du printemps.

Le carrosse avait traversé les Tanneries, petit village à une lieue de

Montréal et à deux environ de Lachine; il moulait péniblement une côte

escarpée, lorsque soudain un coup de feu retentit à quelque distance,

dans la direction du Saint-Laurent, dont on distinguait les rapides, à

travers la bruine follette qui dansait sur la fleuve.

Presque au même instant, un oiseau, s'introduisant par le vasistas,

s'abattit sur les genoux de Léonie.

Après un petit mouvement de frayeur, la jeune fille s'exclama:

--Ah! mon Dieu! une tourte! elle est blessée!

--Oui, mais vous allez vous tacher, dit Cherrier, qui, prenant le

volatile, comme pour garantir Léonie du sang qu'il perdait par une

patte, lui enleva adroitement un papier roulé et attaché avec une

fibrille sous son cou.

Si leste qu'eût été Xavier, sir William l'avait vu.

--Qu'est-ce que cela? dit-il en étendant la main vers le Canadien.

--Voulez-vous bien ne pas toucher mon oiseau! répliqua Léonie en lui

frappant sur les doigts.

En ce moment un homme, armé d'un fusil, parut sur le bord de la route.

--Ohé! l'ami, vous n'auriez, pas aperçu un pigeon? demanda-t-il en

anglais au cocher.

--C'est le chasseur, murmura Léonie. J'ai envie de cette tourte. Je veux

l'élever. Chut!

--Non, répondit le cocher, ignorant que l'oiseau était entré dans la

voiture.

--Ah! maugréa l'homme eu s'éloignant, cette maudite bête m'échappe

encore. Mais je saurai bien la retrouver!

--Bon, le voici partit, le méchant! dit Léonie. Pensez-vous, mon cousin,

que ma tourte guérisse?

--Elle n'a qu'une écorchure, ce ne sera rien, répondit Xavier, eu

examinant la patte de l'oiseau.

--Et un billet? intervint sir William.

--Un billet! quel billet? fit mademoiselle de Repentigny, surprise.

Cherrier pâlit: pour cacher son trouble, il se pencha sur la colombe, et

étancha, avec un mouchoir, le sang qui coulait de sa blessure.

--Curieux, très-curieux, répondit l'officier en souriant malignement.

--Mais, enfin, quelle est celle énigme? interrogea Léonie.

--Votre cousin vous en donnera l'explication, dit l'Anglais.

--Je ne comprends pas, balbutia celui-ci.

--Vous êtes des sphinx, messieurs, je renonce à vous deviner, dit la

jeune fille. Mais laissons cela. Comment appellerai-je ma tourterelle!

Pauvre petite! faut-il être cruel pour tuer ces innocentes créatures-là!

Oh! les hommes sont des monstres! Sir William, aidez-moi à lui trouver

un nom.

--Volontiers, my dear, très-volontiers; appelez-la la messagère, dit-il

en jetant un regard ironique à Cherrier.

--Moi, dit Léonie, je la nommerais Délivrance.

--Délivrance! Oui, c'est cela, dit Xavier, eu se tournant vers sa femme.

--Ah! le maladroit? elle ne le mérite que trop ce nom! s'écria Léonie.

Cherrier, qui n'avait cessé de tenir la tourte, venait de la laisser

échapper, comme par mégarde, et elle s'envolait à tire d'aile.

--Oh! grondez-moi bien fort, car je suis un nigaud! Mais, ma chère

cousine, je vous aurai une autre colombe.

--Une autre, je ne m'en soucie guère; c'est celle-là que je voulais, dit

la jeune fille d'un ton boudeur.

L'entretien roula sur ce sujet jusqu'à ce qu'ils arrivassent à Lachine,

charmant village sur le bord du Saint-Laurent.

La Compagnie de la baie d'Hudson y a ses entrepôts, et le gouverneur de

cette Compagnie sa résidence habituelle.

--Avec votre permission, vous descendrons chez nous, dit Xavier en

s'adressant à madame de Repentigny.

--Quoi! vous ne viendriez pas jusqu'à Caughnawagha!

--Non, dit Louise. Il vaut mieux, je crois, que vous fassiez seules

votre visite. Les Indiens sont susceptibles; la présence de tant de

monde les importunerait. Sir William vous accompagnera de l'autre côté

de l'eau; mais il fera bien de ne as aller avec vous chez le libérateur

de ma cousine.

--Juste, très-juste, appuya l'officier.

Sans savoir pourquoi, Léonie désirait intérieurement n'avoir pas d'autre

témoin que sa mère de son entrevue avec le pilote iroquois.

--Alors, vous nous attendrez ici, dit-elle.

--Oui, répondit Xavier, et Louise vous préparera un lunch avec ces

gâteaux à l'indienne que vous aimez tant.

--Stop! cria-t-il au cocher, en frappant contre la vitre placée sous le

strapontin.

La voilure s'arrêta. Cherrier sauta sur le sol, saisit délicatement sa

femme dans ses bras, la déposa près de lui, et, après avoir salué leurs

compagnons de la main, les deux époux s'enfoncèrent sous une belle

avenue de cadres qui conduisait à une coquette maison de campagne.

Le carrosse reprit sa course.

Au bout de cinq minutes, il fit une nouvelle halte.

Les dames de Repentigny et sir William mirent pied à terre sur un quai

du Saint-Laurent, au lieu occupé aujourd'hui par l'embarcadère du chemin

de fer.

La traversée entre Lachine et Caughnawagha ne se faisait pas alors

en bateau à vapeur. \_L'Iroquois\_, ce puissant steamboat qui relie

maintenant les deux rives du fleuve, n'existait pas. Pour aller de l'une

à l'autre, on se servait de canots dirigés par des Indiens.

Le trajet s'accomplit sans accident.

--Vous ne nous escorterez pas plus loin, beau cavalier, dit en

débarquant Léonie à sir William; faites faction ici, mon preux, et

surtout ne vous laissez pas fasciner par les attraits des aimables

sauvagesses d'alentour, car je suis jalouse, oh! terriblement jalouse...

de vous!... ajouta-t-elle en souriant.

Sir William se rengorgea.

--Depuis que j'ai eu l'extrême felicité de vous contempler pour la

première fois, mes yeux ne voient plus que votre image adorable,

très-adorable!

Léonie éclata de rire.

--Alors donc, dit-elle, restez mentalement en extase devant mon image

adorable, très-adorable; je vous y autorise. Votre extrême félicité sera

sans bornes!

Et elle rejoignit madame de Repentigny, qui se faisait indiquer la

demeura de l'Indien qui, la veille, avait piloté le \_Montréalais\_.

Jamais auparavant Léonie de Repentigny n'avait visité Caughnawagha.

L'affreuse nudité des cabanes, l'odeur marécageuse, malsaine, qu'on

respirait, l'apparence chétive des enfants déguenillés grouillant autour

des huttes, la torpeur apathique peinte sur les traits des femmes et

des hommes, l'air de désolation et de dénuement qui formait le fond

du tableau, tout cela était bien propre à serrer le coeur, à remplir

l'esprit d'une inexprimable tristesse.

Aussi Léonie se serrait-elle timidement et presque tremblante contre sa

mère, à qui elle donnait le bras.

Elles n'eurent pas de peine à trouver l'habitation qu'elles cherchaient.

Sa bonne mine relative, l'aisance qu'elle annonçait, dissipèrent la

mélancolie de la jeune fille et lui rendirent une partie de sa gaieté

naturelle.

Des groupes assez nombreux d'Indiens stationnaient devant le wigwam.

Ils causaient avec animation. A la vue des dames, ils se rangèrent, plus

par crainte que par déférence, pour les laisser passer.

Elles s'avancèrent vers la porte de la maisonnette. Mais là un homme de

la police leur barra le chemin:

--On n'entre pas, dit-il brusquement.

--Qu'y a-t-il donc? demanda la mère de Léonie.

--Le grand connétable procède à une enquête.

--Au sujet de l'incendie du Montréalais, sans doute!

--Non, il s'agit des rebelles.

--N'est-ce pas ici que reste un pilote nommé Co-lo-mo-o?

--Le fils de ce brigand de Nar-go-tou-ké qui nous a échappé? c'est cela.

--Je voudrais lui parler.

--Impossible. Ou l'interroge: j'ai ordre de ne laisser entrer personne.

--Je suis madame de Repentigny; veuillez porter mon nom au grand

connétable.

Le factionnaire savait que M. de Repentigny occupait un poste supérieur

dans l'administration coloniale. Devenu aussitôt plus poli, il salua

humblement les deux dames, en balbutiant quelques excuses, et les

introduisit dans la cabane de Nar-go-tou-ké.

Le sein de Léonie battit si fort, à cet instant, que, honteuse de

son émotion, elle eut voulu pouvoir se cacher derrière sa mère. Mais

aussitôt le spectacle qui lui frappa les yeux changea sa confusion en un

douloureux étonnement.

Son sauveur, les mains liées derrière le dos, comme un criminel, était

debout devant une table, sur laquelle un homme écrivait tandis qu'un

autre adressait des questions au captif.

Près de lui, à un pilier qui supportait le toit de la cabane, on voyait

attachée une Indienne, les vêtements en désordre, la bouche couverte

d'un haillon. Entre eux, au milieu d'une mare de sang, gisait le cadavre

d'un chien.

L'indienne, c'était Ni-a-pa-ah; le cadavre, c'était celui de Kewanoquot.

A l'arrivée de son fils enchaîné, Ni-a-pa-ah avait bondi, comme une

lionne sur Mu-us-lu-lu auteur de la capture, et ne pouvant se servir

de ses mains, elle lui avait arraché le nez avec ses dents. Puis, elle

s'était jetée sur les hommes de police qui avaient eu beaucoup de

peine à se rendre maîtres de cette mère en furie. L'ayant garrottée

et bâillonné ils la traînèrent avec Co-lo-mo-o dans le wigwam pour y

attendre l'arrivée du grand connétable, qu'ils envoyèrent chercher

à Lachine. Mais à la porte de la hutte, ils furent reçus par deux

adversaires formidables auxquels ils n'avaient pas songé. Kagaosk et

Kewanoquot, les chiens de Nar-go-tou-ké, se précipitèrent sur les agents

de police. Un combat terrible s'engagea. Deux hommes furent blessés

plus ou moins grièvement. Ils allaient abandonner la partie, quand

le troisième réussit à tuer Kewanoquot d'un coup de pistolet. Kagaosk

restait, haletant, fou de rage, prêt à venger la mort de son compagnon.

Mais le bruit de la détonation avait attiré plusieurs Indiens amis de

Mu-us-lu-lu. Ils se ruèrent sur le brave animal, qui, sentant que les

chances n'étaient plus égales, sauta par-dessus les épaules de ses

assaillants et s'enfuit dans le bois.

Il était plus de midi lorsque le grand connétable, qui avait fait, la

veille, à Lachine, quelques libations avec le gouverneur de la baie

d'Hudson, se décida à venir examiner le prisonnier et recommencer ses

perquisitions dans le wigwam de Nar-go-tou-ké.

Il ouvrait l'enquête, comme madame de Repentigny et sa fille parurent

dans la salle.

Surpris de cette visite inattendue, il se leva pour la recevoir.

A ce même moment des cris aigus se firent entendre.

CHAPITRE IX

L'EMPLUMEMENT

Sir William King, lieutenant au 32° de ligne, ne manquait pas de raisons

pour redouter une excursion à Caughnawagha, principalement en compagnie

des dames de Repentigny.

Aux colonies, la vie de garnison est une vie de désoeuvrement. On s'y

ennuie comme dans un exil. Pour tromper le temps et charmer les

heures d'oisiveté, sir William King avait cultivé diverses amourettes

«inconséquentes, très-inconséquentes,» suivant son expression. Entre

autres une jeune sauvagesse de Caughnawagha, la fille de Mu-us-lu-lu.

Le bruit courait même, dans le village, que ce chef n'ignorait pas cette

intrigue, mais qu'il était grassement payé pour fermer les yeux.

Partout, jusque chez les sauvages, il y a des mauvaises langues.

Cependant, si le Serpent-Noir feignait de n'en être point instruit,

les Iroquois, n'ayant sans doute pas le même intérêt à se taire,

s'indignaient hautement de cette liaison. Ils sont fort susceptibles

à pareil égard, et plus d'un blanc qui s'est avisé de galantiser leurs

squaws, a payé cher son imprudence.

Ce n'est pas que ni eux ni elles aient des prétentions; à la vertu, ô

Dieu non! Hommes et femmes sont débauchés, libertins; la chasteté ne

fait pas leur joie; mais,--tout abâtardis qu'ils sont physiquement

et moralement,--ils ne souffrent pas volontiers que les autres races

s'introduisent dans leur bourgade pour y courtiser les indiennes.

En cela, la jalousie me paraît être le sentiment qui domine les

premiers; car, infiniment moins prudes, les les dernières achalandent,

sans façon, pour la plupart, leurs charmes équivoques dans les rues de

Montréal et dans les localités qui avoisinent Caughnawagha.

Un dicton populaire, un peu trop hardi pour que je l'ose citer, y a même

stigmatisé leur incontinence.

La présence de sir William dans la bourgade indienne avait été remarquée

plus d'une fois.

Les habitants se fâchèrent. Ils résolurent de jouer à l'officier un tour

dont ils sont coutumiers et dont l'effet est de singulièrement refroidir

la bravoure des séducteurs.

Averti par sa maîtresse de ce qui se complotait coutre lui, le Jeune

homme cessa de la voir à Caughnawagha.

Les Iroquois n'en demandaient pas davantage. Pourvu que les

Visages-Pâles n'apportent pas le désordre chez eux, ils sont satisfaits.

Au dehors, leurs squaws sont à peu près libres d'agir comme il leur

plaît. Rarement un père ou un mari prendra souci des débordements de sa

femme ou de sa fille, s'ils ont lieu à distance du village; et je l'ai

dit, celles-ci jouissent avec usure de cette liberté.

Pour en revenir à sir William, craignant de se faire voir, il s'était

caché une saussaie sur le bord du fleuve. Là, il avait allumé un cigare

et se félicitait sincèrement d'avoir échappé au danger de traverser

Caughnawagha.

--C'eût été épineux, très-épineux, \_by jove\_, murmura-t-il, en se noyant

dans un nuage de fumée bleuâtre.

Par malheur, il comptait sans les Indiens qui l'avaient amené avec les

dames de Repentigny.

Reconnu par ceux-ci, qui étaient des ennemis de Mu-us-lu-lu, il ne

devait pas échapper au châtiment dont on l'avait menacé.

Dès qu'ils eurent amarré leur canot au rivage, ils volèrent aux

premières maisons et annoncèrent que l'Habit-Rouge était au village.

Il avait, ajoutèrent-ils, un rendez-vous avec sa maîtresse, car il

l'attendait dans un bouquet d'arbres, près de la baie.

La nouvelle se répandit avec la célérité de l'éclair.

Une vingtaine d'hommes, autant de femmes, entourèrent bientôt la

saussaie où sir William admirait toujours son bonheur «providentiel,

très-providentiel,» en humant les parfums du meilleur havane qui eut été

jamais importé à Montréal.

Surpris par cette bande hostile, il essuya pourtant de faire résistance.

Mais que pouvait-il? On lui lia les mains l'une contre l'autre; on lui

passa aux jambes une corde, qui, sans lui interdire complètement la

marche, le gênait et l'empêchait de courir.

Alors seulement, et quoiqu'il en coûtât é son amour-propre, sir William,

incapable de lutter, se mit à crier, dans l'espoir que Mu-us-lu-lu ou

quelque âme charitable viendrait à son secours.

Mais aussitôt les sauvages, sachant que la police de Montréal était dans

le village, lui appliquèrent sur la bouche une vieille guenille en guise

de bâillon.

Les cris de l'officier cessèrent, et personne ne se montra pour

s'interposer entre ses bourreaux et lui.

Ceux-ci alors se divisèrent en deux partis: les uns l'entraînèrent

vers le bois, les autres s'en furent chercher dans leur hutte, qui une

chaudière, qui du goudron ou de la résine, qui une tonne vide, qui

des poches[40] pleines de ce duvet de canard sauvage dont les Iroquois

faisaient alors commerce avec les matelassiers de Montréal.

[Note 40: C'est le vieux mot français, toujours employé au Canada

comme équivalent de sac.]

Tous ces objets furent portés dans clairière à deux ou trois cents pas à

l'intérieur du bois.

La foule dressa un bûcher, en chantant et en dansant, comme aux plus

belles époques de l'histoire de la tribu. Cependant on s'abstenait de

vociférations de peur d'attirer les policemen.

Le bûcher prêt et allumé, la chaudière fut placée dessus; on la remplit

de goudron et de résine, et les sacs de duvet furent ouverts, pendant

que les femmes dépouillaient lestement le pauvre sir William King de

ses vêtements, sans même,--\_pro pudor!\_--faire grâce pour celui que les

dames anglaises défendent de nommer en leur compagnie.

L'infortuné jeune home se fatiguait en efforts inouïs, mais infructueux,

pour parler. Ne prévoyant que trop le supplice honteux auquel il était

réservé, il eût payé son pardon d'une partie de tout ce qu'il possédait.

Mais les sauvages ne le voulaient écouter. Ils riaient de son visage

boursouflé, de ses yeux écarquillés par la tension des muscles, de la

sueur qui coulait à grosses gouttes de son front. Ils se moquaient des

larmes de rage dont ses paupières étaient garnies, ils se livraient à

d'ignobles plaisanteries sur les formes grêles du malheureux Anglais, et

les squaws rivalisaient de méchanceté avec les hommes.

Dès qu'il eut été remis à l'état primitif, coupant des ronces on

arrachant des orties, elles le fustigèrent à qui mieux mieux.

Sous les coups de cette cruelle flagellation, l'officier sautait,

tombait à terre, s'y roulait, se démenait dans tous les sens, et se

consumait en vaines tentatives pour briser ses entraves.

Mais ni l'horreur de ce spectacle, ni les battements précipités de son

coeur qui résonnait comme un marteau sur une enclume, ni les sons sourds

et caverneux échappés de sa poitrine à travers le bâillon, n'étaient

faits pour toucher les Iroquois. Bien au contraire, ils excitaient leur

férocité à ce point que quelques-uns, en souvenir des glorieux exploits

de leurs ancêtres, proposèrent de le brûler à petit feu.

Les sauvagesses appuyèrent à l'envi cette terrible proposition.

--Sacrifions-le à Athaënsie, dit l'une.

--Oui, dit une autre, ainsi nous nous vengerons des injures que nous ont

faites les Visages-Pâles.

--Il faut faire rougir des bâtons pointus au feu et les lui enfoncer

dans les chairs, ajouta une troisième.

--Je commence, s'écria une vieille sorcière édentée arrachant au brasier

un tison enflammé et l'appliquant froidement sur le, dos du misérable

sir William, qui fit un bond et alla rouler un peu plus loin, à la

grande hilarité de ses tourmenteurs.

L'exemple de la squaw ne pouvait manquer de trouver des imitateurs, et

l'officier courait déjà risque de périr dans des souffrances affreuses;

mais un des chefs du complot les arrêta.

--Prenons garde, mes frères, dit-il; les Habits-Rouges sont maintenant

les plus forts. Si nous tuions ce chien, comme il le mérite, ses

complices nous pendraient. Il vaut mieux attendre et nous contenter

aujourd'hui de l'emplumer.

Comme une goutte d'eau sur un vase en ébullition, les paroles de ce

chef calmèrent l'effervescence des Indiens.

Ils cessèrent un instant de torturer sir William pour s'occuper aux

préparatifs de son emplumement.

Le goudron et la résine étant fondus, mêlés ensemble, on versa le

contenu de la chaudière dans la tonne vide, dont un des fonds avait été

enlevé.

Ensuite, sur le gazon de la clairière, les sauvagesses firent un lit de

duvet.

Quand cela fut terminé et que le liquide se fut un peu refroidi de

manière à être presque supportable à la main. Les Iroquois saisirent par

le corps l'Anglais épuisé et le plongèrent dans la cuve de goudron.

Il avait les membres en sang, la chaleur dévorante de ce bain lui rendit

pour un moment toute son énergie, elle la tripla; contractant les poings

par un mouvement désespéré, il brisa ses liens, arracha son bâillon, et

proféra un cri qui n'avait plus rien d'humain.

En même temps il essaya de sortir de la tonne. Mais aussitôt les

sauvages la poussèrent par derrière et il fut renversé avec elle.

La matière fluide l'inonda de toutes parts.

Empêtré dans cette glu, meurtri, brûlé, les chevilles maintenues par

une corde, le pauvre sir William était toujours à la merci de ses

persécuteurs, qui, échauffés par les excès de leur barbarie, ne

songeaient plus que ses déchirants appels pouvaient être entendus des

gens du grand connétable.

L'ayant traîné sur le lit de duvet et roulé jusqu'à ce qu'il fût tout

couvert de plumes, ils le relevèrent, coupèrent la corde qu'il avait aux

jambes, et le chassèrent devant eux, hors du bois, vers le village.

Sauf l'incident des charbons, cette pratique révoltante est généralement

en usage à quelques variantes près, parmi les paysans du l'Amérique

septentrionale qui l'ont apprise aux Indiens [41].

[Note 41: Ils l'appliquent dans le cas de séduction, adultère,

mariage entre gens d'âges très-différents, etc.]

Pendant qu'elle s'accomplissait, madame de Repentigny et sa fille

entrèrent, comme il a été dit, dans le wigwam de Nar-go-tou-ké.

A la vue de Co-lo-mo-o, la mère avait demandé par un regard rapide à

Léonie.

--Est-ce là ton sauveur!

--Oui, murmura la jeune fille en baissant douloureusement les yeux vers

le sol.

Elle avait l'âme navrée. Des pleurs silencieux s'amassaient déjà sous

ses paupières et commençaient à glisser sur ses joues.

En l'apercevant, Co-lo-mo-o tressaillit. Mais ce tressaillement fut

léger, rapide. L'éclair n'est pas plus prompt, ne laisse pas plus de

trace. Un calme impénétrable lui succéda.

La scène avait duré quelques secondes seulement.

--Daignez vous asseoir, mesdames, disait le grand connétable en

approchant un banc de bois; les sièges, ajouta-t-il gaiement, sont rares

et peu confortables ici, mais à la guerre comme à la guerre.

--Merci, monsieur, dit madame de Repentigny.

--Si, reprit le magistrat, vous désirez me parler en particulier.....

--Du tout, monsieur; nous sommes venues pour remercier ce jeune homme

qui, hier, a sauvé la vie à ma fille.....

--Ce sauvage! fit le grand connétable, en désignant du doigt Co-lo-mo-o.

--Lui-même, monsieur.

--C'est bien heureux pour lui, car son père est un rebelle de la pire

espèce. Nous avons un mandat d'amener contre lui. Il s'est caché quelque

part dans les environs, son fils le sait; il connaît sa retraite, mais

il ne veut pas le révéler. J'ai beau l'interroger, le gaillard fait la

sourde oreille. Oh! mais nous en viendrons à bout!

--Il est donc coupable? demanda madame de Repentigny.

--Coupable de dissimulation, répondit sévèrement le magistrat.

--Mais, monsieur, cacher son père, ce n'est pas un crime, après tout,

c'est plutôt une bonne action, observa Léonie en rougissant.

--Ce n'est pas ainsi que la loi l'entend, mademoiselle; pas ainsi,

répéta-t-il en se caressant le menton.

--Cependant, reprit madame de Repentigny, vous ne l'emmènerez pas en

prison?

--S'il refuse de parler, j'y serai forcé, bien malgré moi, voyant

l'intérêt que vous lui témoignez.

Et, interpellant Co-lo-mo-o d'un ton paternel:

--Allons, mon ami, lui dit-il, soyez raisonnable. Répondez à nos

questions. Que diable, nous ne lui voulons pas plus de mal qu'à vous

à votre père! C'est simplement pour un examen que nous le cherchons.

Dites-moi où il est, et on vous lâche, vous et votre mère, quoiqu'elle

ait, m'a-t-on dit, malmené mes gens.

L'Indien ne prononça aucune parole; mais à cette allusion touchant

Ni-a-pa-ah, il abaissa ses regards sur elle et un nuage couvrit son

front.

--Vous le voyez, mesdames, j'y mets toute la douceur, mais je n'en puis

rien faire, malgré ma bonne volonté. Il brave la justice, l'insensé!

Oh! mais, mon drôle, nous avons à la prison une petite collection

d'instruments qui desserraient les dents à un mort!

--Voulez-vous me permettre de lui parler? dit madame de Repentigny.

--Enchanté de vous être agréable, madame, répondit galamment le grand

connétable.

Et, après un moment île réflexion:

--Si vous désirez l'entretenir en tête-à-tête? reprit-il.

--Non, c'est inutile, je vous remercie, monsieur. Tout le monde peut

entendre ce que j'ai à dire à ce brave garçon. Il a arraché ma fille A

la mort qui la menaçait sur le \_Montréalais\_, et nous sommes heureuses,

elle et moi, de lui exprimer en public notre reconnaissance.

--Oh! oui, s'écria vivement Léonie, et, pour ma part, cette

reconnaissance sera éternelle.

S'animant, elle fit un pas vers Co-lo-mo-o et lui dit:

--Croyez bien, monsieur, que vous n'aurez pas obligé une ingrate. S'il

est quelque chose que nous puissions faire pour vous, dites. Mon père a

du crédit, il ne refusera pas de l'employer pour le sauveur de sa fille.

Le nuage qui assombrissait le front du Petit-Aigle se dissipa. Une lueur

brillante resplendit sur son visage, mais il resta muet.

--Voulez-vous, continua la jeune fille, que nous priions le grand

connétable de vous enlever ces liens qui blessent vos bras?

L'Indien ne sembla pas avoir entendu cette offre.

--Et votre pauvre mère, poursuivit Léonie, voulez-vous que nous lui

fassions rendre la liberté?

--Je vous remercie et pour elle et pour moi, mademoiselle répondit

Co-lo-mo-o, en très bon français, mais avec cet accent unique,

fascinateur, qu'ont la plupart des Peaux-Rouges de l'Amérique

septentrionale qui parviennent à parler notre langue.

Léonie ne s'attendait pas à la réponse; elle devint rouge comme une

cerise.

--Si vous en avez le pouvoir, ajouta le Petit-Aigle, soyez assez bonne

pour faire ôter les cordes qui meurtrissent les poignets de ma mère.

Quant à moi, je vous sais gré de votre attention, mais cela est inutile.

Fils d'un chef illustre, je serai digue de lui!

--Toujours vantards, ces sauvages! fit le grand connétable, en haussant

les épaules.

--Monsieur, lui dit madame de Repentigny, je joins mes instances à

celles de ma fille pour vous supplier.....

--Je vous entends, madame, je vous entends; mais si nous laissons à

cette squaw l'usage de ses membres, elle se jettera sur nous comme une

enragée qu'elle est.

--Je promets qu'elle se tiendra tranquille, dit froidement Co-lo-mo-o.

Et il adressa, en idiome iroquois, quelques paroles à sa mère.

--Si elle consent à être sage, je consens aussi à ce qu'elle soit mise

en liberté, dit le magistrat.

--J'en réponds, dit le Petit-Aigle.

--Et vous vous laisserez interroger?

Co-lo-mo-o retomba dans son mutisme.

--Ainsi donc, dit madame de Repentigny au grand connétable, vous serez

assez bienveillant, monsieur...

--Sur-le-champ, madame, sur-le-champ. Il n'est rien que je ne sois

disposé à faire pour l'épouse d'un de nos plus habiles fonctionnaires.

Il appela: un homme de police parut.

--John, lui dit-il, vous pouvez détacher la vieille.

Alors retentit dans le wigwam ce cri déchirant que sir William avait

lancé, en parvenant à se délivrer de son bâillon.

--Qu'est-ce que cela? dit le magistrat surpris; voilà deux fois que

j'entends crier. Il se passe ici quelque chose d'extraordinaire, John,

allez voir ce que ça signifie.

Tandis que l'agent de police exécutait cet ordre, madame de Repentigny

s'approcha du grand connétable et lui parla à voix basse en faveur dr

Co-lo-mo-o.

Des rires bruyant, des clameurs, le vacarme d'une population en émoi,

troublèrent tout à coup leur entretien.

Le rideau qui tenait lieu de porte au wigwam fut arraché, et une forme

humaine, hérissée de plumes des pieds à la tête, comme un monstrueux

volatile, se précipita dans la salle, poursuivie par une centaine de

sauvages vociférant comme des énergumènes!

--Des armes! qu'on me donne des armes! hurla l'étrange figure.

A la vue de cette grotesque apparition, madame de Repentigny ne put

retenir un sourire; Léonie se réfugia derrière sa mère.

Le grand connétable avait repris sa magistrale dignité.

--Passez dans cette pièce, je vous en prie, dit-il aux deux dames, en

leur montrant la porte d'un des cabinets qui servaient de chambre à

coucher.

En se retrouvant devant madame et mademoiselle de Repentigny, sir

William King, on l'a reconnu, recula en proie à la plus profonde

confusion qui ait jamais frappé un homme.

Il eût voulu être à cent pieds sous terre. La mort lui aurait semblé

préférable à cette odieuse humiliation.

Il tenta de fuir, de se sauver.

Une foule curieuse, avide, insultante, impitoyable, lui barrait le

passage.

CHAPITRE X

ÉVASION ET DUEL

En entrant dans le cabinet où, par considération pour leur sexe et pour

leur rang, le grand connétable avait invité les dames de Repentigny à se

retirer, Léonie ne put retenir un petit cri de surprise.

La propreté élégante, si je puis m'exprimer ainsi, et l'ordre

merveilleux qui régnaient dans ce cabinet le lui avaient arraché. Il

était étroit, resserré, d'une simplicité primitive, et, cependant,

les ustensiles, les outils necessaires à plusieurs métiers, y étaient

renfermés; et cependant tout y était à sa place propre, rien n'y

détonnait, chaque chose, chaque disposition semblait avoir été faite

expressément pour cette pièce, qui, de plus, servait de chambre à

coucher.

Pour large ou luxueuse, de vrai, la couche ne l'était guère: des

planches de pin, très-minces, pliantes, avec une natte de jonc

recouverte de peaux d'ours. Des montures délicates, en noyer tendre,

n'en ornaient pas moins le devant du châlit, posé sur des pieds crochus,

habilement sculptés.

Il remplissait, tout un côté de la chambre.

Dans l'embrasure de l'unique fenêtre, garnie d'un rideau tricoté

avec une sorte de laine en poil de martre, on voyait un tour et ses

accessoires. Auprès, une petite forge, son enclume, ses étaux, et, en

face du lit, un établi de menuisier.

Entre la porte et l'établi, une table à écrire, surmontée d'une

bibliothèque exiguë, mais composée avec un certain art. Les oeuvres de

Shakespeare, Byron, Thomas, Corneille, Molière, La Bruyère, les premiers

romans de Cooper et de Walter Scott s'y faisaient remarquer, parmi des

ouvrages de théologie.

Quelques aquarelles et dessins, bien réussis, signées Paul (on se

souvient que c'était le nom chrétien de Co-lo-mo-o), comblaient avec des

trophées d'armes sauvages et civilisées les intervalles inoccupés.

Quatre chaises, à fonds de bois brun bordés en jaune, étaient rangées

dans les angles.

Le plancher, lavé avec le soin scrupuleux d'une ménagère hollandaise,

brillait d'une blancheur aussi éclatante que l'ivoire.

Mais ce qui étonnait et charmait tout à la fois, c'était l'heureux

accord, l'harmonie de tant d'objets disparates, réunis dans un si court

espace.

--Oh! mais, dis donc, maman, comme c'est gentil ici! exclama Léonie.

--C'est sans doute la chambre de ce pauvre et bon jeune homme.

--Assurément. Mais vois un peu comme il a du goût pour un sauvage!

Et la jeune fille désigna la bibliothèque dont le cadre avait été tourné

avec beaucoup de mignardise.

--Le fait est qu'on ne se croirait jamais chez un Indien, murmura madame

de Repentigny.

--N'est-ce pas? appuya Léonie.

--Avec quel enthousiasme tu dis cela! fit sa mère en appuyant doucement

la main sur son épaule.

Léonie sentit que ses joues devenaient brûlantes. Elle baissa les yeux.

--Il lit nos grands poètes, dit madame de Repentigny.

--Et il écrit aussi, repartit la jeune fille, en jetant les yeux sur la

table. Tiens, regarde, maman; voilà un manuscrit: \_Histoire des grands

chefs\_.

--En effet, car.....

--Écoute donc, maman, s'écria tout à coup Léonie, en posant un doigt sur

ses lèvres.

Par un sentiment bien facile à comprendre, madame de Repentigny tâchait

de détourner de sir William les pensées de sa tille. L'apparition aussi

ridicule que peu séante de l'officier était pour elle un motif de grave

contrariété. La cause son emplumement, elle la devinait. Mais c'était

un sujet délicat à traiter avec une jeune personne. Elle appréhendait le

moment où Léonie allait faire ses réflexions à cet égard. Méditant

les réponses les plus convenables qu'elle pourrait opposer à ses

commentaires, elle était enchantée de voir son esprit occupé ailleurs.

Malheureusement, la chambre de Co-lo-mo-o n'était séparée de la salle

que par une légère cloison, à travers laquelle on percevait tout ce qui

se disait, à voix haute, dans l'une ou l'autre pièce, et Léonie, qui

avait reconnu sir William aussi bien que sa mère, avait entendu ces

mots:

--Les misérables! ils voulaient me brûler à petit feu!

--Regarde la jolie coupe, comme elle est coquettement tournée, dit

madame de Repentigny.

--A propos, dit Léonie, que peut-il être arrivé à sir William?

--Mais, je ne sais trop, balbutia madame de Repentigny; les sauvages

n'aiment pas les Anglais.

--Ah! mon Dieu! l'ont-ils arrangé? dit Léonie en détournant la tête pour

cacher un sourire.

La voix du grand connétable répondit:

--Croyez, sir William, que justice vous sera faite. Nous ne souffrirons

pas qu'un brave officier de l'armée britannique soit indignement

maltraité par une populace...

--Indignement, très-indignement, interrompit le lieutenant.

--Mais, reprit le magistrat, avant toute chose, il faudrait vous

changer, sir William.

A ces mots, Léonie ne put maîtriser un éclat de rire; madame de

Repentigny elle-même eut bien de la peine à garder son sérieux.

Le grand connétable poursuivit:

--Il y a encore une pièce de libre ici; passez-y, sir William. Avec de

l'eau chaude et de la potasse, vous enlèverez le plus gros des plumes.

Deux de mes hommes vous aideront. On est allé chercher vos vêtements.

Quand vous serez habillé, je me tiendrai à votre disposition pour

procéder à l'enquête.

--Non, non, repartit vivement l'officier, pas d'enquête sur cette

affaire, je vous prie, monsieur, elle me rendrait la fable de la

garnison. Étouffons-la plutôt.

--Comme il vous plaira, sir William.

--Monsieur le grand connétable, reprit le lieutenant, d'un ton plus bas,

voulez-vous avoir la bonté de faire mes excuses aux dames de Repentigny;

je ne puis me présenter à elles, vous comprenez!

--Parfaitement, parfaitement, sir William. Si elles y consentent, je les

reconduirai même à Lachine, en emmenant mon prisonnier.

--Je vous demanderai encore le secret...

--Sur votre aventure?

--Oui, monsieur, sur cette vilaine, très-vilaine aventure.

--Vous avez ma parole, sir William. En donnant une légère gratification

à nos hommes, eux aussi seront muets comme la tombe.

--Je n'y manquerai pas, dit l'officier, en s'avançant vers la porte

d'une des chambres à coucher.

--Non, pas celle-là, pas celle-là! que faites-vous, sir William? C'est

là que sont les dames de Repentigny; la porte de gauche! Bien, vous y

êtes! dit le magistrat, en remarquant que le lieutenant marchait vers le

cabinet de Co-lo-mo-o.

--Pauvre sir William, je le plains de tout mon coeur, dit ironiquement

Léonie; mais c'est égal, j'aurais maintenant bien de la peine à épouser

un homme que j'ai vu dans une situation aussi burlesque.

--Tiens, un portrait qui te ressemble! s'écria madame de Repentigny,

feignant de n'avoir point prêté l'oreille à cette observation.

La jeune fille se rapprocha de sa mère, qui examinait une ébauche aux

deux crayons, fixée par quatre épingles à la cloison.

--Ah! mon Dieu, mais c'est vrai; on jurerait que c'est moi!

exclama-t-elle, après avoir jeté un coup d'oeil sur le dessin.

A ce moment on frappa doucement à la porte.

--Mesdames, dit le grand-connétable, en se montrant, sir William...

--Bien, bien! nous savons, monsieur, répondit madame de Repentigny.

Et, s'adressant à sa fille:

--Viens, Léonie.

La jeune demoiselle sortit à regret de la chambre. En rentrant dans la

salle, elle tenait ses yeux attachés vers le sol. Cependant elle sentit

le regard courroucé que lui lança Co-lo-mo-o, car il était furieux que

le secret du sa chambre eût été violé par des étrangers.

Madame de Repentigny dit aussitôt à l'indien:

--Ma fille et moi ne voulons pas savoir de quoi on vous accuse, mais

soyez sûr, monsieur, que tout ce qu'il faudra faire pour vous rendre

la liberté, nous le ferons, et nous nous jugerons encore vos obligées.

Quant à votre mère, dites ce que nous pouvons faire pour elle.

--La femme du sagamo est libre; elle n'a plus besoin de rien. Son

fils ne demande et ne veut rien, répondit sèchement le jeune homme, en

tournant le dos aux deux dames.

--Vous le voyez, c'est une tête de mule, une vraie tête de mule, je l'ai

dit; mais nous lui mettrons les pincettes, s'écria le grand connétable,

en se frottant les mains,--Mesdames, voulez-vous accepter mon canot pour

retourner à Lachine?

--Merci, monsieur, nous avons le notre.

--Désolé, mesdames, désolé de ne pouvoir vous être utile, dit

l'obséquieux magistrat.

Léonie et sa mère sortirent du wigwam au milieu d'un attroupement

considérable.

Le grand-connétable les suivit de près avec son captif et quelques

agents de police. Mais, arrivées à l'endroit où on les avait débarquées,

madame de Repentigny ne trouva plus les bateliers. Ils n'avaient garde

de se montrer après l'attentat dont ils étaient les principaux auteurs.

En vain madame de Repentigny offrit-elle de l'argent à d'autres

Indiens pour les traverser. La crainte des policemen l'emportait sur la

cupidité. Heureusement que le grand-connétable renouvela sa proposition,

qui, cette fois, fut acceptée.

Les dames de Repentigny, son greffier et lui montèrent dans un canot,

avec deux rameurs; on embarqua dans un autre Co-lo-mo-o entre quatre

agents de police, et le magistrat donna l'ordre du départ.

A cet instant, un homme chétif fendit la foule curieusement assemblée

sur le rivage, s'avança vers le canot qui contenait le Petit-Aigle et

fit un signe aux agents de police.

--Qu'est-ce que veut ce nabot? dit rudement l'un en le repoussant.

--Laisse-le, dit un autre, c'est Jean-Baptiste le quêteux. Il veut

traverser, faisons-lui la charité, ça nous portera bonheur.

Le bancal était déjà dans l'embarcation.

Les deux bateaux quittèrent le quai en même temps.

Léonie, songeuse, le coeur oppressé, hasardait, de moment en moment,

sur Co-lo-mo-o, des regards timides et sympathiques; le Petit-Aigle, les

mains liées sur le dos, semblait indifférent à ce qui l'entourait. Assis

derrière lui, Jean échangeait des signes avec les hommes de police, sans

avoir l'air de le connaître.

On atteignit ainsi le milieu du Saint-Laurent; les deux canots marchant

de conserve.

Tout à coup le bancal, qui s'était dressé comme pour examiner un objet à

distance, perdit son équilibre et tomba sur le Petit-Aigle.

Les policemen partirent d'un éclat de rire..

Le muet se releva lentement, et, comme s'il eut entendu les rieurs, se

tourna vers eux avec colère. L'hilarité des agents de la force publique

redoubla. Mais alors Co-lo-mo-o et le nain sautèrent dans le fleuve,

chacun d'un côté.

--Tirez dessus! tirez dessus! commanda le grand-connétable, qui avait vu

ce mouvement.

--Oh! monsieur! dit Léonie, en lui arrêtant le bras car le magistrat

avait déjà armé un pistolet.

C'était inutile; Jean-Baptiste et l'Indien, dont le premier avait coupé

les entraves, dans sa chute prétendue, s'étaient enfoncés sous l'eau.

--Il faut les poursuivre! Nous les attraperons! nous les attraperons!

Dix piastres A celui qui prendra le sauvage! cria le grand-connétable.

L'autre canot se mit aussitôt à donner la chasse au fugitif, dans la

direction des rapides. Celui de l'officier de police allait suivre la

même route, quand madame de Repentigny dit à ce dernier:

--Mais, monsieur, on nous attend à Lachine; vous ne voulez pas, j'espère

que nous participions à vos recherches!

--C'est juste, madame; pardon de mon oubli, je vais vous faire conduire

à terre.

Cette réponse soulagea Léonie d'un grand poids. Dans le fond de son âme,

elle priait Dieu pour que le Petit-Aigle échappât aux agents de police,

et ses yeux demeuraient rivés sur le fleuve.

Elle désirait et tremblait, en même temps, de voir reparaître son

sauveur.

Mais le canot du grand-connétable arriva à Lachine sans que Léonie eût,

de nouveau, aperçu Co-lo-mo-o ou le nain.

Le lunch, chez Xavier Cherrier, fut assez triste, malgré les efforts

du jeune homme et de sa femme pour l'égayer. Léonie était soucieuse;

sa mère partageait son anxiété, et les plaisanteries de leur hôte sur

l'échauffourée de sir William ne parvinrent pas à leur dérider le front.

Tous quatre revinrent à Montréal.

A la sollicitation de sa fille, madame de Repentigny envoya un

domestique pour savoir si le Petit-Aigle avait ou non été repris.

On lui rapporta qu'on ne savait ce qu'il était devenu et que,

désespérant de s'en emparer, la police avait abandonné la poursuite.

Cette réponse rassénéra Léonie; car elle avait l'intime assurance que

Co-lo-mo-o ne s'était pas noyé.

Dans la soirée, sir William se fit annoncer. La jeune fille se sentait

de bonne humeur. Au lieu de plaisanter sur sa mésaventure, elle ne lui

en parla que pour le plaindre, et avec une commisération qui enchanta

l'officier, peu habitué à de semblables témoignages d'affection.

Outre sir William et Cherrier, plusieurs personnes de la ville avaient

été retenues à dîner par madame de Repentigny.

Le repas fut animé, joyeux, la maîtresse de la maison ayant

préalablement interdit toute conversation politique.

Mais, après le dessert, les dames quittèrent la table, suivant la mode

anglaise; on enleva la nappe, et les domestiques apportèrent des carafes

de vin, des noix, des noisettes et différentes espèces de fruits secs.

Les messieurs, délivrés de leur consigne, commencèrent alors à parler

des événements du jour. Sir William King, qui avait bu en véritable

enfant du nord, fit une sortie furibonde contre les Canadiens-Français.

Quoique plusieurs des assistants appartinssent à cette nationalité, la

plupart étant fonctionnaires publics, et, comme tels, plus jaloux de

leurs emplois que de leur dignité personnelle, n'osaient lui répondre.

Quelques-uns même applaudissaient chaudement.

--Nous tondrons, s'il le faut, jusqu'à la peau, ces moutons entêtés,

très-entêtés, s'écria sir William en manière de conclusion.

--Ce sera probablement pour vous remplumer, répondit Cherrier, en

grugeant une amande.

A cette allusion, le visage de l'officier passa du pourpre au cramoisi.

--Est-ce une insulte? tonna-t-il.

--Mais, à votre choix, répliqua tranquillement Cherrier.

--Monsieur!... reprit l'Anglais, haussant encore le ton.

--Ah! messieurs, du calme, je vous prie; n'oublions pas que nous sommes

chez des dames, intervint un des convives.

La provocation en resta là, et l'entretien redevint général. Chacun

pensait, sauf les intéressés, que cette dispute n'aurait pas plus de

suites que les fumées du vin, auxquelles on l'attribuait généralement.

Mais, le lendemain, Cherrier reçut, dans la matinée, deux officiers

anglais, porteurs d'un cartel de la part de sir William King. On lui

laissait le choix des armes.

--C'est bien, messieurs, leur dit le jeune homme; entre quatre et cinq

heures, j'aurai l'honneur de vous envoyer mes témoins.

Xavier était très-brave. Le duel ne l'effrayait pas. Il détestait depuis

longtemps sir William King, dont l'impertinente fatuité lui agaçait

les oreilles, suivant son expression; depuis longtemps aussi il ne

négligeait aucune occasion de rabaisser sa morgue aristocratique.

Mais Xavier aimait sa femme; il l'aimait passionnément. Et l'idée d'une

rencontre, qui pouvait être mortelle, l'attrista un moment.

Il réfléchit durant une heure en se promenant dans son cabinet, puis

il écrivit quelques lettres, traça nu crayon cinq ou six lignes sur un

carré de papier, le roula entre ses doigts, et monta à une volière qu'il

entretenait sous les combles de sa maison.

Dans cette volière, une demi-douzaine de pigeons roucoulaient

amoureusement. Xavier en saisit un, lui attacha le rouleau de papier au

cou, ouvrit une lucarne, et lâcha l'oiseau, qui prit aussitôt son essor

vers le Saint-Laurent.

Trois heures après, un homme de haute stature était introduit dans le

cabinet de Cherrier.

--Comment, mon ami, dit-il, après lui avoir serré la main, vous voulez

vous battre au moment où nous avons besoin de tous nos bras, de toutes

nos intelligences! C'est une sottise, pardonnez-moi ma rude franchise.

--Il m'était impossible de refuser, monsieur!

--Quel est votre adversaire?

--Sir William King, un officier anglais.

--Un officier anglais! dit l'inconnu en tressaillant. Ah! c'est

différent. Je prends votre parti, le voulez-vous?

--Merci, monsieur, soyez mon témoin, cela suffira.

--Vous avez raison. Je ne savais ce que je disais. Quelles armes?

--Le pistolet. Mon autre témoin sera M. Décoigne. Souhaitez-vous vous

entendre avec lui?

--Assurément. Où aura lieu la rencontre?

--Il vaudrait peut-être mieux aller sur la frontière, car les lois.....

--Non, non, dit l'étranger. C'est trop loin, et nous n'avons pas de

temps à perdre. Je connais un endroit charmant. Si vous voulez vous en

rapporter à moi.....

Cherrier s'inclina en signe d'assentiment. Après quelques nouveaux

pourparlers les deux hommes se quittèrent.

Xavier était si tranquille que sa femme ne soupçonna pas le danger

auquel il allait s'exposer.

Le lendemain, deux canots déposèrent six hommes sur un des îlots de

Boucherville, à six lieues environ de Montréal.

Parmi ces hommes se trouvaient Xavier Cherrier et sir William King.

Ils se présentèrent mutuellement leurs témoins: MM. Villefranche[42] et

Décoigne pour Cherrier, Steven et Johnson pour King.

[Note 42: Voir la \_Huronne\_.]

En abordant, Villefranche avait les traits contractés. A en juger par sa

physionomie, une tempête terrible grondait dans son sein. Malgré l'air

de force et d'énergie que respirait toute sa personne, il chancelait

presque.

Le terrain fut choisi dans une éclaircie gazonnée, au milieu de laquelle

s'élevait un petit tertre.

--Il y a vingt et un ans... déjà[43]! murmura le principal témoin de

Cherrier, en embrassant ce tertre dans un regard sombre et douloureux.

[Note 43: La \_Huronne\_, prologue.]

--Êtes-vous prêts, messieurs? demanda M. Steven.

--Oui, dirent les deux adversaires.

Ils devaient tirer à vingt-cinq pas, et rester en place ou marcher

facultativement l'un sur l'autre.

On leur remit à chacun un pistolet chargé.

Ils se postèrent.

--Allez, dit M. Steven, d'une voix brève.

Les deux antagonistes étaient également altérés de vengeance. Ils ne

bougèrent pas de place.

Une double explosion retentit. Xavier tomba à la renverse, baigné dans

son sang.

--Ah! grommela Villefranche, entre ses dents; ce misérable Anglais

nous échappe; j'espérais pourtant bien l'enterrer ici! Mais, patience,

patience, je le retrouverai!

CHAPITRE XI

LES GARNISAIRES DE L'ILE AU DIABLE.

Après le départ des deux canots qui emmenaient Co-lo-mo-o et la police,

les iroquois attroupés sur le rivage du Saint-Laurent, à Caughnawagha,

s'étaient lentement retirés dans leurs loges.

Seules deux personnes, deux femmes, ne quittèrent point le bord du

fleuve.

L'une, debout à la pointe d'un rocher, drapée dans sa couverte, muette,

immobile comme un marbre, mais le front plissé, les yeux sombres,

profondément rentrés sous leurs orbites, les traits contractés, la lèvre

frissonnante, semblait quelque manitou indien descendu sur la terre pour

y venger les insultes faites à son peuple.

L'autre, accroupie, la tête penchée, le visage plongé dans ses mains,

les cheveux flottant au vent, pleurait à chaudes larmes. Puissante

aussi, sa douleur s'exhalait en sanglots déchirants. Mais que loin

elle était de celle qui gonflait le sein de sa compagne, sans pouvoir

s'épancher! Cependant, si l'attitude austère de celle-ci effrayait

presque, la posture humble, désespérée de celle-là, navrait le coeur.

La première était Ni-a-pa-ah, mère de Co-lo-mo-o; la seconde était

Hi-ou-ti-ou-li, la Fauvette-Légère, fille de Mu-us-lu-lu, soeur de la

maîtresse de sir William King.

Hi-ou-ti-ou-li aimait Co-lo-mo-o. Après la famille de Nar-go-tou-ké,

la sienne était celle des Iroquois de Caughnawagha dont le sang s'était

conservé le plus pur.

On avait même espéré qu'un mariage entre leurs enfants éteindrait la

haine qui divisait les deux chefs. Par malheur, aucun d'eux n'était

disposé à faire une concession à l'autre.

Co-lo-mo-o avait accueilli avec une indifférence complète l'amour

d'Hi-ou-ti-ou-li. Et la jeune fille, malgré sa jeunesse rayonnante de

beauté, se consumait dans le chagrin et les pleurs; car, dédaignée par

l'objet de son culte, elle était encore en butte aux mauvais traitements

de ses parents qui ne lui pardonnaient pas sa tendresse pour le fils de

leur ennemi.

Tout d'un coup Hi-ou-ti-ou-li releva la tête, puis elle s'élança vers

Ni-a-pa-ah:

--Ma mère, dit-elle, je vais suivre le Petit-Aigle; venez avec moi;

partons; je connais, parmi les Fransé[44] de Montréal, des chefs

influents. Nous irons chez eux; nous leur parlerons; ils rendront la

liberté...

[Note 44: Les Indiens appellent ainsi les Canadiens-Français.]

Elle s'arrêta court, la pauvre enfant, et baissa les yeux.

Aux premiers mots, Ni-a-pa-ah avait haussé les épaules, ensuite elle

s'était retournée lentement et avait repris le chemin de sa cabane, sans

accorder un regard à la belle éplorée.

L'affliction chez nous efface les rangs, elle fait taire les inimitiés.

Il n'en est pas de même chez les Peaux-Rouges. L'aversion subsiste à

travers toutes les vicissitudes de la vie. Elle en dépasse les limites

pour se transmettre, plante vénéneuse, vivace, indéracinable, de

générations en générations.

La femme de Nar-go-tou-ké éloignée, Hi-ou-ti-ou-li reporta sur le fleuve

ses yeux humides.

Le temps était fort clair et la vue embrassait les deux rives.

A ce moment, la Fauvette-Légère aperçut le bancal, qui se levait dans le

canot et tombait sur Co-lo-mo-o.

Elle pressentit l'intention de Jean-Baptiste. Son coeur battit

violemment. Les pleurs séchèrent sous sa paupière. Son regard doubla

d'intensité.

Le Petit-Aigle se jette à l'eau, aussitôt Hi-ou-ti-ou-li saute dans un

canot et s'avance vers le milieu du Saint-Laurent.

Cependant, Jean-Baptiste avait, pour couper les liens du jeune

chef, profité du passage d'un de ces longs trains, de bois que les

Canadiens-Français appellent cages.

Co-lo-mo-o comprit bien que la cage pouvait lui être d'une grande

utilité.

Lorsqu'il plongea, une distance de cinquante à soixante brasses environ

le séparait des canots de la police.

Mais au lieu de nager tout d'abord vers la cage, le jeune homme prit une

direction opposée, et, après quatre ou cinq minutes, se montra à fleur

d'eau derrière une petite île.

Du bateau lancé à sa poursuite, on le distingua.

L'Indien n'en demandait pas davantage. Se renfonçant immédiatement sous

les flots, il pointe alors sur la cage, pendant que les gens de police,

trompés par son stratagème, le chassent vainement autour de l'île.

Le train de bois marche avec lenteur.

Co-lo-mo-o ne tarde guère à ile rejoindre. Quand il juge c«i cire tout

près, il remonte, et une grosse botte d'herbes aquatiques paraît à la

surface du fleuve.

Ces herbages, c'est Co-lo-mo-o qui les a cueillis près de l'Ile. On

dirait qu'arrachés de quelque crique par la force du courant, ils s'en

vont bien innocemment à la dérive. Mais, dans leur touffe épaisse, se

cache la tête du Petit-Aigle. Il respire, tout en observant ses ennemis,

à présent descendus sur l'île pour l'y chercher.

Cependant Co-lo-mo-o est fatigué. Longue est la course qu'il a fournie

sans pouvoir reprendre haleine. Il s'accroche à un des arbres qui

composent la cage et examine les hommes chargés de la diriger.

C'est que déjà se font entendre les voix mugissantes des rapides; c'est

que déjà aussi les vagues sont devenues trop impétueuses pour qu'il

soit possible de regagner la rive à la nage, et que Co-lo-mo-o sait qu'à

moins de monter sur le train, il court risque d'être déchiré par les

rochers qui hérissent le Saint-Laurent au sault Saint-Louis.

Que les cageux soient des Canadiens-Français ou des Irlandais, et

le Petit-Aigle leur demandera assistance, car les uns et les autres

détestent les Anglais.

Mais à leurs grosses figures sanguinolentes, à leurs yeux bleus, à leurs

favoris roux comme leurs cheveux, Co-lo-mo-o reconnaît des Écossais, ces

fidèles serviteurs de la couronne d'Angleterre, que le temps a rendus

plus royalistes que le roi lui-même.

Impossible de s'adresser à ces hommes. Malgré le respect,--un peu

exagéré,--qu'on leur prête pour les lois de l'hospitalité, ils

s'empareraient assurément du jeune sagamo et le livreraient à la police,

en arrivant à Montréal.

Pourtant l'on n'aperçoit plus dans l'espace les policemen.

A peine la cime des arbres de l'île où ils ont débarqué est-elle encore

visible.

Co-lo-mo-o réfléchit.

Il faut se décider, et promptement: de plus en plus on approche des

rapides et voilà que les cageux se hâtent de diviser leur train en

plusieurs parties, suivant l'habitude, afin qu'il ne soit pas rompu par

les écueils, en descendant la cataracte.

Que faire? se confier à eux. C'est la dernière chance de salut. Il n'y a

plus à hésiter.

Co-lo-mo-o en prend la résolution. La perspective de la prison est

encore préférable à une mort imminente.

Il dresse la tête; il fait un mouvement pour se hisser sur la cage: le

bruit d'un canot frappe son oreille.

Suspendu à l'un des bois flottants, Co-lo-mo-o se retourne, plein de

rage, prêt à replonger dans l'abîme et à périr dans son sein, plutôt

qu'à se livrer aux ennemis de sa race.

Mais non, le brave Iroquois ne succombera pas ainsi; pas ainsi, non, il

ne languira pas cette fois dans un noir cachot.

--Vile! vite! mon frère! lui crie une voix inquiète.

Un des cageux répond:

--Eh! ou diable va-t-on comme cela, la belle? As-tu envie de sauter les

rapides avec nous? Au moins, viens ici, près de moi, tu seras plus on

sûreté que dans ta coquille de noix.

--Pardieu! c'est qu'elle est jolie, cette coquine! ajouta un second. Ah!

mais qu'est-ce que cela veut dire!

Cette exclamation fut arrachée au marinier par la soudaine apparition de

Co-lo-mo-o.

Reconnaissant la personne et la voix qui l'avaient appelé l'Indien prit

son élan, monta sur la cage, et d'un bond, fut dans le canot, à côté

d'Hi-ou-ti-ou-li.

--Ces sauvages, ça vous a de drôles d'inventions! dit le premier des

Écossais qui avait parlé.

--A quel jeu jouent-ils? dit lautre.

--Au jeu de l'évasion, intervint un troisième. L'homme est un

prisonnier, je l'ai remarqué, tout à l'heure, dans le bateau de la

police. Il s'est échappé. Mais il y a sans doute une prime pour sa peau;

je m'en vas tâcher de l'avoir.

En disant ces mots, le cageux prit, sur un fagot, un long fusil simple,

l'épaula tranquillement et fit feu.

--Un cri perçant retentit.

--Touché! touché! je l'ai touché! s'exclama l'Écossais, en brandissant

triomphalement son fusil en l'air.

L'on n'entendit plus rien, car les tronçons de la cage s'étaient tour à

tour engagé dans la passe des rapides.

--Mon frère est blessé! répétait avec angoisses Hi-ou-ti-ou-li, en

voyant quelques gouttes de sang qui roulaient sur la joue de Co-lo-mo-o.

--Non, ma soeur, répondit le jeune homme.

--Mais tu as été atteint!

--Légèrement. Ramons, ramons; à droite! ferme! repartit le Petit-Aigle

qui, aussitôt dans le canot, avait saisi une pagaie et faisait des

efforts surhumains pour résister à la violence des eaux.

Ce n'était point une entreprise aisée. Des lames courtes, furieuses,

irritées, déferlaient avec fracas autour de l'esquif, menaçant de

l'engloutir ou de le précipiter avec elles à travers les écueils. Pour

braver leur colère, pour la vaincre, il fallait joindre l'énergie A la

prudence, l'habileté au sang-froid.

Ces qualités, Co-lo-mo-o les possédait heureusement à un haut degré.

Secondé avec autant d'intelligence que de courage par Mi-ou-li-ou-li, il

parvint, après une lutte acharnée avec le terrible élément, à placer un

certain intervalle entre les rapides et son embarcation.

Hors du danger le plus pressant, il se demanda ce qu'il devait faire.

Retourner au village eut été une maladresse. Aussi le Petit-Aigle n'y

songea-t-il point. Le meilleur parti qu'il put adopter, c'était de

joindre son père sur l'île au Diable.

Mais une difficulté se présentait. Hi-ou-ti-ou-li était fille de

Mu-us-lu-lu; ne le trahirait-elle pas? D'ailleurs, l'île au Diable

servait de retraite à une foule de gens, Canadiens et Indiens, en

hostilité ouverte avec le gouvernement anglais. Tous s'étaient liés par

un serment solennel à ne jamais révéler cet asile.

Co-lo-mo-o résolut de sonder la Fauvette-Légère.

--Je remercie, dit-il, ma soeur du service qu'elle m'a rendu. En

revenant à Caughnawagha, je lui ferai des présents qui lui prouveront

que mon coeur n'est point ingrat.

--Hi-ou-ti-ou-li, répondit-elle, ne demande rien. Si son frère

Co-lo-mo-o est heureux, elle aussi est heureuse; s'il souffre, elle

aussi souffre.

--Ma soeur est bonne, reprit le sagamo. Pourquoi l'esprit du père de ma

soeur n'est-il pas semblable au sien?

L'Indienne soupira, et le Petit-Aigle poursuivit:

--L'esprit du père de ma soeur lui parle pour les ennemis du notre race.

--Mais, s'écria vivement la jeune fille, l'esprit d'Hi-ou-ti-ou-li

lui parle pour les amis de Co-lo-mo-o. En le voyant pris par

les Habits-Rouge elle a pleuré; en le voyant se jeter dans la

Grande-Rivière, elle a été réjouie et elle est venue à lui pour l'aider

s'il avait besoin de son secours.

Le sachem, se tournant vers elle, lui envoya un regard de gratitude, et

il dit:

--Ma soeur veut donc du bien à Co-lo-mo-o?

--Hi-ou-ti-ou-li veut pour Co-lo-mo-o ce qui lui est agréable.

--Et elle serait fidèle à ceux qu'il aime?

--Oh! oui, répliqua-t-elle avec ardeur.

--Alors, dit lu Petit-Aigle; si je lui découvrais un secret elle le

garderait comme la Grande-Rivière garde les cailloux qu'on laisse tomber

dans son lit?

--Si mon frère confiait un secret à Hi-ou-ti-ou-li, dit-elle

chaleureusement, c'est qu'il l'aimerait; et s'il l'aimait,

Hi-ou-ti-ou-li mourrait avec joie pour lui faire un plaisir.

--Ma soeur n'aperçoit-elle rien là-bas, sur la rive? interrogea

Co-lo-mo-o, changeant brusquement le sujet de la conversation.

Fauvette-Légère regarda un instant dans la direction qu'il indiquait.

Elle, lui répondit:

--Je vois les Habits-Rouges. Que mon frère n'aille pas de ce côté!

--Non, Co-lo-mo-o n'ira point. Il se rendra dans un autre lieu où il

pourra échapper aux griffes de ses lâches anglais, si Hi-ou-ti-ou-li

veut lui promettre de ne point le trahir.

--Hi-ou-ti-ou-li le jure sur la croix qu'adorent les chrétiens! répondit

gravement la jeune Iroquoise en étendant son bras vers le petit clocher

de la chapelle de Caughnawagha, qui se profilait dans le lointain.

Satisfait de ce serment, le fils de Nar-go-tou-ké oublia qu'il était

défendu aux non-initiés de pénétrer dans l'île au Diable et manoeuvra

hardiment vers ce point.

Sa compagne le laissa faire sans prononcer une parole, quoiqu'elle

ignorât l'existence du cordage qui facilitait l'accès de l'îlot; et

quoique, par conséquent, elle dût d'abord juger le dessein de Co-lo-mo-o

follement téméraire.

Mais n'avait-elle pas dit, ne pensait-elle pas que ce serait un bonheur

pour elle de mourir, s'il était nécessaire, en le servant?

Surprise à la vue du câble dont Co-lo-mo-o se saisit, afin de haler le

canot jusqu'à la seule place abordable, elle le fut bien davantage quand

une foule de gens, à l'extérieur farouche, les entourèrent au moment de

leur débarquement.

Parmi eux, il y avait des Canadiens, des Indiens, des Irlandais, et

quelques Anglais.

Tous étaient armés.

Il remplissaient l'étroite crique où Co-lo-mo-o amarrait son canot.

Plus encore que la jeune fille, ils paraissaient étonnés. La plupart lui

lancèrent des regards menaçants.

Nar-go-tou-ké, son fusil à la main, marcha vers Co-lo-mo-o, et, lui

frappant sur l'épaule:

--Pourquoi, dit-il d'un ton rude, mon fils amène-t-il ici cette fille de

loup?

--Elle m'a sauvé la vie, balbutia le jeune homme, tremblant d'avoir

offensé son père.

--Et c'est pour la récompenser de lui avoir sauvé la vie que mon fils la

conduit à sa perte? reprit la Poudre en portant le pouce sur le chien de

son fusil.

--Les Habits-Rouges me poursuivaient.....

Nar-go-tou-ké ne lui donna pas le loisir d'achever.

--Qu'importe! s'écria-t-il. Mon fils nous a vendus en montrant, notre

refuge à cette squaw de malheur. Il périra avec elle.

--Il est vrai que les règlements de noire association décrètent la mort

contre les délateurs et les profanes, dit un Canadien-Français; mais

avant de condamner ce jeune homme, on devrait l'entendre.

--Mes règlements à moi, riposta impétueusement la Poudre, sont qu'il

est mon fils, qu'il a manqué au respect qu'il me devait, en amenant ici

cette fille, et que, pour le punir, je vais le tuer comme il le mérite.

--Si je vous ai manqué de respect, je suis prêt à subir mon châtiment;

mais épargnez Hi-ou-ti-ou-li, dit bravement Co-lo-mo-o.

--Épargner le vil rejeton de Mu-us-lu-lu! Non! non! dit aigrement

Nar-go-tou-ké.

Et deux petits coups secs résonnèrent.

L'irascible sagamo venait d'armer son fusil.

--Grâce pour Co-lo-mo-o! grâce pour votre fils! supplia Hi-ou-ti-ou-li

en se jetant à ses genoux; grâce pour lui, je vous en conjure! Moi, je

ne découvrirai pas votre secret, je l'ai juré..... Si vous doutez de

la parole d'Hi-ou-ti-ou-li, sacrifiez-la, et ne faites pas de mal à

Co-lo-mo-o.

--Il faut délibérer, dirent plusieurs voix.

Nar-go-tou-ké ne les entendit pas. Il ajusta le Petit-Aigle, toujours

calme, impassible, et pressa la détente. Le coup partit. Mais une main

vigoureuse avait subitement rabaissé le canon du fusil, et le plomb

meurtrier s'était logé en terre.

--Poignet-d'Acier! Poignet-d'Acier! murmurèrent les spectateurs.

Exaspéré par cette opposition soudaine à l'horrible forfait que, dans

son emportement aveugle, il eut accompli, la Poudre avait tourné sur ses

talons comme sur un pivot, et, la prunelle enflammée, la provocation à

la bouche, il défiait le nouveau venu.

CHAPITRE XII

LE CHARLEVOIX

Haute taille, belle prestance, charpente musculeuse, visage rude,

bronzé, cheveux noirs, grisonnants, barbe longue, de même nuance que les

cheveux, l'air d'un héros de légende, tel était ce dernier.

Son âge eût été difficile à préciser; il pouvait tout aussi bien avoir

quarante-cinq ans que soixante. Mais la force et la santé rayonnaient

sur sa personne. On devinait qu'il avait été créé pour le commandement,

destiné aux choses grandes, bonnes ou mauvaises. Un costume mi-parti de

voyage, mi-parti de ville, faisait ressortir les admirables proportions

de ses membres.

C'était un chapeau de feutre brun foncé, une tunique en velours sombre,

boutonnée jusqu'en haut, un pantalon de même étoffe, à demi enfoui dans

une paire de grandes bottes de chasse, mais qu'on pouvait, en un tour de

main, ramener et rabattre par-dessus les tiges.

Il avait débouché par une étroite issue, pratiquée entre les buissons

qui bordent l'île au Diable, et se tenait appuyé à une carabine.

--Mon frère a-t-il perdu la raison? dit-il d'une voix brève à

Nar-go-tou-ké. L'heure est-elle propice pour avoir des querelles? Est-ce

au moment d'attaquer nos ennemis qu'il faut nous diviser? Ce jeune homme

n'est-il pas le fils de mon frère? le dernier des descendants d'une

famille qui compte tant de braves? Que mon frère réfléchisse, et mon

frère me remerciera d'avoir arrêté son bras; car si mon frère est

prompt comme la poudre, dont on lui a donné le nom, il a la sagesse d'un

vieillard, la bonté du père des hommes.

Ce discours était bien propre à apaiser l'irritation du sagamo. Il

flattait sa vanité, le sentiment par excellence des Indiens, et lui

donnait le temps d'envisager l'étendue du crime qu'il avait été sur le

point de perpétrer.

--C'est juste, c'est juste, appuyèrent les assistants.

--Mais, demanda l'un, que ferons-nous de cette squaw? car puisqu'elle

est fille de Mu-us-lu-lu, un loyaliste enragé, elle nous vendra

assurément.

--Je réponds d'elle, s'écria Co-lo-mo-o.

Nar-go-tou-ké fronça les sourcils.

--Est-ce que, dit-il, d'un ton ironique, le descendant de la

Chaudière-Noire voudrait prendre sous sa protection les enfants du

Loup? Oublie-t-il que c'est le père de cette fille qui m'a dénoncé aux

Habits-Rouges? S'il en était ainsi, j'étranglerais plutôt Co-lo-mo-o de

mes propres mains, que de le laisser déshonorer le sang qui coule dans

ses veines.

--Co-lo-mo-o demande pardon à son père, il est prêt à le vénérer et à

lui obéir en tout, dit doucement le jeune homme; mais Hi-ou-ti-ou-li l'a

aidé à échapper aux Kingsors, et il ne la paiera point par un acte de la

plus noire ingratitude.

--Le jeune Aigle parle bien; il est digne de figurer au conseil des

anciens. Qu'il nous conte ce qui lui est arrivé; et toi, vaillant

Nar-go-tou-ké, écoute-le avec le calme des hommes forts, dit alors

Poignet-d'Acier.

Co-lo-mo-o, encouragé par l'approbation générale, fit simplement et

correctement le récit de ce qui s'était passé à Caughnawagha depuis la

fuite de Nar-go-tou-ké.

--En apprenant les outrages dont sa femme et son fils avaient été

victimes, celui-ci se sentit pris d'une fureur nouvelle qui s'exhala

en cris frénétiques, auxquels la plupart des auditeurs joignirent des

paroles de vengeance.

--Puisque cette squaw a sauvé tes jours et puisqu'elle promet de se

taire, qu'elle parte! dit brusquement le sagamo, quand Co-lo-mo-o cessa

de parler. Mais qu'elle se souvienne que si sa langue tourne une fois de

trop dans sa bouche, je la lui arracherai pour la donnera manger à mes

chiens!

--Tu as entendu, jeune fille, fit gravement Poignet-d'Acier. Va, et

rappelle-toi ton serment.

--Ce que Hi-ou-ti-ou-li a promis à Co-lo-mo-o, elle l'observera

avec autant de régularité que le soleil observe son cours, répondit

l'Indienne en embrassant le Petit-Aigle dans un long regard, comme

si elle prévoyait, hélas! que ce regard était le dernier, qu'elle ne

reverrait plus le fils de Nar-go-tou-ké.

Pendant que, un à un, les acteurs de cette scène se baissaient et

s'introduisaient sous les halliers pour rentrer à l'intérieur de l'ilot,

la Fauvette-Légère monta dans son canot et quitta lentement le rivage,

en se laissant glisser le long de la corde qui leur avait servi pour

attérir.

Elle espérait que Co-lo-mo-o lui adresserait un mot, un signe, un coup

d'oeil. Mais soit qu'il craignit d'offenser son père, soit qu'il ne

pensât plus à elle, Co-lo-mo-o se plongea sous les broussailles, sans se

tourner vers la pauvre Indienne.

Fatal oubli, il fut la perte de la Fauvette-Légère.

Le sang s'arrêta dans ses veines; son coeur se glaça; un tourbillon

passa sur ses yeux; ses doigts détendus lâchèrent le câble protecteur,

et la malheureuse Iroquoise, entraînée avec la rapidité de la foudre,

sur la cataracte qui rugissait à cent brasses de là, fut mise en pièces

avec sa frêle embarcation.

Elle n'avait pas proféré un cri, pas fait une tentative pour disputer sa

vie à la mort.

Le lendemain on trouva, échoués dans la baie de Laprairie, ses restes

sanglants, que se disputait une bande de vautours.

Cependant Co-lo-mo-o avait suivi les compagnons de son père dans

l'éclaircie ouverte au milieu de l'île. Il était content de savoir sa

libératrice en sûreté; mais ne se préoccupait plus guère d'elle, croyant

qu'elle retournerait, sans encombre, à Caughnawagha.

Une fois dans la clairière, il remarqua que le nombre des insulaires

augmentait.

Ils arrivaient de toutes les parties de l'ilot et semblaient, pour ainsi

dire, sortir de dessous terre.

Bientôt on en put compter plus de deux cents.

Gens robustes, à la mine énergique, ils appartenaient aux classes

ouvrières de la société.

Les trappeurs, les bateliers, les cageux, dominaient néanmoins dans la

masse.

La clairière était couverte de monde. Poignet-d'Acier grimpa sur la

gigantesque statue dont il a été question déjà, et, s'adressant à la

multitude:

--Mes amis, dit-il, le but qui nous rassemble vous est connu. Quels que

soient nos motifs, nous voulons tous briser le joug que l'Angleterre

fait peser sur ce pays. Pour moi, ce n'est pas le désir d'une heure; il

y a plus de vingt ans qu'il me brûle, que j'en poursuis la réalisation.

Ils le savent, ceux qui m'ont accompagné des déserts de la Colombie

jusqu'ici. Deux fois, j'ai possédé des richesses si grandes que

j'aurais pu acheter tout le Canada aux tyrans qui l'oppriment et qui

le vendraient s'ils en trouvaient un prix capable de satisfaire leur

cupidité; mais, deux fois, mes trésors m'ont été enlevés au moment où

je les rapportais pour vous délivrer de l'infâme tyrannie sous laquelle

Canadiens et Indiens, Irlandais et même Anglais, voue gémissez.

Cependant, quoique ruiné, je n'ai jamais perdu l'espoir. N'avais-je pas

avec moi des hommes intrépides, dévoués jusqu'à la mort?

--Oui, oui! s'écrièrent divers individus dans la foule.

L'orateur poursuivit, en s'animant par degrés:

--Nous sommes entrés au Canada: on nous a proscrits! Nous avons demandé

justice: on a mis nos têtes à prix! Nous avons protesté: on a tiré

sur nous! Eh bien, mes amis, que fallait-il faire? Profiter de

l'exaspération publique, nous unir aux membres du parti libéral; nous

entendre avec les chefs de ce parti, les Papineau, les Neilson, les

O'Callaghan, les Bédard, les Morin, les Viger, et prendre une heure pour

déployer partout, dans le Haut comme dans le Bas-Canada, l'étendard de

l'indépendance!

--Hourrah! hourrah! hip, hip, bip, hourrah! vociféra l'auditoire

enthousiasmé.

--Cette heure, reprit le tribun, elle va sonner. Approuvez-vous mon

alliance avec les patriotes de la province?

--Oui, oui, oui!

--Consentez-vous à leur obéir sous mes ordres?

--Oui, oui, oui!

--Eh! bien, je vous le dis, mes amis, le temps de se lever en masse

est venu. Les correspondances que j'entretiens, comme vous le savez,

au moyen de pigeons dressés à cet effet et qui partent à tout instant

d'ici, mon quartier général, ces correspondances m'apprennent que le

signal sera prochainement donné dans toute la colonie, depuis le golfe

Saint-Laurent jusqu'aux Grands-Lacs; tenez-vous donc pour avertis! Nous,

nous ne sommes que des aventuriers qui avons des injures à venger. Nous

nous réunissons aux partisans de l'émancipation; mais que cette union

ne nous fasse pas oublier notre devise: Dent pour dent, oeil pour oeil,

sang pour sang! Pour l'Angleterre, nous devons être les vengeurs, les

fléaux de Dieu! Amis, encore un mot: Il faut nous disperser jusqu'au

jour où je vous appellerai à moi, et jusqu'à ce jour, il faut courir les

campagnes, raviver les blessures faites à l'orgueil national, remettre

en mémoire les vieux griefs, distribuer des armes, des munitions, et

partout souffler la haine contre l'administration anglaise, partout

allumer l'incendie qui doit consumer jusqu'aux derniers vestiges de ce

pouvoir exécrable!

Des bravos formidables accueillirent la péroraison de Poignet-d'Acier.

Il descendit de sa tribune improvisée, où plusieurs orateurs lui

succédèrent et parlèrent, tour à tour ce langage métaphorique, imagé, si

propre à remuer les passions des masses.

Le crépuscule tombait lorsque le dernier discours fut fini.

--Maintenant, mes amis, reprit Poignet-d'Acier, que chacun de vous aille

là où il a le plus d'influence, et qu'il y attende avec patience le mot

d'ordre que je ne tarderai pas d'envoyer à tous.

S'adressant ensuite à Nar-go-tou-ké:

--Mon frère, lui dit-il, tu resteras ici avec moi et vingt de nos

trappeurs. Notre devoir est de surveiller Montréal et d'y frapper le

premier coup. Quant à ton fils Co-lo-mo-o, il est valeureux, il est

rusé; il partira demain pour soulever les Hurons de Lorette et les

Indiens du Saguenay.

--Je vous remercie, monsieur, d'avoir pensé à moi, dit le jeune homme,

en saluant avec déférence Poignet-d'Acier.

--C'est bien; nous vous déguiserons, jeune homme, afin que vous ne soyez

pas reconnu. Il y a ici, dans, ma tente, tout ce qui est nécessaire pour

cela. Vous parlez sans accent le français et l'anglais. Avec une fausse

barbe et un habillement de fin drap noir, vous pourrez facilement vous

donner pour un planteur de la Louisiane.

--Mais, objecta Nar-go-tou-ké, mon fils restera ce qu'il est: l'ours n'a

pas besoin de la peau du renard.

--Mon frère, répliqua sévèrement Poignet-d'Acier, qui veut la fin veut

aussi les moyens.

--Le chef blanc dit vrai, mon père, ajouta Co-lo-mo-o. Sous mon costume

je serais reconnu soit à Montréal, soit à Québec. 11 vaut mieux en

mettre un autre.

--D'ailleurs, dit le premier, ce ne sera que pour un temps. Aussitôt sa

mission remplie, le jeune aigle reprendra sa couverte nationale.

--Qu'il fasse donc comme il lui plaira, pourvu que son bras ne soit

jamais fatigué quand la hache de guerre sera une fois déterrée, fit

Nar-go-tou-ké d'une voix vibrante.

--Je me porte garant pour sa valeur! dit Poignet-d'Acier, en posant

familièrement sa main sur l'épaule du jeune iroquois.

Moins d'une heure après, une vingtaine d'hommes seulement demeuraient

encore sur l'île au Diable.

Les autres, après avoir regagné le bord méridional du Saint-Laurent,

s'étaient disséminés eu petits groupes, par différents chemins, dans les

campagnes environnantes.

Co-lo-mo-o, vêtu en colon des États de l'Amérique du Sud, coucha dans

les bois de Saint-Lambert, hameau situé au bas de Laprairie, tout à fait

vis à vis de Montréal.

Le lendemain, il déjeuna dans une ferme et traversa le fleuve sur le

bateau à roues mues par des chevaux, qui faisait alors le service entre

les deux rives.

Ce jour-là était un dimanche, il n'y avait point de départ pour Québec,

Co-lo-mo-o resta enfermé dans une chambre de l'hôtel Rasco, où il était

descendu.

Le lundi, à quatre heures de l'après-midi, il prit passage pour Québec,

à bord du vapeur \_Charlevoix\_.

Nombreux étaient les voyageurs sur ce steamboat.

Co-lo-mo-o aperçut plusieurs personnes qu'il avait l'habitude de voir à

Montréal; mais aucune d'elles ne le reconnut. Partout autour de lui il

entendait dire:

--C'est un homme du Sud, ou \_he is a Southman\_.

Le Petit-Aigle se félicitait intérieurement d'en imposer aux passagers,

lorsque ses yeux, errant sur le pont, rencontrèrent les regards

scrutateurs de Léonie de Repentigny.

La jeune fille était accompagnée de sa mère et de sir William King, qui,

lui aussi, examinait curieusement le faux planteur.

Co-lo-mo-o se sentit troublé; mais il surmonta son émotion avec cette

volonté puissante qui caractérise les Indiens, alluma nonchalamment un

cigare, et, faisant un demi-tour sur lui-même, alla se cacher dans la

foule, à l'autre extrémité du vapeur.

--Ah! ravissant, très-ravissant, sur ma parole, disait alors sir

William à Léonie; un sauvage affublé en yankee! spectacle merveilleux,

très-merveilleux!

L'Anglais était aussi calme, aussi humoristique que si, deux heures

auparavant, il ne se fût pas battu en duel avec Xavier Cherrier.

Madame et mademoiselle de Repentigny ignoraient entièrement cet

incident. Désirant faire une visite à l'une de leurs amies, madame

Mougenot[45], qui habitait Trois-Rivières, jolie petite ville, placée

entre Montréal et Québec, elles avaient prié l'officier de leur servir

de cavalier, et sir William avait trouvé «original, très-original,»

de blesser, à dix heures du matin, un cousin qu'elles affectionnaient

beaucoup, et de leur faire sa cour à quatre de l'après-midi.

[Note 45: Voir la \_Huronne\_.]

--Que dites-vous donc? répliqua Léonie à l'exclamation du

sous-lieutenant.

--Mais que voilà une aventure romanesque, très-romanesque, my dear.

--Je ne comprends pas, balbutia-t-elle pour se donner une contenance,

car elle éprouvait un grand malaise.

Sir William partit d'un éclat de rire.

--Je gagerais, dit-il, cent guinées contre une que le personnage que

vous voyez se faufiler là-bas parmi les passagers n'est pas ce qu'un

vain peuple pense, comme dit je ne sais plus quel poète français.

--Et qu'est-ce alors, je vous prie, sir William? demanda madame de

Repentigny.

--Peut-être un prince qui voyage incognito, répondit Léonie, en

ébauchant un sourire pour dissimuler son inquiétude.

--Hé! bien dit, très-bien dit! excessivement bien dit! s'écria

l'officier frottant bruyamment ses mains l'une contre l'autre.

--Je ne suis pas du tout à la conversation, dit madame de Repentigny.

--Oh! sir William plaisante toujours, et tu sais comme il est amusant,

quand il s'avise de plaisanter, repartit aigrement la jeune fille.

La cloche du bateau suspendit leur entretien.

On sonnait pour le thé.

Les voyageurs se réunirent dans l'entrepont, où la collation du soir

était servie.

Elle se composait de l'invariable \_tea or coffee\_, saucisses, oeufs

frits, cornbeef (boeuf fumé) et pommes de terre cuites à l'eau.

Le faux colon lie parut pas à ce repas.

Léonie le vit se diriger vers un des cadres disposés de chaque côté de

la salle, et qui se fermaient au moyen de rideaux.

Après le thé, la jeune fille remonta avec sa mère et sir William sur

le pont pour jouir de la brise du soir. Mais prétextant bientôt d'une

migraine, elle redescendit dans l'entrepont.

Les rideaux du cadre de Co-lo-mo-o étaient tirés.

Une lampe vacillante éclairait à peine la vaste cabine.

Léonie s'approcha de cette lampe, déchira une page de son agenda, y

écrivit deux ligues au crayon; puis s'armant de courage, elle alla droit

au cadre de Co-lo-mo-o.

D'un coup d'oeil elle s'assura que personne ne l'observait.

--Monsieur! dit-elle d'une voix basse et pénétrante.

L'Indien écarta le rideau et tendit la tête.

Mademoiselle de Repentigny lui jeta son papier et remonta tout affolée

sur le pont.

Elle ne trouva que sa mère qui prenait le frais.

--Tiens, sir William t'a quittée, bonne maman? dit-elle.

--Oui, il n'y a qu'un instant. Mais nous allons nous coucher, n'est-ce

pas, car il fait nuit et le froid me gagne? Tu vas mieux, mon enfant?

-Oh! bien mieux. Ce mal de tête est passé. Promenons-nous encore un peu.

Le veux-tu?

--Volontiers, si cela te fait plaisir.

--Comme tu es bonne, maman! dit Léonie en serrant tendrement la main de

sa mère.

--Et comme tu as chaud! dit celle-ci. On dirait que tu as la fièvre.

--Moi! répliqua la jeune fille, pas le moins du monde; je me porte à

ravir.

Elles causèrent ainsi durant une demi-heure, et elles allaient quitter

le pont, l'air devenant glacial, lorsque sir William parut.

--Étrange! très-étrange, s'écria-t-il, en offrant son bras à Léonie,

votre homme du Sud a disparu, ma chère!

--Ah! riposta la jeune fille, il vous intéresse fort, mon homme du

Sud. Eh bien, sir William, je ne me serais jamais imaginé que vous

remplissiez le rôle de mouchard du gouvernement britannique.

--Mouchard! Qu'est-ce que cela veut dire, my dear? grasseya l'officier.

--C'est un mot français; un autre jour, je vous apprendrai sa

signification. Bonsoir!

--Est-elle mauvaise! fit gaiement madame de Repentigny, en saluant sir

William qui les avait accompagnées jusqu'à l'escalier de l'entrepont.

CHAPITRE XIII

UNE PAGE D'HISTOIRE

Plusieurs mois se sont écoulés depuis les événements qui ouvrent ce

récit.

La crise politique à laquelle le Canada était en proie a fait des

progrès effroyables: elle touche à son paroxysme.

Quelques lignes d'explication sont nécessaires à l'intelligence des

faits qui vont se dérouler.

On a vu que, lors de la cession du Canada à l'Angleterre par la \_paix

honteuse\_ de 1763, la colonie était presque entièrement française.

Une fois en possession du pays, la Grande-Bretagne remplaça tous les

fonctionnaires civils et militaires; puis elle poussa l'immigration de

ses sujets vers les rives du Saint-Laurent.

Ces derniers étaient encore en très-faible minorité dans le pays, que,

déjà, ils tyrannisaient les vaincus, grâce à l'appui de la force armée,

dont ils disposaient arbitrairement.

Conformément au système gouvernemental anglais qui fut en partie adopté,

les juges devinrent tout-puissants; et, dès 1803, un de ces magistrats,

M. Sewell, demanda la suppression de la langue française, l'abolition de

la religion catholique, et l'exclusion des Canadiens-Français de toutes

les charges publiques.

Si cette demande ne fut pas sanctionnée par un acte officiel de la

mère-patrie, elle n'eut que trop d'admirateurs parmi les Anglais de la

colonie, qui s'en autorisèrent pour redoubler leurs vexations.

Vainement nos malheureux compatriotes firent-ils preuve d'un dévouement

sans bornes à leurs maîtres, soit lors de la révolution américaine de

1775, soit lors de la guerre de 1812, ils furent constamment traités

comme des factieux, écrasés d'impôts et soumis aux plus atroces

persécutions.

La prolongation d'un état de choses aussi anormal, aussi odieux, disons

le mot, fut la source d'un fléau que la Grande-Bretagne n'avait pas

prévu, mais qui devait inévitablement arriver:--Ses agents, investis de

pouvoirs illimités, employèrent ces pouvoirs à la satisfaction de

leurs passions personnelles, et bientôt ils frappèrent sur les colons

anglo-saxons aussi bien que français.

Le trésor de la province fut livré à un gaspillage monstrueux. Les

exactions et les concussions les plus éhontées devinrent à l'ordre du

jour: tous les fonctionnaires s'en mêlèrent, à l'envi, tous, depuis

le plus haut jusqu'au plus bas, depuis le gouverneur-général jusqu'aux

simples schérifs.

Les noblemen d'Angleterre, sans fortune ou ruinés, sollicitaient le

siège gubernatorial du Canada, pour y faire ou refaire leur fortune, et

les négociants banqueroutiers s'acheminaient vers le Saint-Laurent dans

le même but.

Des germes d'hostilités ne tardèrent pas à se montrer, même entre les

oppresseurs.

Aurait-il pu en être autrement au milieu des injustices criantes dont se

souillaient chaque jour les chefs de l'exécutif.

En 1816 la mesure était presque comble.

Pour qu'on ne suppose pas que j'exagère, je citerai un paragraphe de

M. Garneau, historien très-impartial et très-précis dans ses

renseignements.

«Le général Drummond, qui vint remplacer temporairement sir George

Prévôt (comme gouverneur général), s'occupa des récompenses à donner

aux soldats et aux miliciens qui s'étaient distingués (dans la guerre

précédente). On songea à les payer en terres; et pour cela il fallut

recourir à un département où l'on ne pouvait jeter les yeux sans

découvrir les énormes abus qui ne cessaient de s'y commettre. Les

instructions qu'avait envoyées l'Angleterre sur les représentations du

général Prescott, à la fin du siècle dernier, loin de les avoir fait

cesser, semblaient les avoir accrus. Malgré les murmures de tout le

monde, on continuait toujours à gorger les favoris de terres. On leur en

avait tant donné, que Drummond manda aux ministres que tous ces octrois

empêchaient d'établir les soldats licenciés et les émigrants sur la

rivière Saint-François. Chacun s'était jeté sur cette grande pâture,

et pour la dépecer on s'était réuni en bande. Un M. Young en avait reçu

12,000 acres; un M. Felton en avait eu 14,000 acres pour lui-même et

10,000 pour ses enfants. De 1793 à 1811, plus de trois millions

d'acres avaient été ainsi donnés à une couple de cents favoris, dont

quelques-uns en eurent jusqu'à 60 et 80,000, comme le gouverneur R.

Shove Milnes, qui en prit près de 70,000 pour sa part. Ces monopoleurs

n'avaient aucune intention de mettre eux-mêmes ces terres en valeur.

Comme elles ne coûtaient rien ou presque rien, ils se proposaient de les

laisser dans l'état où elles étaient jusqu'à ce que l'établissement

du voisinage en eût fait hausser le prix. Un semblant de politique

paraissait voiler ces abus. On bordait, disait-on, les frontières

de loyaux sujets pour empêcher les Canadiens de fraterniser avec les

Américains. «Folle et imbécile politique, s'écriait un membre de

la Chambre, M. Andrew Stuart, en 1823; on craint le contact de deux

populations qui ne s'entendent pas, et on met pour barrière des hommes

d'un même sang, d'une même langue et de mêmes moeurs et religion que

l'ennemi.»

Ces réflexions étaient tellement sensées, qu'à la révolution de 1837-38

les Américains, comme on désigne les citoyens de la république fédérale,

se joignirent aux insurgés du Haut-Canada, tout anglais, et parurent à

peine dans le Bas-Canada, alors presque exclusivement français.

Mais ces abus que nous venons de signaler, était-ce tout? Non, hélas! ce

n'était encore que la plus minime partie.

L'Assemblée législative faisant des difficultés pour voter les subsides,

le bureau colonial, qui siège à Londres, dans Downing street, donna au

gouverneur instruction de partager le droit de vote entre l'Assemblée et

le Conseil législatif, nommé par la Couronne, conséquemment sa créature.

Cependant la Grande-Bretagne, toujours inquiète, tremblait que les

Canadiens ne se révoltassent. Quoi qu'elle en eût, il lui en coûtait,

comme il lui en coûterait considérablement de perdre cette colonie, un

des plus beaux joyaux de son diadème.

Pour s'attacher les familles françaises, nobles, dispersées sur le

territoire, elle avait laissé subsister les droits seigneuriaux,--les

lods et ventes,--autre sujet de grief dont on se plaignait amèrement[46].

[Note 46: Abolis par un acte du parlement en 1835 seulement.]

Elle alla plus loin, et elle, la rigoureuse protestante, caressa

l'Eglise catholique: elle consentit à l'érection d'un archevêché à

Québec. M. Plessis fut appelé à cette dignité en 1819. On le cajola pour

avoir son appui; et on l'obtint, tacitement au moins.

«Le prélat canadien ne fit aucune promesse à lord Bathurst de soutenir

de l'influence cléricale les mesures politiques que l'Angleterre

pourrait adopter à l'égard du Canada; quelque préjudiciables qu'elles

pussent être aux intérêts de ses compatriotes; mais on peut présumer

que le ministre en vit assez, à travers son langage, pour se convaincre

qu'en mettant la religion catholique, les biens religieux et les dîmes

à l'abri, on pouvait compter sur son zèle pour le maintien de la

suprématie anglaise, quelque chose qui pût arriver, soit que l'on

voulût changer les lois et la constitution, ou réunir le Bas-Canada au

Haut[47].»

[Note 47: Garneau, \_Histoire du Canada\_.]

Les dîmes, le projet de réunion des Canadas sous une même législature,

deux causes nouvelles d'irritation: la dîme obérait les habitants de

la campagne, la réunion des Canadas devait être l'engloutissement de la

race française dans l'élément anglais.

Pour y arriver, et pour favoriser davantage les sujets de la

Grande-Bretagne établis dans le Haut-Canada, on exigeait du Bas le

partage du revenu des douanes avec la province supérieure! Iniquité

révoltante s'il en fut, entre tant d'iniquités!

Nous ne sommes point au bout, car voilà que bientôt le bureau colonial

propose un bill attentatoire à toutes les libertés. Ce bill restreint la

représentation du Bas-Canada; il confère à des conseiller, non élus par

le peuple, le droit de prendre part aux débats de l'Assemblée. I; abolit

l'usage de la langue française et atteint les prérogatives de l'Église

catholique.

«Il réduisait, s'écrie M. Garneau, le Canadien-Français presque à l'état

de l'Irlandais catholique. Le peuple libre qui se met à tyranniser

est cent fois plus injuste, plus cruel que le despote absolu; car

sa violence se porte, pour ainsi dire, par chaque individu du peuple

opprimant sur chaque individu du peuple opprimé, toujours face à face

avec lui.»

Ce fut le signal d'une agitation immense. Dans tous les comtés du

Bas-Canada on fit des assemblées pour protester contre cette proposition

détestable. Elles donnèrent naissance à des pétitions appuyées par plus

de soixante mille signatures.

Portées à Londres par les chefs du parti populaire, MM. Papineau et

Neilson, ces pétitions furent éloquemment secondées dans le parlement.

On obtint l'ajournement du bill plutôt que sa suppression.

Le mécontentement croissait de plus en plus, alimenté par les fautes

du cabinet anglais, aussi bien que par le désordre de l'administration

coloniale.

En 1825, on découvre dans la caisse du receveur-général, M. Caldwell, un

déficit de quatre-vingt-seize mille livres sterling, somme égale à deux

années du revenu public.

Ce fonctionnaire était insolvable et n'avait pas fourni de caution.

A la même époque, le percepteur des douanes à Québec est reconnu

défalcataire: on demande son changement; l'Angleterre le refuse.

Voyez s'amasser l'orage.

Cependant l'assemblée veut la paix. Elle est honnête, elle craint les

troubles. Elles vote les subsides.

Mais l'année suivante, on lui propose un budget tellement onéreux,

avec si peu de détail sur les estimés, qu'elle se déclare forcée de les

rejeter.

Lord Dalhousie, alors gouverneur, fait un coup d'État. Singeant Louis

XIV, il monte à la chambre, «éperonné, l'épée au côté et accompagné

d'une nombreuse suite couverte d'écarlate et d'or.»

Il insulte les représentants du peuple, dissout le parlement.

Ces outrages insensés blessent profondément les Canadiens. Ils se

regardent, ils s'étonnent; ils se comptent. J'entends fourbir des armes.

\_L'Ami du peuple\_, journal rédigé en français, à Plattsburg, sur la

frontière des États-Unis, lance un appel:

«Canadiens, s'écrie-t-il, on travaille à vous forger des chaînes. Il

semble que l'on veuille vous anéantir ou vous gouverner avec un sceptre

de fer. Vos libertés sont envahies, vos droits violés, vos privilèges

abolis, vos réclamations méprisées, votre existence politique menacée

d'une ruine totale!

«Voici que le temps est arrivé de déployer vos ressources, de montrer

votre énergie et de convaincre la mère-patrie et la horde qui, depuis

un demi-siècle, vous tyrannise dans vos propres foyers, que si vous êtes

sujets vous n'êtes pas esclaves.»

Elles avaient de l'écho dans la colonie, ces nobles paroles, car, en les

reproduisant, le \_Spectateur\_ de Montréal ne craignait pas d'ajouter:

«La patrie trouve partout des défenseurs, et nous ne devons pas encore

désespérer de son salut.»

Son salut! A quel degré de misère la Grande-Bretagne l'avait-elle donc

réduite, cette riche contrée, pour que les Canadiens en fussent arrivés

à douter de leur salut?

Ah! que de larmes, que de larmes de sang ils ont versées ces malheureux

frères que la catinerie de Louis XV a lâchement vendus à l'étranger!

Mais l'insurrection commence. Elle est sourde, timide, incertaine à son

éclosion. Elle se manifeste par des troubles partiels aux élections,

par des meeting tumultueux, par l'adoption de résolutions qui condamnent

violemment les mesures administratives.

L'exécutif répondit en faisant arrêter la plupart des moteurs de ces

résolutions.

L'Angleterre s'émut; mais, suivant l'habitude, son émotion se dissipa en

speeches plus ou moins parlementaires. Whigs et tories firent

provision de capital politique, pour se grandir dans l'esprit de leurs

commettants.

On n'essayait toujours aucune réforme propre à mettre un terme aux

dissensions du Canada; mais on hasardait tout pour les aggraver.

Des élections législatives eurent lieu. Elles amenèrent à la chambre un

grand nombre de jeunes gens animés par des idées libérales.

«MM. de Bleury, La Fontaine, Morin, Rodier, et autres nouvellement élus,

voulaient déjà que l'on allât beaucoup plus loin que l'on ne l'avait

encore osé. Il fallait que le peuple entrât enfin en possession de tous

les privilèges et de tous les droits qui sont son partage indubitable

dans le Nouveau-Monde; et il n'avait rien à craindre, en insistant pour

les avoir, car les Etats-Unis étaient à côté de nous pour le recueillir

dans ses bras, s'il était blessé dons une lutte aussi sainte.

Ils s'opposèrent donc à toute transaction qui parût comporter la moindre

fraction des droits populaires. Ils se rangèrent autour de M. Papineau,

l'excitèrent et lui promirent un appui inébranlable. Il ne fallait faire

aucune concession. Pleins d'ardeur, mais sans expérience, ne voyant les

obstacles qu'à travers un prisme trompeur, ils croyaient pouvoir amener

l'Angleterre là où ils voudraient, et que la cause qu'ils défendaient

était trop juste pour succomber. Hélas! plusieurs d'entre eux ne

prévoyaient pas alors que la Providence se servirait d'eux plus tard,

en les enveloppant d'un nuage d'honneur et d'or, pour faire marcher

un gouvernement dont la fin première serait d'établir, suivant son

auteur[48], dans cette province une population anglaise, avec les lois et

la langue anglaises, et de n'en confier la direction qu'à un législateur

décidément anglais,» qui ne laisserait plus exister que comme le phare

trompeur du pirate, cet adage inscrit sur la faulx du temps: «Nos

institutions, notre langue et nos lois.»

[Note 48: Rapport de Lord Durham, envoyé après les premiers troubles

pour faire une enquête sur les affaires du Canada.]

Montréal était le foyer du libéralisme.

L'élection d'un député, en mai 1832, y fut signalée par une lutte

affreuse entre les troupes et le peuple.

Plusieurs individus restèrent sur le théâtre du combat.

Les assemblées et les pétitions recommencèrent de plus belle. L'exécutif

ne tint compte ni des unes, ni des autres.

Les Bas-Canadiens n'étaient que courroucés, on les exaspéra.

Le 7 janvier 1834, le gouverneur informa les chambres que le roi avait

nommé un sur-arbitre pour faire le partage des droits de douane entre

les deux Canadas, et que le rapport accordait une plus grande part que

de coutume au Haut.

Aussitôt les hommes avancés du corps législatif parlèrent de se séparer

de l'exécutif.

La motion ne prévalut pas, et Papineau énuméra dans un acte devenu

célèbre sous le titre de: \_Les quatre-vingt-douze résolutions\_, les

griefs de la colonie contre l'Angleterre.

Mais, je l'ai dit déjà, malgré le tapage que firent ses orateurs autour

des quatre-vingt-douze résolutions, l'Angleterre les considéra à peu

près comme non avenues.

Les Canadiens se préparèrent à une guerre civile. Des clubs, des

associations secrètes furent formées par les Patriotes et par les

Loyalistes. Si les premiers enfantèrent les \_Fils de la Liberté\_, les

seconds donnèrent le jour à un corps de carabiniers au nom de \_God save

the King\_ (Dieu sauve le roi).

Dans le même temps les journaux des deux partis se livraient

continuellement à des sorties furibondes. Un des plus prudents, le

\_Canadien\_, allait jusqu'à dire:

«Ce n'est qu'avec des idées et des principes d'égalité que l'on peut

gouverner maintenant en Amérique. Si les hommes d'État de l'Angleterre

ne veulent pas l'apprendre par la voie des remontrances respectueuses,

ils l'apprendront, avant longtemps, d'une façon moins courtoise; car les

choses vont vite dans le Nouveau-Monde.»

La chambre refuse de voter la liste civile: elle est prorogée.

Plus un coin de ciel bleu à l'horizon. Des grondements sinistres

s'élèvent de toutes parts; la tempête est à la veille d'éclater.

La \_Minerve\_ et le \_Vindicator\_ embouchent la trompette de révolte:

«Des protestations nouvelles, énergiques et telles qu'on ne puisse les

méprendre, nous semblent nécessaires.»

Papineau et ses amis parcourent le pays; ils soulèvent les masses par

leurs discours incendiaires.

Papineau occupait un poste élevé dans la milice provinciale. Le

gouverneur, furieux de ce qu'à une assemblée publique, à Saint-Laurent,

on avait voté des résolutions blâmant sa conduite, lui fait écrire par

son secrétaire d'État pour le sommer d'avoir à se justifier.

Papineau répond:

«Monsieur,

«La prétention du gouverneur à m'interroger touchant ma conduite à

Saint-Laurent est une impertinence que je repousse avec mépris et

silence.

«Toutefois, je prends ma plume pour dire au gouverneur simplement qu'il

est faux qu'aucune des résolutions adoptées à la dernière assemblée

du comté de Montréal recommande une violation des lois, comme dans son

ignorance il peut le croire ou du moins il l'affirme.

«Votre obéissant serviteur,

«LOUIS-JOSEPH PAPINEAU[49].»

L'épée était tirée. Hélas! elle ne devait rentrer au fourreau que teinte

du sang français le plus pur.

A quelque origine qu'il appartienne, tout juge impartial condamnera la

conduite de l'Angleterre dans cette sombre tragédie,--une des pages les

plus ignominieuses de son histoire, malheureusement pour elle si grosse,

si noire de forfaits politiques.

[Note 49: Historique.--Il est à regretter que M. Garneau n'ait pas

reproduit dans son \_Histoire du Canada\_, cette lettre qui me semble

avoir l'importance d'un document d'État.]

CHAPITRE XIV

ASSEMBLÉE A SAINT CHARLES

Le 23 octobre 1837, une animation inusitée régnait dès le matin à

Saint-Charles, petit village dans le comté de Richelieu, et sur la

rivière de ce nom.

De tous côtés arrivaient pêle-mêle, à pied, à cheval, en voiture, des

nuées d'hommes, de femmes, d'enfants.

Comme une marée montante, ils affluaient dans une vaste prairie devant

le village et battaient, de leurs flots tumultueux, le pied d'une

colonne surmontée par le bonnet phrygien.

Sur cette colonne, on lisait l'inscription suivante:

A PAPINEAU, PAR SES FRÈRES PATRIOTES RECONNAISSANTS

1837.

Une estrade ornée de tapisseries tricolores et de fleurs s'élevait

auprès.

Des drapeaux, des pavillons, des banderoles flottaient à l'entour.

C'étaient les couleurs de la France, des États-Unis, de l'Irlande, de

l'Écosse; mais l'étendard britannique manquait.

Des devises chargeaient ces bannières:

\_Vive Papineau et le système électif;

Honneur à ceux qui ont renvoyé leurs commissions Ou ont été

destitués;

Honte à leurs successeurs;

Nos amis du Haut-Canada;

Honneur aux braves Canadiens de 1813; le pays attend

encore leur secours.

Indépendance.\_

Sur une flamme noire, le conseil législatif était représenté par une

tête de mort et des os en croix.

Dans la foule, qui se pressait avidement autour de ces symboles du

soulèvement populaire, on remarquait un grand nombre d'Indiens en

costume national et une centaine de miliciens armés, revêtus de leur

uniforme.

Commandés par des officiers démis de leurs grades, ces derniers avaient

intrépidement bravé la loi martiale pour se rendre au meeting.

Une troupe de chasseurs nord-ouestiers s'y montrait aussi.

Reconnaissables à leurs proportions herculéennes, à leurs visages

tannés, aux pelleteries dont ils étaient couverts, les nord-ouestiers

parcouraient la multitude en tous sens. Ils la talonnaient,

l'aiguillonnaient, enflammaient ses plus sauvages passions.

De temps en temps, l'un d'eux levait la tête vers un petit groupe,

debout sur une éminence, qui dominait la plaine, recevait un signe et

poursuivait son oeuvre incendiaire vers un point de la réunion ou vers

un autre.

Quatre individus composaient le groupe: Poignet-d'Acier ou Villefranche,

comme on l'appelait à Montréal; Nar-go-tou-ké, Xavier Cherrier, et un

jeune homme imberbe, à la figure rosée, élégamment vêtu, qui lui donnait

le bras.

L'air timide, quelque peu craintif, de ce jeune homme contrastait

singulièrement avec les mines hardies, rébarbatives de la plupart des

assistants.

--Pour Dieu! ne tremblez pas comme cela, mon cher Léon; il n'y a rien à

redouter, et vous allez vous trahir, lui disait Xavier à mi-voix.

--Oh! mais c'est que tout ce monde-là semble terrible! répondit

l'adolescent, en frémissant.

--Il fallait bien vous attendre à ne point trouver la société gracieuse

et polie de votre salon.

--Dites donc, mon cousin; mais si on se battait!

--Ah! dame, je n'en répondrais pas, dit Cherrier en souriant. Quelle

idée aussi d'avoir voulu venir à la réunion?

--Est-ce un reproche, mon cousin? fut-il reparti d'un ton piqué.

--Un reproche! j'en serais desolé!

--Si maman connaissait mon escapade?

--Elle ne la connaîtra pas. D'ailleurs, après tout, est-il surprenant

que vous ayez désiré assister.....

--Sans doute, sans doute, mais ce déguisement!

--Il vous sied à merveille. Et si j'étais femme, je tomberais amoureux

fou d'un aussi parfait cavalier.

--Flatteur, va! dit gaiement l'autre, en pinçant le bras de Cherrier.

--Non, non, non; je ne suis pas un flatteur. La plus jolie moitié de

l'assemblée n'a des yeux que pour vous!

--Les femmes?

--Assurément.

--Vous les trouvez jolies, mon cousin?

--Oh! tout est relatif, entendons-nous.

Les deux interlocuteurs partirent d'un éclat de rire.

--N'importe, reprit Cherrier, au bout d'un instant, pour ma première

sortie, après cette maudite blessure, j'ai du bonheur.

--Ah! oui, cette blessure mystérieuse, vilain batailleur! A la place de

ma cousine, je vous en voudrais toute ma vie, car c'est en duel que vous

avez été blessé... Oh! ne le niez pas. Si je cherchais bien, je vous

dirais peut-être le nom de votre adversaire...

--Enfin! les voici qui arrivent! s'écria tout à coup Poignet-d'Acier, en

étendant son bras dans la direction de la rivière Richelieu.

--Oui, mon frère a l'oeil sûr, ce sont eux, ajouta Nar-go-tou-ké qui,

jusque-là, avait causé, sur un ton animé, avec le chef des trappeurs.

Interrompant leur conversation, les deux jeunes gens se tournèrent du

côté indiqué et découvrirent une longue file d'hommes qui ondulaient

vers la prairie.

--Qu'est-re que cette nouvelle bande? demanda Cherrier à Poignet

d'Acier.

--Les sauvages de Lorette, répondit celui-ci.

--Quoi! les sauvages de Lorette, ici!

--Pas tous, mais une bonne partie.

--Qui donc a pu les décider, car on assure que les Québecquois ont viré

leur capot[50]?

[Note 50: Locution canadienne. Elle signifie \_Changer de parti\_.]

--Pas tous non plus, jeune homme, pas tous; quelques trembleurs,

quelques ambitieux au petit pied. 11 y en a sous tous les drapeaux.

--Mais vous avez donc envoyé un agent aux Hurons?

--Oui; un vaillant Iroquois, le fils de ce sagamo.

Et son doigt se posa sur l'épaule de Nar-go-tou-ké.

--Co-lo-mo-o est brave; il est habile; il sera digne de ses glorieux

ancêtres, dit majestueusement le sachem.

--Mon frère ne pouvait donner le jour à un lièvre, fit Poignet-d'Acier,

pour flatter la vanité de Nar-go-tou-ké.

--Qu'avez-vous donc? interrogea Cherrier sentant frissonner le bras

qu'il avait sous le sien.

--Moi, dit l'adolescent, mais rien... rien, je vous assure!

--Vous pâlissez!

--Oh! la bonne plaisanterie!

--Je vous jure que je ne plaisante pas. Et je voudrais avoir un miroir

pour vous le prouver.

--Si nous marchions un peu!

--Il vaut mieux rester à cette place. Non-seulement nous serons aux

premières loges pour voir et pour entendre, mais la présence de M.

Villefranche et du chef indien vous assure une protection que nous ne

trouverions certainement pas ailleurs. Regardez, je vous prie, ce

beau jeune homme qui s'avance à la tête des Hurons de Lorette. Est-il

possible d'avoir des dehors plus nobles, et plus mâles tout à la fois?

Dirait-on que c'est le fils d'au sauvage!

En prononçant ces mots, Xavier désignait Co-lo-mo-o qui, débouchant

avec une cinquantaine d'Indiens d'un bouquet de peupliers, marchait vers

l'estrade.

Le Petit-Aigle, en tenue de guerre, était vraiment superbe à contempler,

avec sa chevelure ornée de plumes, sa couverte bleue, négligemment jetée

sur ses épaules, les armes qui resplendissaient à sa ceinture rouge, ses

mitas aux longues franges bigarrées, ses mocassins brodés, la fierté de

son maintien et la haute distinction de sa physionomie.

Apercevant le sagamo sur l'éminence, il commanda aux Hurons de

s'arrêter, et il s'approcha de Nar-go-tou-ké.

--Ton père, lui dit le sachem, est heureux de te rencontrer ici. Il

s'enorgueillit d'avoir engendré un fils tel que toi.

Un éclair de satisfaction brilla sur le visage de Co-lo-mo-o.

--Si mon père est content de son fils, dit-il, ce que son fils a fait

est bien fait et celui-ci en est réjoui.

Puis s'adressant à Poignet-d'Acier:

--Capitaine, lui dit-il, j'ai rempli ma mission. Je vous amène cinquante

hommes de ma race; j'attends de nouveaux ordres.

--Pour récompenser le jeune Aigle, je lui confie le commandement de ces

cinquante hommes, répondit Villefranche en offrant cordialement sa main

à Co-lo-mo-o.

Mais, au lieu de remercier avec la franchise qui lui était familière,

celui-ci baissa les yeux et balbutia quelques paroles inintelligibles.

C'est qu'en pressant la main du capitaine, son regard avait croisé

celui de l'adolescent qui accompagnait Cherrier, et qu'il avait

aussitôt reconnu Léonie de Repentigny, aussi rouge qu'une pivoine, aussi

tremblante que la feuille du bouleau.

Pour rapides qu'ils fussent, ces signes d'intelligence n'échapperont pas

à la pénétration de Poignet-d'Acier: il sourit amèrement.

--Ah! s'écria Cherrier, Papineau monte sur le \_Hustings\_[51]. Écoutons.

[Note 51: C'est le nom donné, en Angleterre et en Amérique, à

l'estrade qui sert, dans les meetings, aux orateurs politiques.]

--Je vous reverrai après l'assemblée, dit le capitaine à Co-lo-mo-o.

Le jeune Iroquois rejoignit ses Hurons, et l'attention générale se porta

vers l'estrade, où arrivaient, deux à deux, les chefs du parti libéral,

habillés, comme la majorité des spectateurs, en étoffe grise, fabriquée

dans la colonie (car il avait été décidé qu'on ne ferait plus usage des

importations anglaises), et la feuille d'érable, emblème des Canadiens,

passée à la boutonnière.

Des salves d'applaudissements passionnés retentirent dans tous les

rangs.

Puis le docteur Neilson fut appelé à la présidence et M. Papineau prit

la parole, au milieu d'un silence devenu tout à coup solennel.

«Orateur énergique et persévérant, dit l'historien du Canada, M.

Papineau n'avait jamais dévié dans sa longue carrière politique. Il

était doué d'un physique imposant et robuste, d'une voix forte et

pénétrante, et de cette éloquence peu châtiée, mais mâle et animée qui

agite les masses. A l'époque où nous sommes arrivés, il était au plus

haut point de sa puissance. Tout le monde avait les yeux tournés vers

lui; et c'était notre personnification chez l'étranger[52].»

[Note 52: Ce portrait de M. Papineau était encore vrai en 1833, quand

nous avons eu l'avantage de le voir et de l'entendre.]

Il prononça contre l'Angleterre un long et énergique réquisitoire. Mais

sa véhémence n'égalait pas la fièvre qui dévorait l'assistance; et,

comme il recommandait de procéder constitutionnellement pour obtenir

le redressement des griefs, comme il conseillait d'éviter une levée de

boucliers, le docteur Neilson, quittant son fauteuil, déclare, dans un

langage brûlant, que le moment d'agir est venu, qu'il faut à l'instant

même prendre les armes.

Des hourrahs assourdissants et des décharges de mousqueterie accueillent

sa harangue.

Aux chants de la \_Marseillaise\_ et de la \_Parisienne\_, on passe aussitôt

des résolutions insurrectionnelles.

Une procession se forme. Papineau, Neilson et plusieurs membres de la

chambre législative qui prenaient part aux délibérations, sont enlevés

de l'estrade, portés en triomphe autour de la colonne, et mille voix

jurent, dans un enthousiasme délirant, de chasser les Anglais du Canada

ou de verser jusqu'à la dernière goutte de leur sang sur l'autel de la

patrie.

Altérée par le spectacle de cette scène, si grandement émouvante, Léonie

de Repentigny avait, sans y songer, quitté le bras de Cherrier; et

celui-ci, enflammé par le réveil de ses compatriotes, oubliait ce qui

l'entourait pour battre des mains et crier bravo de toute la force de

ses poumons.

--Viens, jeune homme, viens! lui dit Poignet-d'Acier d'un ton de Stentor

qui couvrit un instant les clameurs de la foule, comme la voix du

tonnerre couvre le rugissement des éléments déchaînés; viens aussi jurer

de venger les outrages faits à ta race ou de mourir en combattant!

Et il l'entraîna, sans que Cherrier, ivre d'excitation, se rendit compte

de ce qu'il faisait.

Le voyant partir, mademoiselle de Repentigny sortit de sa torpeur. Elle

voulut l'appeler, le retenir.

Le son expira sur ses lèvres: une main rude et tannée l'avait

bâillonnée.

Éperdue, la jeune fille essaya de se retourner.

Tentative inutile. Elle se trouvait déjà encastrée dans une cohue

d'individus qui déferlaient, bruyamment vers la colonne; mais une voix

étrange lui sifflait à l'oreille:

--Tu m'as enlevé mon amant, mon bel officier, à moi aussi les

représailles!

Et Léonie poussa un gémissement sourd; on l'avait cruellement mordue à

l'épaule.

--Pourquoi maltraites-tu cet enfant, ma soeur! demanda-t-on derrière

elle.

--C'est une femme, un espion, déguisée en homme, répondit la voix aiguë

qui l'avait apostrophée.

--Un espion! Un espion! Un espion!

Ce cri eut cent échos.

--Et maintenant tu te souviendras de la fille de Mu-us-lu-lu, la

maîtresse de ton fiancé, sir William King, dit, en lâchant mademoiselle

de Repentigny et en se montrant à elle, une jeune Indienne, aux robustes

appas, qui s'enfonça aussitôt dans la foule tourbillonnante.

--Un espion! un espion! où est-il? Il faut faire un exemple! il faut le

lyncher[53], le pendre! répétait-on avec des accents terribles autour de

l'infortunée Léonie.

[Note 53: On sait que ce terme, purement américain, signifier

exécuter sans forme de procès.]

Un homme la saisit au collet:

--Qui es-tu, que fais-tu? lui dit-il brusquement.

Elle se mit à pleurer. Ses larmes furent interprétées comme un

témoignage de culpabilité.

--Allons, dit l'homme, ton nom, et vite!

Folle de terreur, de confusion, elle se taisait.

--C'est un traître! Qu'on l'accroche à un arbre! vociféraient les

patriotes.

--C'est une femme déguisée! glapit l'Indienne A quelque distance.

--Une femme! nous allons voir ça!

Avec ces mots, salués par les ricanements et les quolibets de la

populace, l'individu qui s'était emparé de la jeune fille fit sauter les

boutons du frac qui lui emprisonnait la taille.

--Oh! pitié! grâce! monsieur; grâce! supplia-t-elle en tombant à genoux.

--Déshabillez-le! déshabillez-le! et qu'on lui donne le fouet! oui,

qu'on le fouette! nous allons rire! beuglaient quelques ivrognes.

--Oh! monsieur! monsieur! épargnez-moi cette honte! Je vous dirai tout!

Je suis une pauvre fille, bégayait Léonie à travers ses sanglots.

--Une fille! tu es fille! Qu'est-ce que ça veut dire?

--J'avais envie d'assister à l'assemblée.

--Pour nous trahir!

--Je vous fait le serment que non. Je suis venue avec mon cousin, un

patriote, un des Fils de la liberté!....

--Quel est ton nom?

Léonie hésita.

Sachant combien son père avait d'ennemis, combien il était odieux au

parti libéral, elle pressentait la fureur de cette plèbe exaltée, en

apprenant qu'elle était la fille de M. de Repentigny.

Elle recueillit, pour un élan suprême, tout ce qui lui restait de

vigueur, se releva d'un bond, tendit ses mains en l'air et s'exclama:

--A moi! à moi! à moi!

Ce cri fut entendu, car la foule, haletante, grondeuse, s'écarta presque

aussitôt pour livrer passage à trois hommes qui, comme un torrent,

accouraient, renversant tout ce qui voulait s'opposer à leur fougue.

Le premier, Co-lo-mo-o, arriva près de Léonie.

--Retire-toi on je t'assomme! proféra-t-il, en repoussant le brutal qui

avait questionné la jeune fille.

Dix poings fermés menacèrent à l'instant le Petit-Aigle; quelques

canons de pistolets furent même dirigés contre lui, des imprécations

l'assaillirent.

--A bas le sauvage! mort au sauvage!

Mais alors Poignet-d'Acier suivi de Cherrier. Derrière eux venait un

bataillon de chasseurs nord-ouestiers.

--Arrière! ordonna-t-il. Cet enfant m'appartient. Malheur à qui le

touche!

Son accent, son geste, étaient irrésistibles.

Les plus audacieux reculèrent intimidés.

CHAPITRE XV

LES SUITES D'UN DÉGUISEMENT

Saint-Charles, coquettement assis au penchant d'une colline, à

une douzaine de lieues de Montréal, est une des plus florissantes

paroisses[54] du Canada. Le site en est gracieux, les horizons variés

à l'infini, les alentours pleins de poésie. Il y fait bon respirer les

fraîches et fortifiantes senteurs de la campagne; il y fait bon rêver,

aimer doucement dans la paix et la solitude.

[Note 54: Les Canadiens ne se servent jamais du mot village.]

Dans ce plaisant village, M. de Repentigny possédait un cottage, au sein

d'un parc délicieux que festonnaient des eaux vives, folâtrant avec un

murmure argentin, soit dans les méandres d'un vaste jardin anglais, soit

à travers des pelouses aussi unies qu'un drap de velours, soit sous des

bosquets ombreux, animés par les concerts des gentils musiciens ailés.

Le Cottage, ainsi le désignait-on, à contre-sens toutefois, n'était rien

moins qu'une chaumière, mais bel et bien un beau manoir, miniature d'un

château-fort, comme on en voit tant dans la Grande-Bretagne et même aux

environs des grandes villes américaines.

Il avait ses tourelles, son donjon, ses créneaux, ses mâchicoulis, ses

petites fenêtres à ogives.

C'était une confusion du moyen âge avec la Renaissance, de l'art moderne

avec l'art ancien.

Intérieurement, tout était disposé à l'anglaise: cuisine dans le

sous-sol ou \_basement\_; parloir et salle à manger à ce que nous

appellerions le rez-de-chaussée, mais que les Anglais appellent

le premier; chambres à coucher et cabinets de toilette aux étages

supérieurs.

En revenant de Trois-Rivières, où elle avait passé un mois avec

sa fille, madame de Repentigny s'était arrêtée à sa campagne de

Saint-Charles.

Elle avait l'intention d'y séjourner pendant l'été. Son mari

avait approuvé ce projet, parce que les troubles qui éclataient

continuellement à Montréal rendaient la ville dangereuse pour la femme

d'un fonctionnaire aussi dévoué au gouvernement que l'était M. de

Repentigny.

Mais, peu après son arrivée au village, madame de Repentigny tomba

malade. Depuis longtemps elle était atteinte d'une hypertrophie du

coeur, causée par ses chagrins domestiques. L'affection fit tout à coup

des progrès si rapides, que la vie de la pauvre femme fut en danger. On

manda M. de Repentigny. Il répondit que les affaires de la colonie le

retenaient à son poste.

Léonie soignait sa mère avec une tendresse et une sollicitude sans

bornes. Nuit et jour à son chevet, elle n'avait plus de pensées, plus de

voeux que pour son rétablissement Est-il nécessaire de dire qu'elle lui

cacha cette réponse laconique et dure?

Vers la fin de septembre, la santé de madame de Repentigny parut

s'améliorer.

Au commencement d'octobre, elle alla positivement mieux, et, pour

fêter sa résurrection, comme disait Léonie, on convia plusieurs amis de

Montréal et de la campagne à un grand dîner. Cherrier, sa femme et sir

William étaient naturellement au nombre des invités. Ce dernier, occupé

par son service, envoya une lettre d'excuses, en ajoutant que, dès

qu'il aurait un moment de liberté, il volerait «certainement,

très-certainement, présenter ses respects à ces dames.»

Le 15 avait été choisi pour la partie.

Mais, dans l'intervalle, on apprit qu'une grande assemblée publique

aurait lieu A Saint-Charles, le 23, et le dîner fut remis au 22, afin

que les hôtes étrangers profitassent de cette occasion pour jouir du

spectacle.

Telle était cependant l'anxiété générale, que les Canadiens, si

passionnés pour les distractions, négligeaient leurs plaisirs.

Tout le monde avait promis de venir; à l'exception des époux Cherrier,

personne ne vint de Montréal.

Pour avoir lieu tout à fait un famille, le dîner n'en fut pas moins gai.

Enchantée de voir sa mère souriante, et, en apparence bien portante,

Léonie témoigna sa joie par cent folies aimables.

Entre autres, elle se déguisa secrètement avec un costume d'homme que

sa cousine Louise s'était fait faire pour accompagner Xavier dans ses

excursions, et elle parut ainsi au dîner. Ce déguisement ne contribua

pas peu à réjouir les assistants.

--Ma foi, chère espiègle, vous devriez prendre ce costume pour aller

demain à l'assemblée, lui dit Guerrier en se promenant avec elle dans le

parc, après le repas.

--Tiens, mais ce serait original!

--Est-ce convenu?

--Oh! maman ne le permettrait pas.

--Qui le lui dira?

--Vous êtes charmant, mon cousin, vous avez réponse à tout.

--Et vous, vous faites le plus ravissant cavalier que je sache!

--Oh! un superlatif à la sir William! s'écria la jeune fille en riant

aux éclats.

Le front de Cherrier se rembrunit.

Léonie s'en aperçut aussitôt.

--Pardon, dit-elle, j'avais oublié.

--Quoi donc? fit Cherrier reprenant à l'instant sa bonne humeur.

--Rien, mon cousin, rien.... je sais ce que je sais... Mais Louise?

--Louise ne veut pas venir à l'assemblée. Elle restera près de votre

bonne mère.

--Alors voilà qui est dit. Nous irons flâner à cette assemblée, le stick

à la main, le lorgnon à l'arcade sourcilière...

--Bravo!

--A une condition pourtant!

--Et laquelle?

--C'est que le cigare et le grog nous sont interdits.

--Approuvé de grand coeur, dit Cherrier eu souriant.

Voilà comment, le jour suivant, mademoiselle Léonie de Repentigny

se trouvait, en élégant dandy, avec Xavier Cherrier au meeting des

patriotes canadiens.

Composé des habitants des comtés de Richelieu, Saint-Hyacinthe,

Rouville, Chambly et Verchères, ce meeting, qui devait secouer

si violemment les bases du gouvernement anglais, sur les bords du

Saint-Laurent, prenait le nom de \_Confédération des six comtés\_, au

moment même où la jalousie de la fille de Mu-us-lu-lu menaçait de

devenir fatale à Léonie de Repentigny.

--Allons, mon enfant, donnez-moi le bras, lui dit Poignet-d'Acier en

faisant signe à ses trappeurs de former une haie pour leur permettre de

passer.

En un clin d'oeil le mouvement fut opéré.

La jeune fille et ses trois cavaliers sortirent de la foule, qui

s'élança vers de nouvelles scènes de tumulte.

La maison de sa mère n'était pas fort éloignée du théâtre de cette

réunion.

Bientôt remise de son trouble, Léonie dit, en arrivant à la porte, à ses

compagnons:

--J'espère, messieurs mes libérateurs, que vous daignerez entrer; et je

vous prie de ne point parler de ma mésaventure devant maman. Elle est

malade et si elle apprenait...

--Je vous remercie votre invitation, mon enfant, dit Poignet-d'Acier.

Mais ma présence est encore nécessaire sur la prairie.

La jeune fille se tourna en rougissant vers Co-lo-mo-o.

--Ce jeune homme accepte! intervint le capitaine, remarquant qu'elle ne

pouvait articuler une parole.

--Je vous demande pardon, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, je ne puis

accepter.

--Vous me refuseriez! balbutia Léonie.

--Non, non, vous dînerez avec nous, messieurs, dit Cherrier.

--Cela m'est impossible, mon ami. Mais je vous enverrai le jeune Aigle.

Co-lo-mo-o voulut protester.

--Allons, venez, lui dit Poignet-d'Acier; j'ai à vous parler.

--Cependant, monsieur, je vous déclare.....

--Et moi, je vous déclare que vous acceptez l'invitation de

mademoiselle, reprit gaiement le capitaine.--Parbleu, ajouta-t-il, nous

savons, monsieur le sagamo, que vous avez reçu une instruction aussi

brillante que la plupart de nos jeunes gens de bonne famille; nous

savons que vous pouvez prendre, quand il vous plait, des manières aussi

courtoises que pas un de nous, et nous certifions enfin que vous pouvez

être un guerrier illustre chez les Iroquois, un général habile chez les

blancs, et, partout un homme agréable en société.

Ayant dit, Poignet-d'Acier salua et entraîna le Petit-Aigle, moins

touché peut-être par la flatterie adressée à sa vanité indienne que par

les éloges donnés à ses moeurs policées.

--A présent, mon brave jeune homme, lui dit le capitaine, faites-moi

votre rapport. Soyez bref, mais précis. Quel est l'esprit de la

population A Québec?

--Sur Québec, monsieur, répondit Co-lo-mo-o, il ne vous faudra pas trop

compter. Corrompus par l'or de l'Angleterre ou éblouis par le faste de

la cour vice-royale, les habitants n'ont ni l'idée de l'indépendance,

ni la fermeté nécessaire pour agir. Quelques fleurs empoisonnées sur les

chaînes don ils sont charges leur en cachent les meurtrissures.

Mais les paroisses? reprit impatiemment Poignet-d'Acier.

--Dans les paroisses, c'est différent. Touchez la corde de

l'émancipation, elle vibrera dans tous les coeurs. J'ai j'ai parcouru le

pays jusqu'à Gaspé. Partout j'ai trouvé un peuple soupirant pour l'heure

de la délivrance. Les Indiens du Saguenay, du Lac Saint-Jean; les

Montagnais, les Abénaquis, vous prêteront leur concours, comme les

Hurons de Lorette, les Iroquois de Caughnawagha, si l'on nous garantit

que les territoires de chasse qui s'étendent à l'ouest des Grands-Lacs

nous seront rendus, et que nous y pourrons vivre et mourir sans être

désormais inquiétés par les blancs.

--Vous avez ma parole et j'ai celle des chefs du mouvement populaire.

--Nous vous la rappellerons, monsieur.

--Ainsi, à l'exception de la capitale, tout est préparé, dit

Poignet-d'Acier, en s'arrêtant pour réfléchir.

--Je le crois, il ne manque que des armes.

--Des armes! oui, nous en manquons.... Ah! si j'avais les trésors que

j'ai perdus..... Bah! à quoi bon ces regrets! Le plus fort est fait.

Grâce à moi, les masses sont soulevées. J'ai rompu le pont derrière ces

meneurs timides. Ils marcheront! et, au défunt de fusils ou de sabres,

ils prendront des fourches ou des fléaux! Quand un peuple veut sa

liberté, il trouve dans son coeur ses meilleures armes! N'est-ce point

votre avis?

Et comme Co-lo-mo-o demeurait silencieux:

--Allons, allons, continua-t-il, tout est pour le mieux. Il ne nous

reste qu'à profiter de l'enthousiasme pour marcher immédiatement sur

Montréal. Une fois cette métropole à nous, le Canada nous appartient.

Maîtres du Canada! Quel rêve! et comme voluptueusement, j'assouvirai ces

vengeances qui fermentent là, depuis tant d'années..... des siècles de

torture! poursuivit-il, d'un ton creux, en se frappant le front de son

poing crispé. C'est que, moi aussi, j'ai souffert, s'écria-t-il, comme

s'il cédait à un invincible besoin d'expansion, souffert, le martyre,

pour ces Anglais qui m'ont séduit ma femme, violé ma fille, mon unique

enfant, mon Adèle chérie[55]; ces Anglais qui ont armé mon bras pour le

meurtre et le parricide..... Horreur!

[Note 55: Voir la \_Huronne\_.]

--Mon frère trouvera un bras, un bras infatigable pour frapper à côté de

lui, dit tout à coup Nar-go-tou-ké en paraissant au bout du mur du parc,

près duquel Poignet-d'Acier se tenait avec Co-lo-mo-o.

--Que faisais-tu là, mon frère? demanda le capitaine.

--Nar-go-tou-ké a vu le fils de son ennemi. Il l'épiait, répondu le

sagamo.

Poignet-d'Acier n'accorda aucune attention à cette réponse. Une soudaine

évolution de la foule sur la prairie l'occupait à ce moment tout entier.

--Je vous laisse, dit-il aux Iroquois. Je vais engager Neilson à

profiter de l'ardeur de cette multitude pour la pousser, sans retard,

sur Montréal. Demain, elle serait refroidie, nous n'en pourrions rien

tirer.

Et il marcha, à grands pas, vers l'estrade qu'on apercevait à une faible

distance.

--Mon fils, dit Nar-go-tou-ké à Co-lo-mo-o, dès qu'ils furent seuls,

le rejeton de l'Anglais qui a voulu outrager ta mère, de celui qui l'a

livrée aux lâches tribus de la Nouvelle-Calédonie, est là, dans cette

maison. Puisque l'heure de la vengeance a sonné, commençons par nous

venger de celui-là. Nous allons le guetter, et, quand il sortira.....

L'Indien fit résonner, d'un air significatif, une carabine qu'il avait à

la main.

--Dans un instant Co-lo-mo-o rejoindra son père, répondit le

Petit-Aigle; mais il faut, auparavant, qu'il aille délibérer avec les

chefs des tribus qu'il a amenées.

--Va, Nar-go-tou-ké t'attendra, reprit le sachem.

Le Petit-Aigle partit, en feignant de se diriger vers la foule qu'un

orateur haranguait de nouveau. Mais, bientôt, il se jeta à gauche dans

une saulaie et s'assit au pied d'un arbre.

Là, il médita, durant quelques minutes. Son esprit paraissait flotter

entre diverses résolutions, car tantôt il tournait les yeux vers le

cottage de madame de Repentigny, et tantôt sur le meeting.

S'arrêtant enfin à une détermination, il prit, dans la bourse de vison

qui pendait sur sa poitrine, suivant l'usage indien, un crayon, une

feuille de papier, et il écrivit sur son genou.

Ce travail terminé, il le relut avec soin, plia le papier en forme de

lettre, le cacheta et y mit la suscription:

Mademoiselle,

Mademoiselle Léonie de Repentigny,

à

Saint-Charles.

Pour une petite piece de monnaie, il fit ensuite porter le billet à

son adresse.

Léonie venait de changer de costume, quand on le lui remit, en annonçant

que sir William, arrivé depuis une demi-heure, était allé rendre ses

devoirs à sa mère.

Surprise à la réception de ce billet, dont l'écriture ne lui semblait

pas étrangère, la jeune fille le décacheta avec une certaine émotion.

Ses yeux volèrent aussitôt à la signature.

PAUL, disait cette signature.

--Paul! Paul! je ne connais point de Paul, murmura Léonie, en parcourant

la missive.

Elle était ainsi conçue:

«Mademoiselle,

«J'aime à vous remercier pour les lignes que vous m'avez remises à bord

du \_Charlevoix\_; ces ligne m'avertissaient qu'on m'avait découvert sous

mon déguisement de planteur; par conséquent je vous doit d'être libre,

car aussitôt je sautai dans le fleuve et gagnai la rive à la nage.

J'aurais voulu pouvoir vous témoigner plus tôt ma reconnaissance. Des

causes majeures s'y sont opposées. Obligé aujourd'hui de vous écrire

pour vous déclarer que je ne puis accepter votre invitation, je mets

à profit cette circonstance et vous exprime la gratitude de votre tout

dévoué,

«PAUL.»

«P. S. Vous avez chez vous un jeune officier anglais; qu'il ne sorte pas

de la journée. Il y va de sa vie.»

Cette singulière épître troubla si fort Léonie, qu'elle n'entendit pas

la cloche qui sonnait le dîner.

Madame de Repentigny l'envoya chercher par une domestique.

--Mon ange, lui dit-elle, en la baisant au front, tu feras les honneurs,

car je suis un peu souffrante.

La jeune fille avait repris son assurance, remettant au soir le soin de

relire et de commenter la lettre de l'Indien.

Sir William King, Xavier Cherrier, sa femme et un vieux parent de M. de

Repentigny attendaient déjà, sans cérémonie, dans la salle à manger.

--Eh bien, notre Antinoüs sauvage ne vient donc pas? questionna

Cherrier.

--Je ne sais, mais ce n'est pas probable, répondit Léonie d'un ton

quelque peu hypocrite.

Le repas fut assez triste, sir William et Cherrier n'ouvraient la bouche

que pour s'adresser des épigrammes trop peu voilées.

Comme on causait politique au dessert, le parent de M. de Repentigny

dit, en branlant la tête:

--Ça ne fait rien, le parti anglais a reçu aujourd'hui une fière

blessure!

--Ah! riposta, sir William, en décochant un regard ironique à Cherrier,

si nous devions compter toutes celles que nous avons faites aux

Canadiens-Français, nous ne trouverions pas assez de chiffres dans la

table de multiplication. Demandez plutôt à monsieur!

Xavier se mordit les lèvres pour ne pas éclater. Mais il sut se

contenir, se leva de table et remonta avec sa femme dans leur

appartement.

Le vieux monsieur sortit aussi pour aller faire un tour de promenade.

L'officier, s'approchant alors de Léonie, lui prit la main comme s'il

voulait la porter à ses lèvres.

La jeune fille recula d'un pas, en retirant sa main.

--Sir William, dit-elle gravement; vous vous êtes battu avec mon cousin;

ne niez pas....; j'en suis sûre; je ne saurais aimer l'homme qui a

versé le sang de l'un des miens. Ainsi donc tout est rompu entre nous.

N'essayez point de me fléchir, vous perdriez votre temps. Mais je ne

manquerai point pour cela aux devoirs de l'hospitalité; vous pouvez

rester ici tant qu'il vous plaira; je vous engage même à ne pas quitter

la maison aujourd'hui. On m'a prévenue que vos jours seraient en danger,

si vous mettiez le pied dehors.

Laissant le jeune homme bouleversé par ces paroles, Léonie de Repentigny

regagna sa chambre à coucher.

CHAPITRE XVI

L'INSURRECTION

Filles de l'enthousiasme, les révolutions populaires ont la même durée

que cette fièvre de l'esprit.

Si, après l'assemblée de Saint-Charles, les patriotes canadiens se

fussent instantanément portés sur Montréal, il est vraisemblable que la

métropole serait tombée en leur pouvoir, et qui peut dire qu'alors ils

n'auraient pas été maîtres de la province!

Mais si Neilson et plusieurs autres étaient décidés à profiter

de l'ardeur de leurs partisans, Papineau, chef réel du mouvement,

balançait. Il paralysa par sa tiédeur tous ces braves qui ne demandaient

qu'à voler au combat. Ne se croyait-il pas assez bien préparé,

n'osait-il encore assumer la haute responsabilité qui incombe aux

meneurs d'une insurrection? ce n'est pas à nous de répondre. Nous sommes

trop près encore de ces tristes événements. Leur appréciation appartient

à la postérité[56].

[Note 56: Dan» la deuxième édition de \_l'Histoire\_ de M. Garneau, ou

trouve la note suivante:

«Le docteur O'Callaghan m'écrivait d'Albany, le 19 juillet 1832: Si vous

devez blâmer le mouvement, blâmez ceux qui l'ont provoqué et qui doivent

en répondre devant l'histoire. Quant à nous, mon ami, nous fûmes les

victimes, non les conspirateurs; et, fussé-je sur mon lit du mort, je

ne pourrais que déclarer, en présence du ciel, que je n'avais pas plus

l'idée d'un mouvement de résistance quand je quittai Montréal et

me rendis à la rivière Richelieu avec M. Papineau, que je ne songe

maintenant à être évêque de Québec. Je vous dirai aussi que M. Papineau

et moi, nous nous cachâmes dans une ferme de la paroisse Saint-Marc, de

peur que notre présence n'alarmât le pays, et ne servit de prétexte à la

témérité!... Je voyais bien aussi que le pays n'était pas prêt.»

M. Garneau a publié cette note en anglais.]

Cependant, le lien entre l'exécutif et les Canadiens était brisé. Le

renouer par des moyens pacifiques n'était plus au pouvoir de personne.

A Montréal, et dans les comtés limitrophes, on arma ouvertement.

Des bandes hostiles sillonnèrent, le pays.

Les occupations ordinaires de la ville et des champs furent abandonnées.

Chacun prit fait et cause pour un parti ou pour un autre. La guerre

civile alluma ses torches.

«Le 7 novembre, les Fils de la liberté et les Constitutionnels ou les

membres du Club Doric, comme te nommèrent les Anglais, en vinrent aux

mains, avec des succès divers. La maison de M. Papineau et celle

du docteur Roberston et autres furent attaquées et les presses du

\_Vindicator\_ saccagées. On appela les troupes sous les armes: elles

paradèrent dans les rues avec de l'artillerie.»

L'autorité mit sur pied toutes les forces militaires, et inonda la

campagne détachements chargés de faire exécuter les nombreux mandats

d'arrestation lancés contre les fauteurs de la Confédération des six

comtés.

Depuis l'assemblée, Papineau, Neilson et leurs principaux partisans

étaient restés dans le comté de Richelieu.

Entourés d'une foule d'hommes dévoués, ils s'y disposaient à la

résistance, commettant cette grande faute,--faute irréparable--c'est

d'attendre, c'est-à-dire de laisser se dissiper l'ivresse de leurs gens,

au lieu de marcher droit à l'ennemi.

Leur quartier général avait été établi entre Saint-Denis et

Saint-Charles, villages éloignés de sept milles l'un de l'autre, sur le

Richelieu.

Le premier est à seize milles de Sorel, le second à dix-huit de Chambly,

localités où le gouvernement anglais avait caserné plusieurs régiments.

Ces régiments reçurent, en même temps, l'ordre d'aller attaquer les

rebelles, et de les prendre ainsi en avant et en arrière,--Saint-Denis

et Saint-Charles se trouvent entre Chambly et Sorel.

Comme ils avaient à peu près la même distance à parcourir, ils devaient

vraisemblablement se joindre à peu près à la même heure sur le théâtre

des opérations.

Le 21 novembre au soir, le colonel Gore partit de Sorel avec cinq

compagnies d'infanterie, une pièce d'artillerie de six et un piquet de

police à cheval.

Le temps était mauvais; il faisait froid et pleuvait à torrents. Tous

les chemins avaient été défoncés et les ponts rompus par les paysans.

Néanmoins, le lendemain, le colonel Gore et ses troupes arrivèrent

devant Saint-Denis, après une rude marche d'environ douze heures.

Il pouvait être dix heures du matin.

Aussitôt le tocsin laissa tomber dans l'espace ses notes funèbres.

Des barricades défendaient toutes les avenues du village, et un puissant

rempart, construit avec des troncs d'arbres, interceptait la route.

Retiré dans une grosse maison de pierre qu'il avait fait fortifier et

créneler, le docteur Neilson avait résolu de vaincre ou de mourir. M.

Papineau, le docteur O'Callaghan et quelques officiers de milice s'y

trouvaient avec lui.

Huit cents hommes, dont un quart à peine munis de fusils, le reste

portant qui une lance, qui un épieu, qui une fourche, qui une faux, ou

de vieux sabres rouillés, faisaient retentir le village des chants de la

\_Marseillaise\_ et de la \_Parisienne\_.

Malgré leur nombre et leur détermination, Neilson doutait de la

victoire.

--Monsieur, dit-il à Papineau, vous devriez vous retirer à

Saint-Charles; ce n'est pas ici que vous serez le plus utile; nous

aurons besoin de vous plus tard.

--Que penserait-on de moi, si je m'éloignais à cette heure? répliqua

celui-ci.

--Vous êtes notre chef à tous; à tous, vous devez compte de votre vie,

reprit Neilson[57].

[Note 57: Textuel.]

A ce moment le canon gronda.

--A nos postes, messieurs! s'écria Neilson et souvenez-vous que la

patrie a les yeux sur vous!

Le feu des Canadiens répondit aussitôt à l'artillerie des troupes

royales.

Mais que pouvait un seul canon contre des amas de pins hauts comme des

maisons?

Les insurgés se montraient à peine, lâchaient leurs coups de fusil et

disparaissaient derrière les barricades.

La mousqueterie des Anglais ne leur faisait pas plus de mal que leur

canonnade.

Cependant un boulet, passant à travers les souches, tua un membre de la

Chambre législative, M. Ovide Perrault, blessa plus ou moins grièvement

cinq hommes, et jeta quelque confusion dans les rangs des Canadiens.

Mais, vers deux heures, et après que le colonel Gore eut fait de vaines

tentatives pour emporter les retranchements à l'assaut, les patriotes

reçurent du renfort, et Neilson commanda une sortie.

Elle réussit complètement. Les royalistes, épuisés de fatigue, à

court de munitions, lâchèrent pied et s'enfuirent vers les bois, en

abandonnant leur canon, leurs fourgons et leurs blessés.

Fiers de ce triomphe, les Canadiens rentrèrent chez eux en chantant des

hymnes d'allégresse. Mais ce n'était pas l'heure de s'endormir sur

les premiers lauriers; car, s'étant emparés d'un officier anglais,

ils avaient appris que le colonel Wetherell s'avançait de Chambly sur

Saint-Charles, à la tête de cinq compagnies, d'une troupe de police à

cheval et de deux pièces de canon.

Après avoir réparé leurs fortifications, ils coururent prêter assistance

à leurs amis de Saint-Charles.

Bon nombre d'habitants avaient quitté le village avec les femmes et les

enfants. Mais madame de Repentigny et sa fille y résidaient encore; la

première ayant fait une rechute, et les médecins ayant déclaré qu'il

était impossible de la transférer à la ville sans compromettre son

existence.

Le 25 novembre, au matin, la pauvre femme sommeillait dans son lit,

et Léonie, assise à son chevet, parcourait des yeux plutôt qu'elle ne

suivait avec l'esprit un livre de piété.

C'était un touchant tableau!

La mère, immobile, les joues amaigries, le teint jaune comme l'ivoire du

crucifix qui pendait dans la ruelle, déjà marquée au sceau de la mort,

était l'image de la douleur profonde, mais résignée.

Pâle, les yeux cernés par l'insomnie et les angoisses, sa fille offrait

une navrante personnification de l'Inquiétude.

Tout à coup les roulements du tambour résonnent, déchirés par les notes

perçantes du clairon.

Madame de Repentigny s'agite sur sa couche, Léonie tressaille.

--Qu'y a-t-il, mon enfant? demande la première d'une voix affaiblie.

--Ah! maman, maman! ils vont se battre! ils vont se battre! répond la

jeune fille en se levant et se jetant sur l'oreiller qu'elle baigne de

ses larmes.

--Heureusement que ni ton père, ni sir William, ne sont là, dit la

tendre mère en faisant un effort pour baiser sa fille. Ton père est à

Québec, sir William à Montréal, prions Dieu pour eux!

--Et pour mon cousin, dit Léonie en tombant à genoux.

--Ah! oui, il est à Saint-Eustache. Mais il ne court aucun danger,

n'est-ce pas?

--Je l'espère, maman.

Après ces mots, toutes deux joignirent les mains, et confondirent leurs

coeurs dans un élan vers l'Éternel.

Le canon détona, accompagné d'une fusillade nourrie, alors qu'elles

achevaient cotte ardente oraison.

--Sonne donc pour savoir ce qui se passe au dehors, mon enfant, dit

madame de Repentigny.

A cet appel, un domestique arriva; mais il ne put rien dire, sinon que

les troupes du roi étaient aux prises avec les rebelles.

Léonie se précipita vers la fenêtre.

--Prends garde! ah! prends garde, ma fille! lui cria madame de

Repentigny avec terreur.

--Il n'y a rien à craindre, bonne maman; je vois parfaitement, mais

on ne peut m'apercevoir; et, d'ailleurs, on ne tire pas de ce côté,

répondit Léonie en collant son visage contre les carreaux de la croisée.

Ah! voici les militaires qui chargent; les insurgés plient; le ciel est

tout noir de fumée.

Le colonel Wetherell venait en effet de fondre sur les Canadiens avec

une impétuosité irrésistible.

Quoique sorti de Chambly dans la nuit même où le colonel Gore sortait de

Sorel, il n'avait pu arriver avant le 25 en vue de Saint-Charles, tant

les habitants avaient semé d'obstacles sur sa route.

A midi, il prit position sur une colline qui domine la rivière, et

braqua son artillerie contre le camp des patriotes.

Ce camp, fortifié par des ouvrages en terre et en bois, formait un

parallélogramme, appuyé d'un côté sur la rivière, et l'autre sur maison

de M. Debartzeh, l'un des instigateurs de l'insurrection.

Trouée par par une centaine de meurtrières, cette maison renfermait une

foule de tirailleurs.

Deux petites pièces de campagne ajoutaient encore à la force des

Canadiens.

Leurs dispositions, leur bravoure, leur permettaient d'espérer la

victoire.

Malheureusement, ils étaient commandés par un Anglais mécontent, un

certain T. Brown,--un lâche,--qui déserta son poste à l'heure même du

combat.

Le signal de l'attaque donné, le colonel Wetherell canonne les

retranchements, et lance ses troupes autour du camp pour l'envelopper.

Les Canadiens se défendent avec une incroyable énergie; ils se montrent

digne de cette poignée de héros leurs pères qui, semblables aux trois

cents Spartiates, culbutèrent sept mille Américains, le 26 octobre 1813,

sur les bords de la rivière Châteauguay.

Ah! si un Salaberry était à leur tête!

Mais, ils n'ont point de chef; ils ne savent à qui obéir; la confusion

se met dans leurs rangs. Leurs faibles barrières sont enfoncées.

Les ennemis se précipitent sur eux, la baïonnette en avant... ils les

cernent; ils les acculent; ils frappent impitoyablement ces malheureux,

qui, manquant d'armes, pour la plupart, se défendent avec leurs mains,

avec leurs pieds, avec leurs dents.

C'est une atroce boucherie!

De sa fenêtre, Léonie voit tout. Elle tremble, elle palpite; elle sent

son coeur défaillir; elle ne respire plus, et elle ne peut, la pauvre

enfant, s'arracher au plus effroyable des spectacles.

C'est que, dans la foule des combattants, elle a distingué le

Petit-Aigle qui, brandissant un sabre de cavalerie, enlevé à un officier

de police, l'assène, à droite, à gauche, en avant, partout, et, aidé de

son père, tient encore bon, alors que tout fuit autour d'eux.

Mais il tombe, accablé par le nombre. Les yeux de Léonie se ferment;

elle chancelle et tâche de se cramponner à l'espagnolette pour ne pas

tomber aussi.

--Ma fille! mon enfant! au secours! s'écrie madame de Repentigny,

oubliant sa faiblesse, thésaurisant un reste de force, et se jetant à

bas du lit pour recevoir Léonie dans ses bras.

Et elle s'affaisse à côté d'elle.

On les relève.

--Ah! j'ai eu bien peur! merci, ô mon Dieu! murmure la tendre mère, en

embrassant Léonie, qui, un peu remise de son émotion, s'occupe à border

le lit.

Le crépuscule se faisait. Un éclair illumina soudain l'appartement.

--Le feu! exclama la jeune fille en retournant, malgré elle, à la

croisée.

Une scène nouvelle l'attendait.

Incendiant le village, les Anglais dansaient et proféraient des

hurlements forcenés.

Et, à la lueur des flammes, Léonie vit une troupe de soldats qui se

dirigeaient vers leur maison, en chassant à coups de plat du sabre et du

crosses de fusil une longue, file de prisonniers, parmi lesquels, à son

costume pittoresque, quoique noirci par la poudre, maculé de sang et

réduit en lambeaux, on remarquait Co-lo-mo-o.

Le jeune homme marchait d'un pas ferme, sa contenance était digne.

En l'apercevant, Léonie, qui l'avait cru mort, ne put retenir un cri de

joie.

--Ma fille, lui dit madame de Repentigny en essayant de sourire, je

voudrais être seule quelques instants. Va te reposer!

Après un long baiser, Léonie sortit.

--Marthe, dit alors la malade, à sa femme de chambre, je sens que je me

meurs; cours chercher M. le curé, mais que l'enfant l'ignore.

Pendant ce temps, un domestique annonçait à mademoiselle de Repentigny

qu'un officier anglais désirait l'entretenir dans le parloir.

Elle y descendit.

--Je vous demande mille pardons de vous déranger, mademoiselle, lui

dit cet officier; j'ai appris le triste état de madame votre mère et je

voudrais pour tout au monde ne vous causer aucun trouble. Mais les

lois de la guerre sont inflexibles. On m'a commande de renfermer, pour

jusqu'à demain, dans votre maison, plusieurs prisonniers, et quoi qu'il

m'en coûte, j'obéis à ma consigne. Veuillez être assurée, du reste,

qu'on ne fera aucun bruit.

--Je crains, dit Léonie, que nous n'ayons pas de chambres assez vastes.

--Qu'à cela ne tienne, mademoiselle. Il y a près de votre parc

une basse-cour dont les murs sont élevés; c'est assez bon pour des

misérables dont le bourreau fera bientôt justice.....

Un frisson glacial figea le sang de la jeune fille dans ses veines.

--Disposez-en comme il vous plaira, monsieur, balbutia-t-elle; mais

excusez-moi..... la maladie de ma mère.....

Des larmes lui coupèrent la parole.

Elle sortit du parloir. Cependant, au lieu de remonter à sa chambre,

elle entra dans une petite serre attenant à la salle à manger, et

appela:

--Antoine!

Un jeune homme parut:

--Écoute, lui dit-elle d'une voix brève et palpitante, tu es mon frère

de lait; j'ai confiance en toi. Tu ne me tromperas pas, n'est-ce pas

vrai, car tu m'aimes? Un Indien m'a sauvé la vie, dans la catastrophe du

Montréalais, tu le sais. Cet indien est prisonnier parmi ceux qu'on nous

amène. Il faut le délivrer. Tu le délivreras, n'est-ce pas?

--Je ferai tout ce que vous voudrez, ma chère soeur, mais le moyen?

--Le moyen? Il y en a un. On enfermera les captifs dans la basse-cour.

Ils n'y sont pas encore. Glisse-toi parmi eux. Dis un mot à l'Indien.

Passe-lui un couteau. Il fait presque nuit. La chose n'est pas

impossible. Tu porteras la clef de la basse-cour au commandant de

détachement qui conduit ces pauvres gens. On ne se défiera pas de toi.

Puis tu offriras du vin aux soldats, et, dans la nuit, quand ils seront

ivres, tu ouvriras la porte de la basse-cour, qui donne sur le parc;

m'as-tu comprise?

--Oui, oui, oui, soyez tranquille, votre protégé s'évadera ou je perds

mon nom.

--Dépêche-toi, j'attendrai le résultat dans ma chambre.

Antoine partit.

Nous renonçons à peindre l'anxiété dont Léonie fut dévorée pendant les

cinq heures qui s'écoulèrent jusqu'à son retour.

--C'est fait, dit-il; il est échappé.

La jeune fille se prosterna pour rendre grâces à Dieu; puis, se

relevant, elle alla, sur la pointe du pied, souhaiter le bonsoir à sa

mère, avant de se coucher.

Le silence général régnait dans la chambre, faiblement éclairée par une

veilleuse.

Léonie crut que madame de Repentigny dormait.

Elle se pencha sur le lit pour effleurer son front.

Ce front était froid comme un marbre.

--Ah! je suis maudite! s'écria la jeune fille en se redressant tout d'un

coup, comme si elle eût été mue par un ressort; je suis maudite; j'ai

un instant oublié ma mère, et ma mère est morte sans me donner sa

bénédiction!

Et elle tomba à la renverse.

CHAPITRE XVII

DRAME

Dans une salle basse, voûtée, aux fenêtres ogivales, aux murs blanchis à

la chaux, plusieurs personnages assis entourent une table.

Ils sont diversement vêtus de costumes mi-partis civils, mi-partis

militaires.

Des sabres pendent à leur côté, des pistolets à leur ceinture;

quelques-uns portent l'uniforme en drap foncé de la milice canadienne.

Il y a la Poignet-d'Acier, qui domine par sa taille, Xavier Cherrier

et sa femme habillée en homme, le docteur Chénier, Armury Girod, Suisse

d'origine, et quelques autres.

On est au 13 décembre. Il fait nuit, un grand feu pétille dans l'âtre

de la salle et efface, par ses clartés brillantes, la lueur terne d'une

lampe qui brûle tristement sur la table.

Au dehors, le vent pousse des gémissements lamentables ébranle les

croisées, et, s'introduisant par rafales dans la cheminée, chasse

jusqu'au milieu de la pièce des tourbillons de flamme et de fumée.

Sombre nuit que celle-là; plus sombres sont les figures des gens qui

discutent, à cette heure, dans le couvent de Saint-Eustache.

Car c'est à Saint-Eustache que nous sommes, à sept lieues environ de

Montréal, de l'autre côté du Saint-Laurent, sur la rive septentrionale

de l'Outaouais, vis à vis de l'île Jésu.

Un homme entre dans la salle. A sa soutane, à son air grave, recueilli,

vous reconnaîtriez un ecclésiastique. Il est prêtre, en effet, curé de

Saint-Eustache; on le nomme messire Paquin.

A sa vue Poignet-d'Acier fronce le sourcil.

--Que venez-vous faire ici, monsieur? dit-il durement.

--Je viens, répondit messire Paquin, d'une voix douce et ferme, engager

des hommes égarés à cesser une lutte dangereuse qui est pour le pays une

source de deuil, de désolation.....

--C'est assez, monsieur, reprit Poignet-d'Acier; vos conseils sont

superflus.

--Mais, monsieur, vous ne songez donc pas aux veuves, aux orphelins, à

tous ces malheureux que votre folle témérité a plongé dans les larmes

et l'affliction? Vous ne pensez donc pas à Dieu qui vous voit, qui vous

juge.....

Le capitaine poussa un éclat de rire démoniaque.

--Oui, qui vous juge et qui vous condamne! poursuivit le prêtre avec une

énergie croissante. Il vous condamne, ce Dieu tout-puissant! Il frappe

les insensés qui ont allumé le brandon de la guerre civile; car ils

viennent d'essuyer une sanglante défaite!

--Vous mentez! s'écria Poignet-d'Acier d'un ton cassant.

Et il se leva, marcha sur le curé.

--Arrêtez! arrêtez! dirent les assistants en se levant à leur tour.

--Laissez cet homme! laissez-le! dit l'ecclésiastique, sans s'émouvoir.

La fureur l'aveugle. Mais il ouvrira les yeux. Qu'importe qu'il me

batte, pourvu qu'ensuite il rentre en lui-même, qu'il cesse de vous

conduire à l'abîme!

--Mais qu'y a-t-il? demanda le docteur Chénier.

--Il y a, mon fils, une nouvelle affreuse. Les royalistes ont écrasé

votre parti à Saint-Charles, le 25 novembre!

--Cela n'est pas; cela n'est pas! intervint Poignet-d'Acier; Cela n'est

pas; fausseté que votre langage, prêtre! fausseté, puisque, le 22, le

brave Neilson déroutait les Anglais devant Saint-Denis!

--Votre violence ne m'intimidera point, répondit avec calme messire

Paquin. Ce que je vous dis est vrai. Le colonel Wetherell a défait les

Canadiens à Saint-Denis. Il leur a tué plus de cent hommes, cent pères

de famille, monsieur, et le village ne présente plus aujourd'hui qu'un

monceau de décombres fumants! Puisse le ciel vous pardonner! Mais tous

ces pauvres gens privés de leurs foyers; toutes ces femmes privées

de leurs maris, de leurs enfants; tous ces infortunés privés de leur

soutien vous pardonneront-ils?

Ces paroles répandirent la consternation parmi les auditeurs. Des larmes

coulèrent sur les joues du docteur Chénier; cependant il répliqua avec

la fermeté d'une conviction inébranlable:

--Les rapports que nous avons reçus du comté de Richelieu ne s'accordent

pas avec les vôtres, monsieur le curé. Y fussent-ils conformes, que ma

résolution ne changerait pas. Investi du commandement de ce village, j'y

vaincrai ou je m'ensevelirai sous ses ruines.

--Bien parlé, mon ami; bien parlé! dit Poignet-d'Acier un serrant

chaleureusement la main du docteur.

--Oui, bien dit, votre réponse est d'un grand coeur! ajouta la femme de

Cherrier, qui, depuis le commencement des troubles, avait senti renaître

en elle l'ardeur martiale qu'elle avait puisée au milieu des tribus

indiennes du désert américain, alors que, sous le nom de Mérellum, la

Petite-Hirondelle[58], elle exerçait une autorité souveraine sur les

Clallomes.

[Note 58: Voir la \_Tête-Plate\_, les \_Nez-Percés\_.]

Xavier approuva par un regard l'exclamation de Louise.

Et aussitôt les assistants, magnétisés par cet accès d'enthousiasme,

se jetèrent dans les bras les uns des autres en prononçant ce noble

serment:

--Oui, nous jurons ici de triompher de nos oppresseurs ou de mourir en

combattant!

--Oh! les aveugles! les misérables aveugles! proféra l'ecclésiastique,

élevant les mains et les joignant avec une expression désespérée.

Puis il se retira, au moment même où deux Indiens pénétraient dans la

salle.

C'était Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

--Ah! enfin, nous allons être édifiés sur la valeur de ces bruits

absurdes, dit Poignet-d'Acier, courant à la rencontre des Iroquois.

--Que s'est-il passé à Saint-Charles, mon jeune Aigle?

--Les Habits-Rouges ont eu le dessus.

--Vous y étiez, n'est-ce pas?

--J'y étais.

--Et ils ont vaincu?

--Oui, parce que le chef nous a abandonnés.

--Ah! ce Brown, je m'en doutais! répliqua amèrement Poignet-d'Acier.

Pourquoi aussi tous les postes importants n'ont-ils pas été confiés à

des Canadiens-Français?

--Hélas! notre trop grande confiance nous a toujours perdus! murmura

Chénier.

--Donnez-nous des détails, reprit le capitaine.

Co-lo-mo-o raconta ce qui avait eu lieu, le 25 novembre à Saint-Charles,

mais sans dire qu'il était tombé au pouvoir des vainqueurs.

--Où pensez-vous que soient maintenant MM. Papineau et Neilson? s'enquit

Chénier.

--Le premier, répondit le Petit-Aigle, doit être réfugié aux États-Unis;

quant au second, je crois qu'il a été pris sur la frontière et ramené à

Montréal.

--Alors, c'en est fait de nous! s'écria Chénier, se laissant tomber sur

son siège et enfouissant sa tête dans ses mains.

--Non, non, ce n'est pas fini! dit Poignet-d'Acier, Neilson, malgré son

courage, malgré son dévouement, est encore de la race maudite. Pour moi,

son arrestation ne m'inquiète guère. Mais je suis heureux d'apprendre

que Papineau est aux États-Unis. Plus que jamais nous devons résister,

car il ne tardera guère à reparaître sur les bords du Saint-Laurent avec

une puissante armée américaine. Soyez assurés, mes amis, que si nous

pouvons tenir encore huit jours, il nous arrivera de la République

fédérale des secours effectifs, avec lesquels nous réparerons

promptement le petit échec de Saint-Charles. Ne vous découragez donc

pas. Plus nos infâmes ennemis massacreront, saccageront, brûleront nos

campagnes, plus ils feront de victimes, plus ils se rendront odieux,

plus ils soulèveront contre eux les autres nations du monde!

Ce discours fait d'une voix mâle et persuasive, produisit l'effet qu'en

attendait le capitaine.

Il ranima l'espérance dans le coeur des insurgés, qui le saluèrent par

des bravos enthousiastes.

Quand lu silence se fut rétabli, Poignet-d'Acier dit à Co-lo-mo-o:

--Vous amenez sans doute vos Hurons?

--Non, reprit le jeune homme en secouant la tête. Mécontents des

délibérations prises à l'assemblée de Saint-Charles, ils sont partis

pour la plupart et retournés à Lorette.

--Alors vous êtes seul!

--Seul avec mon père.

Nar-go-tou-ké prit la parole.

--J'ai travaillé, pour mes frères, dit-il. Les Indiens de l'Outaouais

m'ont donné vingt-cinq guerriers, autant de fusils et un canon. Les

guerriers et les armes sont là dans la cour.

--Merci, mon frère, lui dit Chénier, nous récompenserons tes services.

Nar-go-tou-ké n'a bas besoin de récompense, répliqua sèchement

l'Iroquois.

--Que signifie ce bruit? interrogea Louise en dirigeant ses regards vers

la porte qui s'ouvrit brusquement.

Une dizaine de paysans armées entrèrent.

Au milieu d'eux trottinait un homme rabougri, bancal.

--Voici un espion, docteur, dit un des paysans, en s'adressant à

Chénier.

Co-lo-mo-o sourit imperceptiblement.

--Un brigand d'espion, baptême! poursuivit le paysan. Mais impossible

de lui faire desserrer les dents. Nous l'avons roué de coups, sans y

parvenir.

--Et vous avez tort, Pierre, dit Chénier, car ce nain est sourd-muet.

--Ah! exclamèrent en choeur les gardiens de Jean-Baptiste, qui s'était

mis à échanger des signes avec Co-lo-mo-o et Nar-go-tou-ké.

--Ordonnez à ces gens de sortir, monsieur, dit le Petit-Aigle à Chénier.

--C'est bien, mes amis, allez! fit le docteur aux paysans qui

évacuèrent la salle, en y laissant le nain.

--Mon père et moi, dit alors Co-lo-mo-o, nous répondons de cet homme.

Il arrive de Montréal, et nous annonce qu'une troupe nombreuse d'Anglais

est en marche vers ce village.

A Cet instant un rire singulier glissa sur le visage de Nar-go-tou-ké,

qui continuait avec Jean-Baptiste une conversation mimique.

--Pourquoi ce sauvage rit-il? interrogea sévèrement Chénier.

--Mon père rit, parce que le nain lui apprend qu'un officier anglais,

son ennemi personnel, fait partie du corps d'expédition.

--Ah! dit Poignet-d'Acier, si l'ennemi personnel de Nar-go-tou-ké

se trouve dans le détachement qu'on lance contre nous, malheur à ce

détachement!...... le vaillant chef iroquois,--le dernier avec son fils

de cette noble tribu, messieurs,--fera un terrible..... des Kingsors,

comme il appelle les sujets de la Grande-Bretagne.

--Ainsi, dit Chénier, nous pouvons compter sur ce que rapporte cet

individu?

--Oui, répondit Co-lo-mo-o.

--Alors, messieurs, il faut prendre nos mesures, faire battre la

générale. Il est minuit. Les royalistes paraîtront de bonne heure dans

la matinée! Prouvons leur que nous sommes encore les dignes enfants de

la France!

Pendant que le docteur Chénier et ses compagnons quittaient la salle

et allaient donner ordres, Co-lo-mo-o continua de questionner

Jean-Baptiste.

Bientôt il sut que sir William Colborne, commandant en chef des troupes

anglaises et surnommé plus tard le \_Vieux-brûlot\_ à cause des incendies

dont il couvrit le Bas-Canada, était parti, le matin même, de Montréal

avec deux mille hommes, huit pièces de canon et un obusier, pour envahir

le comté des Deux-Montagnes.

Cette force était composées soldats de la ligne, d'un corps de

volontaires, Canadiens dégénérés qui trahirent le drapeau de leur pays

pour celui d'Albion, et d'une centaine de cavaliers.

Le 32e régiment, où sir William King servait comme lieutenant, figurait

dans l'effectif de cette armée.

Dans la soirée, elle campa sur le bord méridional de l'Outaouais.

Le 14, dès l'aurore, elle traversa la rivière.

Il avait neigé une partie de la nuit. Mais alors le temps était froid,

clair et sec.

Le passage de l'Outaouais se fit au moyeu de bateaux.

Aussitôt que les insurgés, réunis au nombre de cinq ou six cents devant

le couvent, le presbytère et l'église de Saint-Eustache, aperçurent

cette longue «colonne, d'autant plus imposante qu'elle couvrait avec ses

bagages plus de deux milles d'espace,» ils furent saisis d'une panique

invincible, et se débandèrent.

Épouvanté, Girod se sauva avec un grand nombre.

Poignet-d'Acier se tenait devant la rivière avec cent hommes déterminés,

parfaitement armés, tireurs des plus habiles, et qui pouvaient opposer

au débarquement des Anglais une barrière inexpugnable. Mais ces hommes,

tous trappeurs, qui avaient vieilli avec leur capitaine dans le désert

américain, ne reconnaissaient d'autre chef que lui, ne voulaient

recevoir des ordres de personne autre.

L'oeil sanglant, le visage coloré, souriant, Poignet-d'Acier,

l'ex-notaire de Montréal, savourait déjà par anticipation cette

vengeance qu'il avait attendue, cultivée et mûrie pendant de si longues

années; ses regards étaient rivés aux embarcations qui approchaient

lentement de la grève; sa main droite frémissait d'impatience en

tourmentant la poignée d'un sabre qu'il se disposait à dresser en l'air

comme signal du combat, lorsqu'un éclair brilla dans les rangs anglais,

la détonation d'une arme à feu se fit entendre, et Poignet-d'Acier tomba

le cou percé d'une balle.

Aussitôt ses hommes l'entourèrent. Il voulut parler, ne le put;

commander de rester, de lutter; effort inutile! I s'évanouit.

Et les trappeurs nord-ouestiers, tournant le dos à l'ennemi, se

retirèrent froidement en emportant leur capitaine avec eux.

A peine restait-il deux cent cinquante hommes auprès de Chénier.

--Fuyons, dirent quelques-uns.

--Quoi! vous aussi m'abandonneriez!

--Mais nous n'avons pas d'armes.

--Soyez tranquilles, répondit flegmatiquement l'intrépide docteur; il

y aura du monde de tué aujourd'hui. Vous ramasserez les fusils des

morts[59].

[Note 59: Historique.]

Cette réponse électrisa Cherrier.

--Ah! Chénier, lui dit-il, vous étiez né pour manier l'épée plutôt que

la lancette.

--Mon ami, repartit l'autre, je ne comprendrais pas qu'on manquât de

courage, quand on voit une femme jeune et belle comme la vôtre affronter

en souriant les balles de l'ennemi. Mais, attention, voilà le branle-bas

qui commence!

--Un baiser encore, avant de courir au feu, ma Louise chérie, dit

Xavier.

Et, au bruit du l'artillerie, à travers la mitraille qui déjà

impitoyablement fauchait autour d'eux, Xavier embrassa sa femme avec une

tendresse idolâtre.

--En avant! citoyens, en avant! tonna la voix de Chénier. Les patriotes

se ruèrent sur les batteries anglaises en chantant l'hymne de Charles

VI:

Guerre aux tyrans!

Jamais, jamais en France!

Jamais l'Anglais...

Repoussés, avec des pertes considérables, par deux décharges

successives, ils revinrent une troisième fois à l'attaque, et forcèrent

les artilleurs à reculer.

Mais alors, sir John Colborne donna l'ordre au 32e régiment d'appuyer

ses batteries.

Cet ordre fut aussitôt exécuté.

Sir William King, l'épée nue, le front haut, se jeta bravement A la tête

de sa compagnie en murmurant:

--Tiens, ce Cherrier ici.... Charmant, très-charmant, en vérité! Je vais

lui donner sa revanche.... Mais, by Jove, ne me trompé-je pas? C'est sa

femme que j'aperçois près de lui.... un joli, très-joli militaire, sur

ma foi! Ah! la fête sera ravissante, extrêmement ravissante! Mais,

comme elle joue du sabre, la petite dame! Parole d'honneur, j'en suis

émerveillé.... Ah!

Un coup de couteau en pleine poitrine arracha ce cri au sous-lieutenant.

Il l'avait à peine exhale, qu'un bras vigoureux le renversait à terre;

un homme, un démon à forme humaine, lui plantait son genou sur le

ventre, lui tranchait la tête en un clin d'oeil, et le houp de guerre

indien retentissait par-dessus le fracas de la bataille.

Si rapides furent ces divers mouvements, que, dans l'ivresse du combat,

les soldats de sir William ne le remarquèrent point.

Le meurtrier se releva, la tête de sa victime à la main, et se tourna

vers Co-lo-mo-o, qui, tenant un fusil par le bout du canon, s'en servait

comme d'une massue, et faisait de larges trouées dans les bataillons

anglais.

--Que le Petit-Aigle, s'écria-t-il, apprenne, par l'exemple de

Nar-go-tou-ké, à venger les injures infligées à sa race! Le père de ce

chien a fait mutiler Ni-a-pa-ah, ma femme, et moi, voilà ce que je fais

de l'un des siens!

Il cracha à la face de la tête sanglante qu'il agitait en l'air, et la

lança au front d'une compagnie de Volontaires, qui fondit sur lui, le

larda sur-le-champ avec ses sabres, le cribla de balles, et le foula aux

pieds de ses chevaux, en chargeant les insurgés.

Car ceux-ci pliaient sous le nombre.

Ni les prodiges de valeur accomplis par le docteur Chénier, Cherrier

et sa femme; ni les efforts inouïs de Co-lo-mo-o; ni la bravoure

des assaillis ne pouvaient longtemps résister à deux mille hommes

disciplinés, pourvus d'armes en excellent état et de munitions

abondantes, tandis qu'eux étaient mal équipés pour la plupart et obligés

de faire usage de cailloux arrondis en guise de plomb.

Pressés par l'ennemi, ils se réfugièrent dans l'église et continuèrent

désespérément la défense.

Les troupes y mirent le feu.

Bientôt des torrents de flammes et de fumée envahirent l'enceinte du

temple.

Les assiégés n'ont plus de poudre; mais le courage leur reste; ils

montent au clocher; une grêle de pierres tombe sur les assiégeants.

--Il faut les enfumer comme des renards! hurle sir John Colborne, aux

portes du lieu saint.

L'incendie gagne du terrain. Le clocher est enveloppé par ses langues

ardentes.

--La charpente s'écroule! crie une voix.

C'est un sauve-qui-peut général.

On s'élance aux fenêtres; on se foule; on se précipite dans le

cimetière.

Chénier, Cherrier, Louise, Co-lo-mo-o y parviennent avec une

cinquantaine d'autres.

Mais là, devant eux, se dresse un rempart de baïonnettes.

Cent coups de fusil les reçoivent.

Le docteur Chénier est frappé à mort.

CHAPITRE XVIII

AMOUR

«Ha! ha!» ce Cri d'étonnement ne manque guère d'échapper au voyageur,

après avoir longé, pendant une vingtaine de lieues, le bord méridional

du Saguenay; et telle fut, sans doute, l'exclamation poussée par les

premiers navigateurs européens qui remontèrent le cours d'eau jusqu'à

ce point, car elle est restée comme dénomination de la plus étrange des

haies.

La baie de Ha-ha, donc, a deux lieues de profondeur sur une de large.

Mais le grandiose de ses dimensions en est le moindre sujet de surprise.

Ce qui frappe l'imagination, ce qui confond tout d'abord le jugement, si

l'on y arrive, comme je viens de le dire, par la rive sud du Saguenay,

c'est que la baie de Ha-ha se déploie tout à coup devant vous en

hémicycle immense, et qu'elle semble le bout, la source d'un fleuve

géant, qui roule, sur un espace de soixante milles environ, une masse

liquide effroyable, dont l'épaisseur est évaluée à trois cents brasses,

la largeur a un et deux milles.

Quel volume! N'y a-t-il pas dans ce tableau, dans ce fait, de quoi

dérouter tous les calculs de l'esprit, épouvanter la raison?

Que si vous prenez la côte opposée du Saguenay, pour trouver en

partie son explication, le phénomène n'en restera pas moins curieux,

saisissant, un des plus singuliers jeux de la nature. Cette côte conduit

en effet à un lac considérable, récipient d'une foule de rivières, le

lac Saint-Jean, dont les eaux bruyamment descendent de leur réservoir et

se déchargent à quelques lieues au-dessous de la baie de Ha-ha, après un

parcours de plus de soixante milles, dans un lit comparativement étroit.

En conséquence, cette baie se trouve isolée, sans affluents directs.

Mais elle est probablement alimentée par un canal souterrain, parti soit

du lac Saint-Jean, soit du lac Kénocami.

Quoi qu'il en soit, elle couronne admirablement la galerie de merveilles

que le Créateur a disposées sur toute l'étendue du Saguenay.

Confluant avec le Saint-Laurent, à soixante lieues en bas de Québec,

ce fleuve semble, comme je le disais dernièrement dans le feuilleton du

\_Pays de Paris\_, avoir été déchiré, à travers une chaîne de montagnes,

par la main de quelque divinité malfaisante en fureur.

Si les anciens l'eussent connu, ils y auraient assurément place leur

Ténare.

L'estuaire, presque toujours noyé dans les brouillards, est bastionné

par des falaises sourcilleuses, et, à peine a-t-on quitté le

Saint-Laurent, dont les flots vert de mer réjouissent le coeur, qu'on

rencontre des eaux hideuses, noires comme l'encre.

Aussitôt vous êtes encaissés entre des rochers qui percent la nue et

au milieu desquels vainement l'oeil chercherait un chemin, une sente.

Granit fonce et nu, maigrement semé, à ses cimes pelées, de cyprès

rabougris dont le feuillage mélancolique ajoute encore à l'horreur de

ces lieux. Point d'arête, point de ravine, point d'anfractuosité pour

reposer le regard attristé. Sur votre tête le ciel généralement d'un

gris de plomb, à vos pieds l'abîme sombre, implacable, l'abîme qui vous

fascine, vous abuse, car ces eaux noires, elles paraissent calmes, les

perfides, arrêtées dans leur cours, alors qu'elles glissent avec

une rapidité si grande, que le plus puissant vapeur se fatigue à les

refouler; et près de vous, là, sur le côte, l'illusion, la déception, le

mensonge encore!

Si élevés sont les caps, que du pont du navire qui vous emporte, il

semble qu'on les puisse toucher avec le bras allongé; mais prenez une

pierre, non, prenez une fronde, placez-y un caillou, et de toutes vos

forces lancez le projectile! Quoi! il n'a pas atteint la roche! il est

tombé à plus de cent mètres de distance!

Oui, tel est l'effet du mirage.

Mais voilà barrée toute issue. Sentinelle cyclopéenne, droit devant nous

se dresse une montagne: c'est la Tête-de-Boule, blanche, chenue à son

faîte, comme le crâne du vieux Saturne. Est-ce lui qui se serait couché

en travers du fleuve pour en interdire l'accès? Ne pourrons-nous aller

jusqu'à la baie de Ha-ha! Examinons; qu'on nous donne un télescope.

Vivat! j'aperçois un goulot, par lequel le Saguenay s'infiltre

timidement, j'allais dire craintivement, comme s'il avait peur de

réveiller le colosse qui sommeille dans son lit.

Tout au plus un batelet, monté par des pygmées, réussirait à se faufiler

dans cet étroit ruisseau. Jamais une embarcation, conduite par des

hommes, ne le traversera. Approchons, néanmoins, pour contempler la

Tête-de-Boule. Notre vaisseau avance, et le ruisseau s'élargit, il se

fait rivière, il se fait fleuve, il a deux milles de large!

Dupes encore d'une erreur de nos sens.

Maintenant, nous voguons entre des collines échancrées, de formes

diverses, tantôt taillées en dentelle dans le vif, tantôt brusquement

lacérées, tantôt lourdes, déprimées, puis tout à coup protubérantes,

aiguës comme des campaniles, arrondies en coupoles, tantôt stériles,

tantôt chargées des trésors de la végétation, et toujours variées à

l'infini, comme la main qui les a faites.

Le fleuve resserre sa ceinture. On distingue parfaitement ses rives.

Il reprend sa physionomie austère, ses lignes rigides, ses proportions

écrasantes.

Plus de paysage animé par une frondaison souriante; plus de daims

broutant sur l'échine des monts, ou perchés à la pointe d'une roche pour

nous regarder monter; mais, à droite, à gauche, un escarpement d'une

hauteur démesurée, grisâtre, aride, dépourvu de plantes, même des plus

simples graminées!

Ce spectacle est horrible. Il fait mal[60].

[Note 60: Une dame anglaise, avec qui j'eus le plaisir de faire une

excursion au Saguenay, en 1853, s'écrie, en racontant ses impressions:

«A chaque minute de nouvelles sublimités nous saluaient, les rives

devenaient plus élevées, plus hardies, au point que l'émotion comprimée

inondait l'âme et la rendait malade; les paroles ne pouvaient la

soulager, les paroles ne pourraient décrire ce qu'elle éprouvait»]

On fermerait les yeux, si bientôt un objet unique ne les attirait,

en les fixant invinciblement sur lui. C'est, à cent cinquante mètres

au-dessus de l'eau, un médaillon gigantesque sur lequel le Grand

Artiste a ciselé le profil d'une figure grecque. Mais l'extraordinaire,

l'inexplicable, ce médaillon paraît avoir été dédoublé, la figure

partagée par une section verticale passant entre les deux yeux, et

chacune des deux faces est gravée sur chacune des deux rives; comme si

la tête, encastrée dans le rocher, eût été tranchée avec elle lors de la

révolution terrestre qui bouleversa cette région.

Les Canadiens-Français l'appellent judicieusement le Tableau.

Au-delà, de nouvelles stupéfactions vous attendent. D'abord, ce

formidable boulevard qu'on nomme le Point de l'Éternité, à deux mille

pieds du niveau du Saguenay; puis, cette série de masses porphyritiques

dont les nuances éclatantes brillent de mille reflets aux rayons

du soleil; puis encore, le cap de la Trinité, avec ses trois têtes

impériales dominant, par leur altitude, même le Point de l'Éternité.

Au-delà, enfin, la baie de Ha-ha se déroule, bordée par des campagnes

d'une fécondité ravissante, et abritée contre les souffles du nord par

un gracieux écran de coteaux boisés.

Un charmant village s'étage maintenant au flanc de ces coteaux et

regarde la baie, au milieu de laquelle émerge une ile avec de jolies

habitations.

Ce séjour est plein d'attraits. Culture, commerce, chasse, pèche,

perspectives enchanteresses, il offre tout ce qui plaît à l'homme, lui

rend la vie douce et facile.

Mais, on 1837, la baie de Ha-ha était en partie déserte. Elle ne se

faisait remarquer que par ses beautés sauvages. Deux ou trois familles

seulement, dont les chefs s'occupaient à la traite des pelleteries, y

avaient fixé leur résidence.

De ce nombre était M. de Vaudreuil, descendant de l'ancien gouverneur du

même nom. Il avait épousé la soeur de madame de Repentigny, excellente

femme, qui se serait estimée la plus heureuse créature du monde si elle

avait eu un enfant. Mais le ciel lui avait refusé cette faveur. Aussi

la bonne dame s'était-elle prise d'une tendresse idolâtre pour sa nièce,

Léonie de Repentigny.

Elle aurait voulu que la jeune fille restât constamment avec elle.

Léonie n'était pas insensible à cette affection. Chaque année, elle

passait ordinairement un mois de la belle saison chez madame de

Vaudreuil. La maladie de sa mère l'avait empêchée de se procurer ce

plaisir pendant l'été de 1837. Et elle se promettait bien de ne pas le

laisser échapper au printemps suivant, si madame de Repentigny était

rétablie. Celle-ci espérait aussi profiter du projet de sa fille pour

aller prendre les eaux du Saguenay, qui sont très-efficaces contre

certaines affections du coeur.

On sait comment la mort brisa ce projet, en frappant la pauvre femme

dans la soirée du 25 novembre.

Folle de douleur, Léonie fut conduite par son père à Québec.

Pendant tout le reste de l'hiver, elle ne sortit point, ne voulut

recevoir aucune visite.

A la réouverture de la navigation, au commencement de mai, sa tante vint

la voir.

Physiquement et moralement, Léonie était bien changée. La blancheur des

lis avait remplacé les roses qui naguère s'épanouissaient sur ses joues.

Son sourire s'était éteint; plus de gaieté maligne dans ses yeux, plus

de fines, plaisanteries sur ses lèvres. Triste, songeuse, indifférente à

ce qui faisait autrefois son bonheur, elle s'abandonnait à un désespoir

profond.

Madame de Vaudreuil fut effrayée de l'altération de ses traits. Kilt

demanda à M. de Repentigny la permission de l'emmener avec elle. Le haut

fonctionnaire accepta volontiers cette proposition. Mais, contrairement

à ses habitudes, Léonie voulut huit jours pour réfléchir.

Durant ces huit jours, elle écrivit plusieurs fois à Caughnawagha, elle

y envoya même secrètement son frère de lait. Quand il revint, les yeux

de la jeune fille l'interrogèrent:

--Rien, répondit Antoine, en secouant la tête. On sait seulement qu'il

a échappé au désastre de Saint-Eustache; mais si sa mère connaît sa

retraite, elle ne veut pas la découvrir.

Le lendemain, Léonie partit avec sa tante pour la baie de Ha-ha. Elle

était plus sombre encore qu'à l'ordinaire, et ni les distractions d'un

voyage de quatre-vingts lieues en goélette, ni le pittoresque et la

variété des sites ne triomphèrent de sa mélancolie.

Elles arrivèrent à la fin de juin, dans le moment où une nature prodigue

étale toutes ses magnificences sur le continent américain; et y dispose

tous les êtres à l'expansion, à l'amour.

M. de Vaudreuil était allé vaquer aux affaires de son négoce dans le

Nord-ouest. Par conséquent, Léonie se trouva seule avec sa tante et

quelques domestiques, au milieu d'un pays presque désert.

Rien n'invite plus aux confidences que le tête-à-tête: madame de

Vaudreuil pensait, avec raison, que la mort de sa mère n'était pas la

cause unique du noir chagrin qui dévorait Léonie. Sans laisser percer

ses soupçons, sans prétendre non plus s'imposer comme confidente,

elle l'invita doucement, dans leurs longues promenades sur le bord du

Saguenay, à lui faire des aveux.

Un premier épanchement en entraîna un autre, puis un autre, puis Léonie

ouvrit tout à fait son coeur. Il est si bon de parler de ce que l'on

aime!

Madame de Vaudreuil n'avait point de préjugés. Cependant la passion de

sa nièce pour un Indien, pour un sauvage, lui fit peur. Elle craignit

que celui qui l'avait inspirée n'en fût indigne, ou qu'il n'y répondît

pas.

--Oh! s'écria Léonie, il est beau, il est brave, il est juste! il

m'aimera, j'en sais sûre!

--Mais ton père ne consentira jamais à une mésalliance!

--Que Paul m'aime, répondit résolument la jeune fille, et si mon père

ne veut pas nous accorder son consentement, nous irons nous marier aux

Etats-Unis.

Mais Paul ou Co-lo-mo-o, si on le préfère, l'aimait-il? telle était la

question. Où était-il d'ailleurs? Quand, comment le retrouver?

Malgré la sollicitude de sa tante, malgré les encouragements dont elle

soutenait ses défaillances, Léonie dépérissait. Elle redevint taciturne,

sédentaire, et, dès le commencement d'août, l'appétit lui manqua; elle

fut forcée de garder le lit.

Madame de Vaudreuil ne se faisait pas d'illusion sur son état. Un seul

remède la pouvait sauver, et ce remède, seul l'auteur de son mal pouvait

le lui procurer. Alors la bonne tante, après bien des tergiversations,

prit un parti, auquel elle avait souvent songé, mais contre lequel

aussi protestait sa dignité: elle écrivit à Co-lo-mo-o, sans en parler à

Léonie.

La lettre faite, très-mûrie, très-alambiquée, mais très-pressante, il

s'agissait de la faire par venir au destinataire. Ce n'était pas facile,

puisqu'il était caché et qu'on ignorait son asile.

Madame de Vaudreuil s'adressa à un Indien Montagnais, qu'elle avait

obligé plusieurs fois.

L'Indien promit de faire tout en son pouvoir pour découvrir Co-lo-mo-o,

et il se mit en route.

Un mois s'écoula. On entrait en septembre. Déjà le feuillage pâlissait

et les cimes des arbres se mordoraient. Léonie s'affaiblissait de jour

en jour.

Madame de Vaudreuil souffrait cruellement de ces souffrances qu'elle

ne pouvait alléger, car elle n'avait pas encore reçu de nouvelles

du Montagnais. Cependant, dans son coeur, elle réchauffait un rayon

d'espérance qu'elle n'osait faire luire aux yeux de la malheureuse

Léonie.

Un soir, le soleil à son déclin teignait d'un rouge pourpre les eaux de

la baie. Couchée dans son lit, contre une fenêtre donnant sur le fleuve,

la jeune fille suivait, d'un air rêveur, les grandes traînées d'ombres

qui descendaient rapidement des montagnes et remplaçaient la lumière

diurne.

Sa tante travaillait près d'elle à un ouvrage d'aiguille.

--Voilà une bien belle soirée! c'est comme cela que les adorait ma

pauvre cousine! murmura Léonie.

--Quelle cousine? demanda madame de Vaudreuil, qui pensait à autre

chose.

--Louise Cherrier.

--Ah! celle qui a été tuée avec son mari à la bataille de

Saint-Eustache?

--Oui, elle était bonne, elle aussi! et Xavier, quel noble caractère!

Comme ils s'aimaient! Ah! je suis bien certaine qu'ils sont heureux

là-haut! Je voudrais y être... près d'eux... et près de ma mère.....

Ces réflexions faites d'un ton doux, mais désolé, navrèrent madame de

Vaudreuil. Néanmoins, elle refoula ses angoisses, et, pour détourner les

idées de Léonie d'un sujet aussi affligeant, elle lui dit, en indiquant

un canot qu'on apercevait dans le lointain:

--Vois donc, mon enfant; quel joli tableau cela ferait avec cette île

au premier plan, au second cet esquif qui vole à la crête des flots,

ce troupeau de daims qui pait sur la grève, et à l'horizon ces pics

altiers.

--Oui, répondit négligemment Léonie.

--Me le composeras-tu, quand tu seras rétablie?

--Le composer... quand je serai rétablie.... répéta la jeune fille avec

un pâle sourire.

Madame de Vaudreuil regardait toujours le canot, qui s'avançait vers la

baie; et le visage de la bonne dame changeait de couleur. Elle tremblait

sur son siège.

--Mon Dieu! se disait-elle intérieurement, si c'était lui!

L'embarcation était montée par deux hommes, mais leurs costumes

n'étaient pas encore distincts.

--Je vais fermer la croisée, ma fille, car il commence à faire froid,

dit madame de Vaudreuil.

Sans répondre, Léonie rejeta la tête sur son oreiller et ferma les yeux

comme pour dormir.

Sa tante, ayant fermé la fenêtre, sortit de la chambre sur la pointe du

pied, puis elle se munit d'une longue-vue, descendit vers le rivage, et

se prit à examiner le canot.

--Le Montagnais! s'écria-t-elle aussitôt. Il est accompagné d'un

Indien. Ce doit être... lui! Léonie est sauvée! O ma patronne, ma divine

patronne, vous avez entendu mes prières, soyez bénie!... Mais il ne faut

pas que Léonie apprenne subitement... la joie la tuerait...

Le canot aborda. Il portait effectivement le messager de madame de

Vaudreuil, avec Co-lo-mo-o.

Le Montagnais s'approcha de la tante de Léonie.

--Voilà, dit-il simplement en désignant le Petit-Aigle, l'homme que la

bonne face blanche a commandé à son frère d'aller quérir.

Co-lo-mo-o salua madame de Vaudreuil avec l'aisance d'un gentleman.

--Madame, lui-dit-il de ce ton musical qui lui était propre, si

j'avais appris plus tôt que ma présence fût nécessaire à la santé

de mademoiselle de Repentigny, vous ne m'eussiez pas attendu aussi

longtemps. Mais, contraint de me cacher, j'ai reçu votre lettre il n'y

a que huit jours. Immédiatement je suis venu. Que me reste-t-il à faire?

Je dois ma liberté à mademoiselle de Repentigny. Si mes services peuvent

lui être de quelque utilité, ils lui sont acquis.

Il n'était jamais entré dans l'esprit de madame de Vaudreuil qu'un

sauvage fût capable de se présenter et de s'exprimer en français avec

cette distinction. Quoique Léonie lui eût répété cent fois que son Paul

n'était pas un Indien ordinaire, elle avait mis jusque-là sur le compte

de l'enthousiasme les brillantes couleurs dont la jeune fille ornait son

portrait.

Mais ce début était concluant. La vénérable tante fut ravie. Elle offrit

une chambre à Co-lo-mo-o. Il refusa, et il fut impossible de le gagner.

Alors on convint que le lendemain il aurait une entrevue avec Léonie.

Durant l'intervalle, madame de Vaudreuil la préparerait à cette agréable

nouvelle.

La félicité de la jeune fille ne saurait se peindre. Elle faillit se

trouver mal. La nuit lui parut d'une longueur mortelle.

Quand le Petit-Aigle parut, elle était levée, vêtue d'une robe blanche

qui faisait ressortir davantage encore la pâleur diaphane de son teint.

Il remercia affectueusement Léonie, promit de rester quelque temps à la

baie de Ha-ha, mais aucune parole émue ne tomba de ses lèvres.

--Il m'aime! n'est-ce pas qu'il m'aime? dites-moi qu'il m'aime, ma

tante! s'écria Léonie quand il fut parti.

--Je le crois, mon enfant, répondit madame de Vaudreuil en détournant

les yeux pour essuyer une larme.

Co-lo-mo-o s'était établi dans une famille indienne.

Fidèle à sa parole, il revint le jour suivant et les autres. Il se

montrait amical, sans empressement, obligeant, mais non prévenant.

Léonie exprimait-elle un souhait, il la satisfaisait s'il le pouvait.

Mais il ne courait point au-devant de ses désirs. Attentif à les

réaliser, il ne les devinait pas ou ne les voulait pas deviner, si

elle ne les formulait. L'eût-elle demandé, il fût allé lui chercher un

bouquet au sommet du Point-de-l'Éternité ou de la Tête-de-Boule, mais il

n'eût pas cueilli une fleur préférée dans l'intention de lui causer une

surprise.

Madame de Vaudreuil l'invita maintes fois à dîner, sans pouvoir lui

faire accepter ses invitations. Instances, prières, menaces familières,

tout fut inutile.

Léonie s'aveuglait-elle sur la nature des sentiments du chef iroquois

pour elle, ou pénétrait-elle jusqu'au fond de son coeur, et y

démêlait-elle une passion puissante qui se débattait contre une volonté

plus puissante encore: qui le pourrait dire?

Toutefois la santé de mademoiselle de Repentigny s'améliora rapidement.

Elle reprit des couleurs, des forces.

Bientôt elle put sortir, faire avec Paul des excursions dans le

voisinage, et boire à longs traits cette coupe d'amour que lui versait

libéralement sa brûlante imagination de jeune fille.

Pourtant l'Indien s'obstinait dans sa réserve. Jamais un serrement de

main, jamais un regard humide, jamais un mot de tendresse. Une fois,

comme il l'aidait à franchir un fossé, Léonie, dans les bras du jeune

homme, avait cru sentir qu'il frémissait. C'était tout. Il lui obéissait

comme un esclave, la servait comme un ami, et s'en tenait là.

Informée de toutes les impressions de sa nièce, madame de Vaudreuil

était en proie à un étonnement douloureux qu'elle se gardait bien de

manifester.

--Cela ne peut cependant pas durer indéfiniment, il faut qu'il se

déclare, dit-elle à Léonie. Veux-tu que je lui parle?

--Oh! non, non, ma petite tante chérie, ne le faites pas, je vous en

conjure!

--Mais voici la saison qui avance, et ton père va te rappeler...

--Attendons encore un peu.

De la sorte, on atteignit octobre.

--Ma pauvre enfant, dit un matin madame de Vaudreuil à sa nièce, j'ai

reçu une lettre de M. de Repentigny Il arrivera d'un moment à l'autre

pour te chercher. Qu'allons-nous faire?

Ce fut un coup de foudre qui arracha Léonie à son beau rêve.

Elle resta anéantie.

--Eh bien! dit-elle ensuite d'un ton décidé, aujourd'hui je

m'expliquerai avec Paul.

Après le déjeuner il vint, à son habitude, la prendre pour faire leur

promenade accoutumée sur le bord du fleuve.

Le temps était triste, brumeux; un tapis de feuilles sèches, criant

aigrement sous les pieds, brunissait la terre. Comme des spectres, les

arbres dressaient partout leurs rameaux décharnés. Au joyeux ramage

des chantres de la forêt, succédaient les cris discords des oiseaux

aquatiques. L'automne en deuil menait déjà les funérailles de l'été.

Durant une heure, Léonie marcha silencieusement à côté de Co-lo-mo-o.

Elle aurait voulu qu'il engageât l'entretien; il n'en fit rien. Au

surplus, rarement il causait avant qu'elle l'eût interrogé.

A la fin elle s'arma de courage.

--Monsieur Paul, lui dit-elle en baissant les yeux...

Elle s'arrêta, car son coeur battait à rompre sa poitrine.

--Mademoiselle? répondit le Petit-Aigle, sans paraître remarquer le

trouble de sa compagne.

--Monsieur Paul, reprit Léonie, d'une voix haletante, mon père est

attendu ici.

--Il vient sans doute vous chercher? dit tranquillement Co-lo-mo-o.

--Oui, murmura Léonie.

Il y eut une pause.

--Nous suivrez-vous à Québec balbutia la jeune fille.

--Peut-être, mademoiselle.

--Pourquoi non, monsieur Paul?

--Je ne promets pas ce que je ne suis pas sûr de tenir, répliqua

Co-lo-mo-o, éludant à demi la question.

--Qui vous en empêcherait? insista-t-elle.

--Mon père a été tué par les Habits-Rouges, ses mânes crient vengeance!

Le ton de ces paroles fit frémir mademoiselle de Repentigny.

--Ah! dit-elle, vous allez encore exposer votre vie, sans souci de ceux

qui vous aiment.

--Une seule personne m'aime, fit-il, c'est ma mère, et ma mère pleure

Nar-go-tou-ké!

--Mais moi! s'écria Léonie, avec un accent intraduisible, et en levant

sur le Petit-Aigle ses beaux yeux gonflés par les larmes; moi! est-ce

que je ne vous aime pas! ne le savez-vous pas, Paul? Dois-je vous le

dire? Est-il un moyen de vous le prouver? dites; parlez! je vous suis

où vous voudrez; je serai votre femme, votre servante, ce qu'il vous

plaira... je vous aime...

Suffoquée par l'émotion, Léonie jeta ses bras à l'Iroquois, avec un

geste passionné.

Co-lo-mo-o hésita. Une lueur, fugitive comme l'éclair, colora son

visage bronzé; telles qu'un diamant frappé par un rayon de lumière, ses

prunelles étincelèrent aux regards brûlants de la jeune fille; elle crut

qu'ivre d'amour, il allait l'attirer, la presser sur son sein, l'inonder

de caresses; un frisson voluptueux agita son corps; et, confuse,

palpitante, elle ferma les paupières.

Quand elle les releva, une seconde après, le Petit-Aigle n'avait pas

fait un mouvement.

Mais sa figure était sereine, impassible.

--Peau-Blanche et Peau-Rouge n'ont point été créés l'un pour l'autre,

dit-il avec calme, en revenant à sa phraséologie indienne; si ma soeur

l'oublie, Co-lo-mo-o ne l'oublie point. Leurs sangs ne peuvent s'allier.

Jamais celui du dernier des Iroquois ne se souillera à celui des

Visages-Pâles. Adieu!

Et il partit en se dirigeant vers le Sud.

Léonie poussa un cri, tendit les mains vers lui pour le rappeler.

Il était déjà loin.

CHAPITRE XIX

LE SOURD-MUET

La rue Sainte-Thérèse, au centre de Montréal, est parallèle aux rues

Notre-Dame et Saint-Paul. Elle n'a pas deux cents mètres de long. On y

arrive par les rues Saint-Vincent et Saint-Gabriel, aboutissant

toutes deux, d'un côté à la rue Notre-Dame, de l'autre à la rue des

Commissaires, ou le quai. Une troisième rue innommée tombe en outre

perpendiculairement de la rue Saint-Paul à son milieu.

Le 2 novembre 1838, au soir, un observateur attentif eût remarqué

qu'une foule de gens, venus des différents quartiers de la ville, se

dirigeaient vers la rue Sainte-Thérèse.

Ces gens marchaient seul à seul; ils avaient l'air de ne se point

connaître. Ceux-ci se coulaient sournoisement le long des maisons et

évitaient avec le plus grand soin les patrouilles qui sillonnaient

la ville; ceux-là suivaient bravement leur chemin, en se donnant une

apparence aussi dégagée que possible.

La nuit était fort noire; il tombait une pluie fine, serrée, qui glaçait

les membres.

A tout instant, on entendait le cliquetis des armes et retentir le

«Qui vive?» des miliciens canadiens fidèles au gouvernement, ou le

«challenge!» des troupes royales.

Sur le carré[61] Chaboillez, dans la rue Saint-Joseph, une de ces

patrouilles rencontra un individu qui trottait lestement en s'appuyant à

un bâton.

[Note 61: Plus logiques que nous, les Canadiens ont traduit les mots

anglais square par carré, wagon par char, rail par lisse, etc.]

Il était si petit que, dans l'obscurité, on l'eût pris pour un enfant de

huit A dix ans.

--Où diable va ce gamin? s'écria un des soldats en l'apercevant.

--Quelque gueux d'Irlandais qui quête!

--Qui quête à pareille heure?

--Pourquoi pas?

--Eh! toutes les maisons sont fermées.

--Holà! morveux, arrête un peu, mon ami!

Mais le personnage continua sa route sans répondre à cette invitation.

--Veux-tu bien faire halte! répéta la même voix.

--Il feint de ne pas entendre, le polisson, dit un autre, Jack, mon

brave, apprends-lui ce que parler veut dire.

--Tu vas voir, répliqua Jack, en tirant la baguette de son fusil dont il

cingla les épaules du récalcitrant, tandis que ses compagnons criaient:

--Il faut déculotter ce babouin et le fouailler d'importance.

Mais Jean, c'était lui, pirouetta subitement en faisant tourner son

gourdin comme une fronde, et il en asséna au visage de maître Jack un

coup si violent que le troupier alla rouler à quelques pas en poussant

des hurlements de rage.

Ses camarades partirent d'un éclat de rire dont le sourd-muet profita

pour détaler à toutes jambes.

Par malheur, en frappant l'Anglais, Jean avait laissé tomber un petit

papier que, pour plus de sûreté, il tenait roulé dans sa main, autour de

la poignée de son bâton.

Découvrant bientôt la perte qu'il avait faite, il revint avec précaution

sur ses pas; la patrouille était éloignée; il fouilla le carré

Chaboillez eu tous sens, mais il lui fut impossible de trouver ce qu'il

cherchait.

Jean se jeta comme un fou dans la rue Saint-Maurice, et, traversant

la rue Mac-Gill, arriva à la place de la Douane par les rues Lemoine,

Saint-Pierre et Saint-Paul.

Un canot abordait, à ce moment, dans le bassin du Roi.

Craignant que ce canot ne fût monté par des Anglais, le sourd-muet se

cacha à l'angle de la place et de la rue Capitale.

Un homme s'élança de l'embarcation sur le quai et traversa la place de

la Douane.

Jean, qui la surveillait du regard, reconnut Co-lo-mo-o.

Il courut à lui.

La conversation suivante s'établit aussitôt entre eux par dactylologie.

CO-LO-MO-O.--Que faites-vous ici?

JEAN.--Je vais sans doute où vous allez!

CO-LO-MO-O.--Comment?

JEAN.--Vous allez à l'assemblée des Fils de la Liberté, j'y vais aussi.

CO-LO-MO-O.--Vous?

JEAN.--Oui, moi! vous en êtes surpris?

CO-LO-MO-O.--Qu'y allez-vous faire? vous n'entendez pas, vous ne pouvez

pas vous faire comprendre.

JEAN.--Je lis sur le visage les pensées des hommes.

CO-LO-MO-O.--Mais quel intérêt y avez-vous?

JEAN.--Mon père était patriote, un jour les Anglais pénétrèrent chez

nous, en l'absence de ma mère; ils venaient pour arrêter mon père; il se

défendit, il tua deux de ses ennemis; enfin, terrassé par le nombre, il

fut mortellement blessé, puis crucifié, avec des clous, dans la ruelle

de son lit[62]. Alors ma mère me portait dans son sein; elle était

enceinte de huit mois. En rentrant, elle s'évanouit... Elle me mit au

monde avant terme.

[Note 62: Les exemples de cette horrible barbarie ne sont pas rares

dans l'histoire du Canada. En 1832, un patriote canadien, Nadeau, fut

pris par les Anglais et accroché, au moyen d'un clou planté dans la

mâchoire inférieure, à l'aile d'un moulin à vent. Il mit trois jours à

mourir!]

CO-LO-MO-O (prenant la main du sourd-muet et la serrant avec force)--Je

comprends.

Jean-Baptiste alors lui apprit qu'il venait de Beauharnais où tout était

préparé pour un mouvement, mais que, sur le carré Chaboillez, il avait

égaré un billet important, dont on l'avait chargé pour les patriotes de

Montréal.

En causant, ils atteignirent la rue Sainte-Thérèse, qui recevait alors

des gens mystérieux par ses cinq avenues. Ces gens s'observaient avec

une attention soupçonneuse, échangeaient quelques paroles avec des

sentinelles postées à chaque coin de la rue, puis couraient tour à

tour à une porte qui s'ouvrait dès qu'on l'avait poussée d'une certaine

manière, et se refermait aussitôt sur chaque arrivant.

Entrés par cette porte, Co-lo-mo-o et Jean se trouvèrent dans les

ténèbres.

Une main invisible les saisit l'un après l'autre par la main, leur fit

avec les doigts des signes auxquels ils répondirent, et les guida à

quelque distance. Ils s'arrêtèrent. On leur banda les yeux. Un nouveau

conducteur s'empara d'eux et les mena dans une sorte de cave brillamment

éclairée, où il enleva le bandeau qui leur couvrait les yeux.

La cave était remplie de monde.

A une table longue se tenaient cinq hommes masqués.

Derrière eux on lisait ces inscriptions en gros caractères:

ASSOCIATION DES FILS DE LA LIBERTÉ[63].

QUI PARJURE SON SERMENT MÉRITE LA MORT.

[Note 63: Voir la \_Huronne\_.]

La plupart des assistants portaient des armes.

Les hommes masqués avaient devant eux, sur la table, des épées en croix

et une Bible.

C'étaient le président ou grand-maître de la société, le vice-président,

le premier député grand-maître, le trésorier, le secrétaire et le maître

des cérémonies.

Le grand-maître était inconnu, même à la plupart des initiés; mais le

bruit courait qu'il se nommait Villefranche, avait été jadis notaire à

Montréal, qu'à la suite de chagrins domestiques il avait voyagé dans

le désert américain, d'où il était revenu secrètement pour diriger

l'insurrection canadienne.

Co-lo-mo-o alla droit à lui et l'entretint pendant quelques minutes, en

tournant fréquemment les yeux sur le sourd-muet, resté près de la porte.

--Si cela est, répondit à voix basse le grand-maître, il faut taire

cette fâcheuse nouvelle et précipiter le soulèvement. Vous irez cette

nuit à Beauharnais et profiterez de l'exaspération causée par les

dernières arrestations pour entraîner les habitants à Montréal.

--J'irai, dit le Petit-Aigle.

--Vous tâcherez d'arriver dans la matinée de dimanche, au moment de la

messe. Les troupes seront à leurs temples; nous nous jetterons sur les

casernes pour y prendre les armes qui nous manquent.

--Bien.

--Et si vous rencontrez Robert Neilson[64], qui doit s'approcher par

Napierville, avec une bande d'Américains, vous l'engagerez, de tout

votre pouvoir, à vous suivre à Montréal. Nous jouons notre dernier coup,

mais avec grande chance de gagner. Les atrocités de Colborne et de ses

séides ont tourné de notre côté les partisans du gouvernement eux-mêmes.

Allez donc, jeune Aigle, et recommandez à Jean-Baptiste de ne point

faire mention du billet qu'il a perdu. Dimanche, à dix heures, nous vous

attendrons à Montréal.

[Note 64: Il s'agit ici du frère de celui qui combattit à

Saint-Denis.]

Co-lo-mo-o sortit en emmenant avec lui le sourd-muet.

--Citoyens, dit alors le grand-maître à la foule des conspirateurs,

je vous avais prévenu que l'Angleterre nous leurrerait encore de ses

promesses mensongères. La réalité a confirmé mes prophéties. A la

suite de notre glorieuse tentative de l'année dernière, le ministère

britannique a délégué ici sous prétexte d'apaiser les justes murmures

de la population, un lord Durham qui, après avoir paradé à Québec et à

Montréal, après nous avoir bercés par ses fausses protestations d'amour

et de respect pour nos personnes, vient de retourner dans son pays, nous

livrant, nous, nos biens, nos femmes, nos enfants, à la brutalité des

hordes barbares que sir John Colborne traîne à sa suite. Lord Durham

s'est embarqué hier, et depuis lors, c'est-à-dire depuis vingt-quatre

heures, plus du cinq cents personnes ont été entassées dans les cachots.

Demain, il y en aura mille; après-demain, cinquante poteaux seront

dressés à Montréal et à Québec! N'ayant pu vous faire abjurer votre

nationalité, l'Angleterre la veut noyer dans votre sang!

--Nous résisterons jusqu'à la mort! clamèrent plusieurs voix.

--Eh! qui parle de résistance! reprit l'orateur avec force. Où nous

a-t-elle menés, la résistance? Demandez-le aux ruines fumantes de

Saint-Charles, de Saint-Eustache, de Saint-Benoît. Non, plus de cette

tactique insensée; plus de résistance passive! mais l'attaque, mais

l'agression, mais prenons l'initiative d'une rencontre avec nos ennemis.

Une violente rumeur, accompagnée d'un grand désordre, s'éleva en ce

moment vers la porte de la cave.

--Les troupes! nous sommes cernés! s'écria un homme qui venait d'entrer

brusquement.

--Ah! murmura le président avec amertume, il y a un traître parmi nous;

et il ajouta d'un ton élevé: citoyens, soyez sans crainte, nous nous

échapperons par un passage secret qui traverse la rue Saint-Paul

jusqu'au quai; mais rappelez-vous de descendre en armes, dimanche,

à neuf heures du matin. Encore une fois, citoyens, mes amis, je vous

prédis la victoire, car le frère du vainqueur de Saint-Denis, Robert

Neilson, débarquera à dix heures dans la rue des Commissaires, avec

vingt mille hommes. Maintenant, filez sans bruit, la porte est ouverte!

Et, donnant l'exemple à tous, il s'élança par une trappe placée sous

la table, dans un sombre couloir qui s'enfonçait profondément sous la

terre.

Pendant qu'une compagnie du 32e régiment envahissait la cave, et pendant

qu'une partie des conjurés réussissait à s'évader, Co-lo-mo-o remontait,

en courant suivant la coutume indienne, le chemin de Lachine.

La pluie avait, cessé pour faire place à un vent furieux qui tordait,

brisait, déracinait les arbres et remplissait l'atmosphère de plaintes

déchirantes.

Quand le Petit-Aigle arriva à Lachine, la tempête sévissait dans toute

sa rage.

C'eût été folie que de songer à traverser le Saint-Laurent pour se

rendre à Beauharnais, éloigné de trois lieues, environ. Nul batelier, si

habile qu'il fût, n'aurait pu gouverner un canot, sur le fleuve par un

temps semblable.

L'ouragan dura toute la nuit. Bon gré, mal gré, Co-lo-mo-o dut attendre

au lendemain pour remplir sa mission. Parti de Lachine à huit heures il

n'aborda vis à vis de Beauharnais que vers deux heures, si redoutable

était encore la colère des eaux.

Environné aussitôt par une multitude de patriotes armés, avides d'avoir

des nouvelles, le Petit-Aigle s'acquitta de son message.

Il déclara qu'il fallait envoyer un courrier à Neilson et descendre

immédiatement à Montréal pour y joindre les Fils de la liberté dans la

matinée du dimanche.

On se conforma à son avis; mais, avant de quitter le village, les

insurgés assaillirent la maison d'un certain Ellice, chef du parti

anglais à Beauharnais et un des hommes influents du la colonie, grâce

à son mariage avec la fille de lord Grey, whig très-puissant dans la

Grande-Bretagne.

Le siège de cette maison prit du temps, et les patriotes, après l'avoir

mise à sac et s'être emparés d'Ellice, qui fut donna en garde au curé

de la paroisse, s'acheminèrent vers Montréal par la rive méridionale du

Saint-Laurent.

Leur dessein était de passer à Caughnawagha, où Co-lo-mo-o pensait

recruter une centaine d'Indiens autrefois dévoués à sa famille.

Malheureusement, depuis la mort de Nar-go-tou-ké et le, départ du

Petit-Aigle, le pouvoir de Mu-us-lu-lu avait grandi. Par la séduction

ou la terreur il s'était gagné tous les Iroquois et avait rallié les

dissidents à la couronne d'Angleterre.

Ce changement s'était surtout opéré pendant le séjour de Co-lo-mo-o à

la baie de Ha-ha, et le jeune sagamo, revenu, il y avait une semaine au

plus, et contraint de se cacher pour se soustraire au mandat d'amener

qui le poursuivait, n'avait encore osé paraître à Caughnawagha.

Mu-us-lu-lu le savait dans les environs. Il mettait tout en oeuvre pour

le surprendre et le livrer aux Anglais.

Averti, par des espions, que le Petit-Aigle s'avançait vers Caughnawagha

avec un gros bataillon de Canadiens. Mu-us-lu-lu, qui assistait alors au

service divin, sortit de l'église et engagea les Iroquois à se porter au

devant d'eux, comme s'ils étaient tout disposés à épouser leur cause.

--Vous les inviterez à boire et à se reposer, leur dit-il, et, quand ces

damnés rebelles ne seront plus sur leurs gardes, nous les entourerons

et les enchaînerons pour les mener au grand Ononthio[65], qui nous

récompensera par des dons de poudre, de balles, de couvertes et d'eau de

feu.

[Note 65: C'est le nom donné par les Indiens au gouverneur du

Canada.]

Personne ne se hasarda à combattre cette insigne perfidie.

Les insurgés, sans défiance, furent pris au piège.

Tandis qu'ils trinquaient fraternellement avec les Iroquois, ceux-ci se

précipitèrent sur les armes qu'ils avaient disposées en faisceaux autour

d'eux et massacrèrent les Canadiens.

Mu-us-lu-lu ne se montra qu'au moment de l'attaque. Il se jeta sur

Co-lo-mo-o, le saisit par derrière, et, aidé de deux robustes sauvages,

lui garrotta les mains et les pieds.

--Ouah[66]! mon frère a fait la grimace sur ma fille, dit-il avec un rire

diabolique, nous verrons quelle grimace nouvelle il fera au bout d'une

corde!

[Note 66: Une des exclamations ordinaires des Indiens; les Anglais

l'écrivent \_waught\_.]

Le jour même, Mu-us-lu-lu traîna le Petit-Aigle, avec soixante-dix

autres prisonniers, à Montréal, devant sir John Colborne, qui lui

adressa des compliments chaleureux.

Le chef indien en conçut un tel orgueil, qu'il s'écria avec toute

l'emphase de la présomption exaltée à son dernier degré:

--Les Visages-Pâles ne savent pas faire la guerre; que le grand Ononthio

le permette à Mu-us-lu-lu, et avant que le soleil se soit couché deux

fois Mu-us-lu-lu lui rapportera le scalp de tous les chiens de Français

qui sont dans ce pays[67].

[Note 67: Historique.--(\_English Reporter\_, années 1838-39.)]

Mais à peine avait-il parlé, qu'il pâlit, chancela et s'affaissa dans

une mare de sang, sur la place Jacques Cartier où se passait cette

scène.

Il avait été frappé mortellement dans le dos par un couteau poignard.

Une foule compacte de curieux se pressait autour de sir John Colborne et

des prisonniers.

Vainement chercha-t-on l'assassin: il fut introuvable.

Néanmoins, de graves soupçons planèrent sur Jean, le sourd-muet de

Lachine, qu'on avait vu se faufiler entre les spectateurs et rôder près

du Mu-us-lu-lu.

Que ce fût lui ou non, il s'était éclipsé.

CHAPITRE XX

DÉNOUEMENT

La sombre épopée touchait à sa péripétie. Les patriotes canadiens

étaient anéantis; l'odieux sir John Colborne achevait de les étouffer

sous les ruines de leurs habitations, de les noyer dans les flots de

leur propre sang.

Le lendemain des événements que nous n'avons fait qu'esquisser, le

\_Herald\_ de Montréal publiait ces incroyables blasphèmes:

«Pour avoir la paix, il faut que nous fassions une solitude; il faut

balayer les Canadiens de la face de la terre... Dimanche soir, tout le

pays en arrière de Laprairie présentait l'affreux spectacle d'une vaste

nappe de flammes livides, et l'on rapporte que pas une maison rebelle

n'a été laissée debout. Dieu sait ce que vont devenir les Canadiens

qui n'ont pas péri, leurs femmes et leurs familles, pendant l'hiver qui

approche, puisqu'ils n'ont devant les yeux que les horreurs de la faim

et du froid.....

«Néanmoins il faut que la suprématie soit maintenue, qu'elle demeure

inviolable, que l'intégrité de l'empire soit respectée, et que la paix

et la prospérité soient assurées aux Anglais, même aux dépens de la

nation canadienne entière.»

«Sir John Colborne n'eut qu'à promener la torche de l'incendie, écrit

M. Garneau, sans plus d'égards pour l'innocent que pour le coupable; il

brûla tout et ne laissa que des ruines et des cendres sur son passage.»

On convertit plusieurs maisons particulières en geôles, les prisons

ordinaires étant combles depuis les culs de basse-fosse jusque sous

le toit; celle de Montréal ne renfermait pas moins sept cent

cinquante-trois inculpés.

La loi martiale fut proclamée. Sous l'empire de la terreur organisée par

ce sir Colborne à qui l'Angleterre conféra le titre du lord Seaton pour

le récompenser de ses monstrueux services, et dont les paysans canadiens

changèrent le nom en celui de lord Satan, sous l'empire de cette

terreur, les cours condamnèrent quatre-vingt-neuf prévenus à mort,

quarante-sept à la déportation à Botany-Bay, une foule d'autres à la

Bermude, et confisquèrent tous leurs biens.

De retour à Québec avec son père, qui l'avait ramenée, peu après le

brusque départ de Co-lo-mo-o, Léonie de Repentigny, la triste Léonie

dévorait avidement les journaux. Elle espérait en tremblant y apprendre

ce qu'il était devenu. Mais, quoiqu'il eut été arrêté le 4 novembre, le

20 elle ignorait encore son sort.

Ce jour-là, M. de Repentigny entra dans sa chambre en tenant une gazette

à la main.

--Ah! ah! dit-il en souriant avec la satisfaction d'un homme qui apporte

une excellente nouvelle, nous allons donc enfin apprendre la sagesse à

messieurs les rebelles. J'ai le plaisir de t'annoncer, ma fille, que je

suis sur le point d'être nommé juge en chef. Embrasse-moi, car ce n'est

plus avec un simple baronnet, mais avec un lord, que nous te marierons:

seras-tu heureuse de t'entendre appeler \_Your ladyship\_[68], hein?

J'ai déjà jeté les yeux sur un secrétaire d'ambassade... Mais nous en

causerons plus tard, quand ton deuil sera fini. Voici le \_Herald\_ du 19;

il y a un article superbe; tiens, lis.

[Note 68: Titre donné aux femmes des lords anglais; il est

intraduisible en français.]

Et le digne serviteur de la couronne britannique tendit la journal à sa

fille, en marquant avec l'ongle un entre-filet ainsi conçu:

«Nous avons vu la nouvelle potence construite par M. Bronson, et nous

croyons qu'elle sera dressée aujourd'hui devant la nouvelle prison, de

sorte que les rebelles pourront jouir d'une, perspective qui ne manquera

pas sans doute d'avoir l'effet de leur procurer un sommeil profond et

des songes agréables. Six ou sept s'y trouveront à l'aise; mais on y en

pourra mettre davantage dans un cas pressé[69].»

[Note 69: Historique.--Hélas!]

--N'est-ce pas que c'est bien touché? demanda M. de Repentigny,

pirouettant sur les talons et sortant sans attendre la réponse de

Léonie.

Glacée par cet exécrable cynisme, elle laissa glisser la feuille sur le

lapis.

Après quelques moments, elle se pencha, ramassa le hideux papier, et

le parcourut vaguement en détournant toutefois ses yeux des lignes

sanglantes que son père lui avait fait lire.

Sur la page suivante, elle fut frappée par ces mots:

«Plusieurs prisonniers importants, parmi lesquels se trouvent quelques

Indiens, vont être transférés à Québec, pour y être interrogés par une

commission spéciale. On dit, qu'ils seront embarqués ce soir sur un

navire du Gouvernement.»

--Ah! mon Dieu! Paul est avec eux; j'en suis sûre, j'en ferais le

serment! Il faut que je le voie! s'écria Léonie, éclairée par un de ces

pressentiments qui sont familiers aux natures ardentes.

Elle se leva transfigurée et courut au cabinet de M. de Repentigny.

--Mon père, lui dit-elle vivement, on amène aujourd'hui des prisonniers

à Québec!

--De quel ton tu me dis cela!

--Je voudrais...

--Assister à leur débarquement? Rien de plus facile. Je t'y conduirai

moi-même. J'ai envie de voir la figure de ces imbéciles. Quelle heure

est-il?

--Dix heures.

--Ils ne seront pas ici avant onze. Va t'habiller; tu as tout le temps.

Inquiète, mais presque joyeuse, la jeune fille eut bientôt fait sa

toilette; elle se transporta avec son père dans la Basse-Ville, sur le

quai de la Reine.

Un navire à vapeur descendait le Saint-Laurent, eu bas du cap Diamant.

Le coeur de la jeune fille battit avec force.

--C'est là qu'il est... chargé du fers... se disait-elle déjà.

Des pleurs montèrent à ses yeux, et il lui fallut se faire violence pour

les comprimer sous ses paupières brûlantes.

--Ah! ah! disait M. de Repentigny, en frappant du pied, sais-tu qu'il

fait froid, aujourd'hui? Nos gaillards ne doivent pas avoir chaud dans

la cale du bâtiment. Pour ma part, je ne voudrais, ma foi, pas être à

leur place. C'est, qu'il gèle à pierre fendre! Comme l'hiver arrive de

bonne heure, cette année! Si cela continue, dans huit jours le fleuve

sera pris et la navigation fermée. Singulier caprice que tu as eu de

sortir par un temps... Ah! voici le vapeur qui touche à son wharf...

Mais, qu'as-tu donc? Comme tu frissonnes? Veux-tu rentrer?

--Oh! non, non, mon père, restons encore, je vous en supplie!

--Ah! les femmes! les femmes! marmotta M. de Repentigny, en haussant

complaisamment les épaules; les femmes, elles ne sont que fantaisie!

Cependant le bateau avait été amarré.

Attachés deux à deux, les patriotes sortaient entre une double rangée de

soldats qui les accablaient de mauvais traitements.

Une foule sombre, silencieuse, encombrait le quai.

--Approchons, dit M. de Repentigny. Je n'ai qu'un mot à dire pour faire

disperser toute cette canaille.

--Non, non, je suis très-bien ici, répondit Léonie... Oh! Paul! mon

Dieu! ajouta-t-elle à mi-voix.

Co-lo-mo-o paraissait effectivement sur le pont du vapeur. Lié à un

autre Indien, il n'avait rien perdu de son stoïcisme méprisant.

Au moment où il passa du vaisseau sur le quai, une femme, une

sauvagesse, enfonça la haie de militaires et se précipita vers le

Petit-Aigle, en criant:

--Le fils de Nar-go-tou-ké! Rendez-moi le fils de Nar-go-tou-ké!

Et elle l'entoura de ses bras, mordit avec rage la chaîne qu'il avait au

poignet, essaya de la briser avec ses dents.

Co-lo-mo-o tressaillit. Son visage se contracta; tout son sang parut

s'allumer dans ses veines; il se pencha vers sa mère comme pour la

baiser au front.

Mais déjà un sergent brutal, arrachant Ni-a-pa-ah à son étreinte, la

repoussait dans la multitude avec la crosse de son fusil.

Co-lo-mo-o dompta magiquement son émotion, se contentant d'abaisser sur

le sergent un regard dédaigneux.

Et il suivit froidement ses compagnons d'infortune.

--Un bel homme! un bel homme! en vérité; c'est dommage qu'il soit

destiné au gibet, fit M. de Repentigny, examinant l'Indien à travers une

face à main.

--Ah! mon père, sanglota Léonie.

--Eh bien, tu pleures! qu'y a-t-il donc?

--Cet homme, c'est le pilote qui, à bord du Montréalais, m'a sauvé la

vie.

--Vraiment?

--Oh! faites-lui rendre la liberté!

--La liberté! moi, m'employer pour un rebelle, au moment d'être élevé à

la charge de juge en chef; moi, un magistrat! Vous êtes folle, Léonie!

--Sans lui, pourtant... murmura-t-elle.

--Sois tranquille, je lui enverrai quelque argent pour adoucir la

rigueur de sa captivité... Mais partons. Vos larmes m'impatientent...

On nous remarque... C'était peut-être pour voir ce sauvage... Ah! si je

soupçonnais...

M. de Repentigny entraîna la jeune fille, en accentuant ses paroles d'un

geste qui eût banni toute espérance du coeur de Léonie, si elle se fût

jamais abusée sur les dispositions de son père.

Rentrée à leur maison, sur la place du Marché, vis à vis de la caserne,

Léonie appela aussitôt son frère de lait dans sa chambre. La vue de son

amant avait chassé son apathie. Ses forces, son activité lui étaient

revenues comme par enchantement. Ayant reconnu Ni-a-pa-ah, dont la

physionomie expressive avait fait une impression profonde sur sa mémoire

lors de la scène du wigwam, elle voulut s'aboucher aussitôt avec elle,

pour l'exécution d'un plan qui déjà germait dans son cerveau.

--Antoine, dit-elle au jeune homme, plus que jamais j'ai besoin de tes

services. Tout à l'heure, au débarquement des prisonniers, la mère de

l'Indien qui m'a arrachée aux flammes a été blessée par un soldat. Va à

la Basse-Ville et hâte-toi de savoir où elle demeure.

Antoine n'eut pas de peine à trouver Ni-a-pa-ah, qu'un pauvre

pécheur--la misère est plus compatissante que la richesse--avait

transférée à sa cabane, rue Champlain, sur le bord du fleuve.

Léonie y vola.

Atteinte à la tête par la crosse du sergent, Ni-a-pa-ah avait perdu une

quantité de sang considérable. La fièvre s'était emparée d'elle. Elle

délirait.

Mademoiselle de Repentigny manda un médecin.

--Si elle s'en tire, elle sera folle, répondit le praticien, après avoir

examiné la malade.

Léonie jouissait de toute la liberté d'action des jeunes Anglaises. Elle

s'établit au chevet de la moribonde, passa la plus grande partie de

ses journées près d'elle, et, pendant trois semaines, la soigna avec la

sollicitude de la plus affectueuse des filles. Mais ses soins étaient

infructueux. Le mal empirait. Ni-a-pa-ah délirait toujours, annonçant

dans ses hallucinations que l'heure suprême des Iroquois était venue,

et que le dernier d'entre eux mourrait bientôt sans postérité, parce

que elle, Ni-a-pa-ah, avait désobéi aux Manitous, en méprisant les

prédictions de sa mère, la Vipère-Grise, poursuivre Nar-go-tou-ké à la

Nouvelle-Calédonie.

Cependant Léonie cherchait un moyen de faire évader Co-lo-mo-o, qu'on

avait enfermé à la citadelle de Québec. Grande était la difficulté.

Cette citadelle, le Gibraltar du Nouveau-Monde, est perchée, comme un

nid d'aigle, sur des rochers escarpés à plus de cent mètres au-dessus du

Saint-Laurent. Une triple enceinte la défend du côté de la ville, et du

côté du fleuve, où elle est presque inaccessible, ses murs ont cinquante

pieds de haut.

Avec le consentement de M. de Repentigny, il eût été facile à Léonie de

pénétrer dans la formidable bastille.

Mais à ce consentement, il ne fallait pas songer. Pourtant le rigide

magistrat permit à sa fille de faire passer quelques provisions de

bouche à son protégé. Elle profita de la permission pour coller sous

une assiette un papier à l'adresse dr Co-lo-mo-o. Elle lui disait entre

autres choses qu'elle lui ferait parvenir un livre et que, s'il voulait

se mettre en communication avec elle, il n'avait qu'à piquer avec une

épingle les lettres nécessaires à l'expression de ses pensées, à marquer

les pages du livre et à le lui renvoyer. Elle-même en ferait autant.

Apporté quelque temps après au guichet de la citadelle, le livre y fut

l'objet d'une inspection minutieuse.

Le commandant ne savait trop s'il devait le recevoir.

Léonie n'avait point l'autorisation de M. de Repentigny; mais,

heureusement pour elle, on supposa qu'il s'intéressait directement

à Co-lo-mo-o, puisqu'il souffrait que sa fille lui lit porter des

aliments, et le volume fut remis.

C'était le \_Télémaque\_. Il contenait une longue lettre, tracée sur une

partie du Livre Ier. Léonie donnait à Paul des nouvelles de sa mère, le

priait de lui écrire, et renouvelait ses offres instantes de service.

Le Petit-Aigle renvoya l'ouvrage au bout d'une semaine.

Après s'être enfermée chez elle, mademoiselle de Repentigny l'ouvrit,

avec une trépidation d'anxiété indicible.

Il y avait un signet au Livre XXI.

Ce livre commence ainsi:

«A peine Adraste fut mort que tous les Dauniens, loin de déplorer leur

défaite et la perte de leur chef, se réjouirent de leur délivrance; ils

tendirent les mains aux alliés en signe de paix et de réconciliation.

Métrodore, fils d'Adraste, que son père ayait nourri dans des maximes de

dissimulation, d'injustice et d'inhumanité, s'enfuit lâchement. Mais

un esclave, complice de ses infamies et de ses cruautés, qu'il avait

affranchi et comblé de biens, et auquel il se confia dans sa fuite, ne

songea qu'à le trahir pour son propre intérêt.»

Des petits trous, imperceptibles à moins d'être prévenu et de tenir

le feuillet devant une lumière vive, avaient été faits sur différentes

lettres.

Numériquement, elles représentaient, en comptant depuis la première de

la première ligne, les lettres 17, 23, 50, 79, 89, 114, 168, 218, 225,

227, 245, 258, 272, 361, 388, 389, 395, 402.

Réunies ensemble et agencées de façon à former des mots, ces lettres

signifient «\_merci, vous êtes bonne\_.»

Ce n'était guère, pour un coeur passionné comme celui de Léonie; et

pourtant elle se sentit transportée de joie.

L'amour se contente de si peu, quand longtemps on lui a refusé tout! Un

reste ce sentiment étrange vit de famine et meurt d'abondance.

Près du lit de Ni-a-pa-ah, mademoiselle de Repentigny avait fait

connaissance de Jean-Baptiste le sourd-muet qu'elle avait trouvé, un

matin, familièrement installé dans la chambre de la malade. En quelques

heures ils se comprirent. Le nain se prit d'affection pour la jeune

fille.

Heureuse que son stratagème eût réussi, elle courut en informer

Jean-Baptiste.

Il pleurait silencieusement, debout, appuyé sur son bâton, près de

Ni-a-pa-ah agonisante.

Tout à coup la squaw se plaça sur son séant, promena autour d'elle un

regard effaré qui n'avait plus rien d'humain, et elle psalmodia un chant

bizarre, cadencé; puis sa tête retomba sur le traversin.

Elle était morte.

Léonie se mit pieusement à genoux et pria devant le cadavre.

Quand elle eut fini, Jean-Baptiste l'entraîna dans une pièce voisine et

lui dit par une pantomime éloquente:

--Je vais me faire mettre en prison; puisque la femme de celui qui fut

mon ami n'est plus, je veux travailler à délivrer leur fils.

Et, comme Léonie paraissait douter du succès, il dévissa la poignée de

son bâton et montra à l'intérieur une cavité contenant plusieurs petites

limes très-fines; ensuite il referma cette cavité et indiqua ses jambes

tortues dont il ne pouvait faire un sans un appui, ce qui voulait dire

que, si on l'incarcérait, on lui laisserait sa béquille.

--Mais comment obtenir l'incarcération à la citadelle? demanda la jeune

fille.

Jean sourit.

--Dans deux heures j'y serai, fit-il.

Il sortit, monta à la Ville-Haute, sur la place du Marché, s'approcha de

la caserne, saisit le drapeau fixé à la porte, le déchira et le traîna

dans la boue.

Il n'en fallait pas tant alors pour se faire arrêter.

Le soir même, Jean-Baptiste couchait à la citadelle, et il y couchait

avec son bâton. On n'avait pas même eu l'idée de le lui enlever.

Mais il n'avait pas été placé dans le même cachot que Co-lo-mo-o.

Léonie avertit ce dernier de la généreuse tentative du nain, puis elle

attendit. Un mois s'écoula. Seule, la fièvre soutenait mademoiselle de

Repentigny; elle mangeait à peine, ne dormait pas, se consumait dans une

impatience dévorante.

Chaque semaine elle envoyait un livre nouveau, chargé de souhaitas

ardents pour son bien-aimé; mais il y répondait peu, quelques mots

affectueux seulement.

Cela suffisait à Léonie; elle baisait cent fois les caractères pointés à

l'aiguille.

La Cour martiale poursuivait opiniâtrement sa tâche homicide. Treize[70]

condamnés avaient déjà péri sur l'échafaud.

[Note 70: Et non \_dix\_, comme je l'ai dit par erreur dans la

\_Huronne\_.]

On parlait d'une nouvelle fournée!

Il n'était pas douteux que Paul y serait compris. Léonie ne vivait

plus; sa raison s'égarait, quand elle reçut l'avis suivant, dans une

\_Imitation de Jésus-Christ\_:

«\_Vu l'homme; nuit prochaine.\_»

Quelques jours auparavant, Jean-Baptiste avait réussi à voir Co-lo-mo-o,

enfermé dans la tour du Télégraphe, au-dessus du cap Diamant. Il lui

avait donné les limes cachées dans sa béquille, et l'Indien, ayant scié

ses fers, s'était fabriqué une corde avec la paille de son lit.

De la mie de pain, frottée de rouille, lui servait à dissimuler

l'effraction de la chaîne qu'il avait aux pieds; un trou creusé dans son

cachot recelait, pendant le jour, la corde de paille, jusqu'à ce qu'elle

fût terminée.

Ensuite, avec les limes, avec les débris de ses fers, avec ses ongles,

il pratiqua une ouverture sous la porte, et le 23 janvier 1839, à

minuit, Co-lo-mo-o quittait furtivement la prison où il languissait

depuis près de trois mois.

Au bas du cap Diamant, Léonie, accompagnée de son fidèle Antoine, tenait

ses regards attachés sur la tour du Télégraphe, avec une tension

telle qu'elle on avait le vertige, et que des fantômes sanglants

tourbillonnaient devant eux.

Les minutes, pour elle, étaient effroyablement longues. Mais elle ne les

pouvait compter. Elle avait perdu la mesure du temps; elle n'en savait

plus apprécier la durée.

Il faisait noir, bien noir, le vent soufflait en tempête, et le

Saint-Laurent poussait sur ses grèves des hurlements de bête fauve.

Voici qu'une ombre se profile au faîte de cette tour si avidement

scrutée; mais cette ombre est haute, mais elle se détache si peu

des ténèbres environnantes, qu'il faut les yeux d'une amante pour la

discerner à pareille distance. Le coeur de la jeune fille cesse de

palpiter, ses paupières se ferment, des bourdonnements remplissent ses

oreilles.

Soudain, répété par mille échos, un coup de feu retentit au sommet de la

citadelle.

Et, à la lueur de l'éclair qui a déchiré l'obscurité, Antoine a vu un

homme suspendu dans l'espace à une corde attachée à la tour.

Le bruit sourd et mat, sinistre, d'un corps s'écrasant sur le sol,

résonne.

--Ah! exclame Antoine, le malheureux a été découvert; une sentinelle l'a

tué!

Léonie n'est plus là! A peine a-t-elle entendu la détonation qu'elle

s'est élancée vers la cime du cap. Une ardeur incroyable, surnaturelle,

l'anime, lui prête des ailes. Avec l'agilité d'une panthère, elle

escalade ces rochers dont l'aspect seul fait frémir, elle arrive au pied

de la tour, se penche sur le corps pantelant, brisé, de Co-lo-mo-o, le

baigne de ses larmes et de ses baisers.

On crie sur les remparts, on ouvre avec fracas les lourdes portes de

la citadelle; des torches circulent ça et là. Léonie est menacée. Si on

l'aperçoit on tirera sur elle. Mais est-ce qu'elle voit, est-ce qu'elle

entend, est-ce qu'au-delà de ce corps il y a un monde pour elle?

L'Indien n'a point rendu l'âme encore. Il pousse un gémissement. Il

cherche de sa main affaiblie la main de la jeune fille, la pose sur son

coeur et laisse tomber ces paroles dans un dernier soupir:

--Je l'aimais pourtant!

Un an après, aux Ursulines de Québec entrait mademoiselle Léonie de

Repentigny, en religion soeur Paul.

Jean-Baptiste, le sourd-muet, avait été déporté à Sydney.

Giguy, 28 juillet--17 août 1862.

TABLE

CHAPITRE Ier. La veuve indienne et ses maris

II. Montréal

III. Les derniers Iroquois

IV. L'Ile au Diable

V. Le \_Montréalais\_

VI. Léonie de Repentigny

VII. Co-lo-mo-o le Petit-Aigle

VIII. De Montréal à Caughnawagha

IX. L'emplumement

X. Évasion et duel

XI. Les Garnisaires de l'Ile au Diable

XII. Le \_Charlevoix\_

XII. Une page d'histoire

XIV. Assemblée à Saint-Charles

XV. Les suites d'un déguisement

XVI. L'insurrection

XVII. Drame

XVIII. Amour

XIX. Le sourd-muet

XX. Dénouement.

\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_\_

F Aureau.--Imprimerie de Lagny

End of Project Gutenberg's Les derniers Iroquois, by Émile Chevalier

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LES DERNIERS IROQUOIS \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 18029-8.txt or 18029-8.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/1/8/0/2/18029/

Produced by Rénald Lévesque

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS', WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*